

PROJET FRB – PROGRAMME « ALIMENTER LE DIALOGUE »

ALIMENTER LE LIEN ENTRE CONSOMMATEURS, ELEVEURS ET ANIMAUX



Claire Lamine, Pierre Stassart, ULg-SEED

Nicole Bartiaux-Thill, José Wavreille, CRA-W

Yves Beckers, FUSAGx

mai 2006



Table des matières

INTRODUCTION	5
Objectifs du projet.....	5
Synthèse de la première phase du projet.....	6
Diversité des conceptions du bien-être animal et cartographie des arguments	6
Les modes de concertation.....	9
Déroulement de la seconde phase du projet (mai 2004-avril 2006).....	11
PARTIE I – L’ANIMATION DU GROUPE DE COMPÉTENCES INTERDISCIPLINAIRE	13
1.1. Constitution et évolution du groupe de compétences	14
1.2. Les 5 séminaires	15
1.3 Résultats du groupe de compétences	19
Pluralité des points de vue.....	19
Les questions de rapport entre sciences et sociétés	20
La prise en compte du sensible dans la question du bien-être des animaux de ferme	21
La question de la portée de l’expérimentation en matière de bien-être des animaux d’élevage	22
INTERMÈDE : LA QUESTION DU BIEN-ÊTRE DES ANIMAUX DANS LES SCIENCES SOCIALES	24
La spécificité du lien aux animaux d’élevage.....	24
L’évolution du souci pour les animaux dans nos sociétés	27
Un dialogue difficile entre sciences biotechniques et sciences sociales.....	29
PARTIE 2 – « PAROLES D’ÉLEVEURS »	31
2.1. Méthodologie : de l’enquête auprès des éleveurs aux « Paroles d’éleveurs ».....	31
Des récits d’éleveurs que l’on fait circuler dans différents cercles de discussion	31
Un travail sur les récits d’éleveurs, pour partager ce qui ne se montre ni ne se dit aisément.....	32
Echantillon.....	32
Principaux thèmes des entretiens	34
2.2. Le temps passé avec les animaux	34

Les surveiller au quotidien : « C'est tout à l'œil »	34
Cochons ou vaches : la clé, c'est la patience et la présence.....	36
2.3. L'apprentissage : « on ne sait pas l'apprendre dans un livre ».....	36
Apprendre à travailler avec une nouvelle race : de l'individu au troupeau.....	37
Apprendre à observer les liens entre animaux	38
Petits récits d'apprentissage. Le danger et la peur : les reconnaître et les surmonter	39
Encore un récit d'apprentissage : ce qui semble magique aux yeux des autres s'acquiert par la présence et la patience.....	40
2.4. Le bien-être des animaux vu par les éleveurs.....	41
Malaise des éleveurs face aux dénonciations de maltraitance.....	41
Les évolutions réglementaires : une forte source d'incertitude pour les éleveurs	42
Où est le « vrai » bien-être ?.....	43
Sur le bien-être des animaux, les éleveurs ne parlent pas comme un seul homme.....	46
Derrière la diversité de l'élevage, celle des liens aux animaux.....	46
Quelques « préjugés » des consommateurs, vus côté éleveurs.....	50
Conclusion. Mettre en visibilité : 'rien à cacher', ou 'quelque chose à montrer' ?	52
PARTIE 3 – LES CONSOMMATEURS ET LA QUESTION DES RELATIONS AUX ANIMAUX D'ÉLEVAGE	55
3.1. Méthodologie de l'approche consommateurs	55
3.2. Synthèse des entretiens auprès des consommateurs.....	56
Des bêtes « élevées de bonne manière ».....	56
Les liens entre éleveurs et animaux, un gage de qualité de la viande.....	58
Densité et rythme de croissance : l'autre versant de la question du temps	59
Des éleveurs injustement traités ?	60
3.3 Tables rondes à la ferme	62
Un petit collectif de consommateurs et de chercheurs qui circule chez des éleveurs.....	62
L'intérêt de confronter des types d'élevage très différents.....	63
La question des relations éleveurs/animaux est peu soulevée par les consommateurs lors des visites.....	65
Le regard sur la viande qu'on achète change-t-il quand on a abordé l'élevage de près ?	67

Des débats entre éleveurs et consommateurs qui portent beaucoup sur la pérennité de notre système agricole.....	68
Derrière la question de l’animal, celle du métier d’éleveur	70
3.4. Echanges avec les associations de protection animale.....	71
3.5. Les définitions du bien-être animal par les différentes parties prenantes : du bien-être animal au bien-être des animaux.....	74
PARTIE 4 – BILAN FORUM INTERNET BEAFDIALOG.BE	81
4.1. Méthodologie.....	81
Conception du forum.....	81
Participation.....	82
Modération et administration.....	83
4.2. Conférence de presse et publicité du forum	84
Conférence de presse.....	84
Autres informations.....	86
4.2. Résultats.....	88
Fréquentation du forum.....	88
Types de questions.....	89
Conclusions	94
CONCLUSION ET PROLONGEMENTS POSSIBLES.....	96
Références (en sciences sociales).....	100

INTRODUCTION

Objectifs du projet

L'objectif général du projet soumis en 2004 par l'Université de Liège (Unité Seed), le Centre wallon de Recherches agronomiques et la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux à la Fondation Roi Baudouin était d'explorer une mise en débat de la question du bien-être animal, en tentant de sortir de son traitement habituel, très sectoriel. En effet, habituellement, le bien-être animal est considéré comme étant l'affaire de certaines disciplines (éthologie, zootechnie) et de certains acteurs (associations de défense des animaux, représentants des filières animales), ce qui donne peu de prise à d'autres acteurs pourtant eux aussi concernés, notamment les éleveurs et les consommateurs. La préparation de ce projet ainsi que la réalisation d'une première phase de repérage nous ont conduit à transformer cette question en une question plus large, plus motivante et surtout, exprimant mieux les interrogations que nous pouvions identifier chez les parties prenantes au sens large : plutôt que de bien-être animal, nous avons préféré, délibérément, parler de relations entre les hommes et les animaux d'élevage. Dès lors, l'objectif du projet devenait d'explorer une mise en débat de cette question des relations entre les hommes, qu'ils soient éleveurs, consommateurs, chercheurs ou acteurs de la société civile, et les animaux d'élevage. Il s'agissait dans cette mise en débat d'associer des porteurs d'enjeux différents et dont les savoirs sont naturellement hétérogènes.

Un premier volet mené en 2004 (voir rapport d'avancement sur le site de la FRB et synthèse ci-après) nous a permis, à travers la rencontre individuelle d'un ensemble d'acteurs de terrain concernés par cette question, d'amorcer un dialogue exploratoire et d'établir ainsi un lien de confiance individuel, préalable nécessaire à toute démarche collective. De plus ceci a permis de documenter et d'explorer les arguments et positions des différents acteurs sur la question du bien-être animal et sur les différents modes de concertation. Lors de cette première étape a aussi été constitué un groupe de compétences interdisciplinaire formé d'une quinzaine de personnes ressources de la communauté scientifique.

La seconde étape, menée entre mai 2004 et avril 2006, s'est fixée trois objectifs opérationnels :

1. poursuivre la démarche de co-apprentissage portée par ce groupe de compétence,
2. mettre en place des tables de discussion entre éleveurs et consommateurs “de base”, dans l'idée de faire se rencontrer les principaux acteurs concernés et non pas seulement leurs représentants, comme c'est souvent le cas.
3. créer un lieu d'échange virtuel de type forum sur internet, alimenté par les différents partenaires du projet et des filières et permettant d'exprimer et de lever des incompréhensions et malentendus.

(le plan du présent rapport se situe en fin d'introduction).

Synthèse de la première phase du projet

Le premier volet du projet, mené durant le 1^{er} semestre 2004, comprenait une enquête auprès des principaux acteurs institutionnels et associatifs de la question du bien-être animal, qui a permis d'établir une première cartographie des arguments. Un état des lieux des structures existant en Belgique en matière de bien-être animal et de la réglementation en vigueur, a aussi été effectué ainsi qu'un premier balayage des différents modes de concertation. Cette première étape a enfin été l'occasion de constituer le groupe de compétences composé d'une quinzaine de scientifiques préoccupés par l'animal et le monde de la production animale (zootechniciens, éthologues, agronomes, socio-économistes, philosophes), dans l'objectif de mettre en place un dialogue entre les différentes disciplines scientifiques.

Diversité des conceptions du bien-être animal et cartographie des arguments

Arguments plutôt présents dans le monde de la production

- la proximité au monde agricole, que jugent avoir les interlocuteurs agriculteurs, et/ou qu'ils dénie à d'autres, et liée à ce premier type d'argument, la connaissance des relations des éleveurs à leurs animaux, opposée à la méconnaissance des citadins.
- de manière complémentaire, la remise en question de la légitimité de certains défenseurs des animaux et de la représentativité de certaines organisations, par rapport à l'ensemble des consommateurs ou citoyens.

- le risque que certaines mesures aillent à l'encontre du bien-être animal, avec parfois une référence à la tradition et à la sagesse des anciens, ou encore au bon sens des éleveurs.
- l'impact des mesures de bien-être sur la viabilité des exploitations, évoqué en termes de surcoût

Arguments plutôt présents chez les consommateurs et distributeurs

- le lien entre les conditions d'élevage et la qualité des produits (sanitaire, mais aussi gustative).
- la nécessité de prendre en compte tous les intermédiaires ; d'autant que les responsabilités sont partagées, en partie par les consommateurs, et surtout par l'ensemble de la chaîne alimentaire : les industriels amont et aval, l'encadrement technico-économique, les distributeurs etc. Cela rend nécessaire d'associer les différents stades de la chaîne dans les démarches de concertation.

A noter que certains arguments sont présents des deux côtés, mais en des termes différents, comme la question de l'acceptation ou non des consommateurs de payer pour de meilleures conditions d'élevage ainsi que la nécessité de construire des compromis entre aspects économiques et bien-être animal.

Arguments des défenseurs des animaux

- l'argument principal est de considérer l'animal non comme moyen de production en premier lieu mais comme « *un être digne d'être respecté* »
- la question du traitement des animaux est souvent associée à celle des incidences de l'élevage (pollutions), portée surtout par les associations environnementalistes. Ces dernières et les associations de protection des animaux peuvent s'allier pour mobiliser des consommateurs, par exemple autour d'un projet d'installation d'élevage de poules en batterie ou porcin.

Producteurs	Intermédiaires	Défenseurs des animaux
Connaissance de terrain et proximité		Dignité de l'animal
Impact économique des mesures de bien-être animal		Critique du système intensif et

		question de l'avenir du système agricole
Interrogations sur le bien fondé des mesures de BEA	Lien entre bien-être animal et coût et qualité de la viande	Lien entre bien-être animal et environnement
Critique de la « demande sociale »		

Cette cartographie sommaire de ces arguments laisse penser que les consommateurs sont au cœur des croisements entre les principaux arguments, parce qu'ils partagent avec les producteurs et les acteurs de la chaîne agro-alimentaire, d'un côté, et avec les associations, qu'elles soient de consommateurs, environnementales ou de défense des animaux, de l'autre, un certain nombre des arguments évoqués : respectivement les questions du coût et de la qualité de la viande, et celles de l'avenir du système agricole et du lien à l'environnement.

Des oppositions frontales mais beaucoup de malentendus

Les qualifications assignées par les personnes interviewées au sujet du « camp adverse », en particulier lorsqu'il s'agit des défenseurs des animaux (parfois qualifiés par les acteurs du monde de la production d'*extrémiste*, *activiste*, voire *terroriste*, *escroc* etc.), montrent la force des oppositions, tout comme les processus de délégitimation lisibles dans les entretiens.

Mais du côté des consommateurs et de « monsieur tout le monde », ne s'agit-il pas souvent d'incompréhension réciproque plus que de jugement unilatéral et irréversible ? Ces malentendus sont reliés à l'éloignement mais aussi à une certaine peur de se montrer du côté des éleveurs, et d'aller voir, du côté des consommateurs. Cette notion de mise en visibilité sera centrale dans la seconde phase du projet.

Les conceptions du bien-être animal dans les différentes disciplines scientifiques

Pour ce qui est des chercheurs rassemblés dans notre groupe de compétences, les définitions 'de départ' du bien-être animal sont très diverses d'une discipline à l'autre. On peut les positionner par rapport à deux conceptions opposées : selon la première, on pourrait objectiver le bien-être animal, et on devrait tendre à cela ; selon la seconde, c'est une question philosophique et éthique, non objectivable. Entre les deux, une autre position la considère comme une question d'acceptabilité. Confrontant toutes ces conceptions, les débats du groupe de compétences ont amené à considérer la question du bien-être des animaux comme une question politique, au sens large, qui doit aboutir à réarticuler normes et

connaissances. Le bien-être animal reste bien entendu une question normative de règles et de normes, puisque les enjeux des débats portent bien en grande partie sur cette élaboration des normes, et une question cognitive, celle des savoirs. Ces savoirs ne sont pas uniquement des savoirs scientifiques traduisibles dans des mesures, mais aussi des savoirs relationnels, la question de la relation étant le véritable fondement de celle du bien-être animal.

Les modes de concertation

Pour l'heure, les instances de concertation existant en Belgique sont très institutionnelles, et fonctionnent sur un mode représentatif classique. Une brève enquête de repérage sur un ensemble de 6 démarches de concertation (le dispositif interdisciplinaire de l'INRA sur le bien-être animal, AGRIBEA ; un partenariat sur le bien-être animal en Alsace ; « Future of food », forum-débat internet aux Pays Bas et Allemagne ; les Etats Généraux de l'Alimentation en France ; un dispositif de co-construction sur les vignes transgéniques mis en place à l'INRA ; la CWAAD en Wallonie) a permis de dégager certaines règles pour une démarche de concertation.

L'ensemble de ces expériences a conduit à dégager trois questions fondamentales à se poser lorsqu'on met en place une démarche de concertation :

que veut-on faire ? Informer, consulter, co-construire des décisions ?

de quoi part-on ? Le cadrage du problème et quels types de savoir sont mobilisés? (connaissances scientifiques, savoirs pratiques)

qui participe ? Experts, représentants mandatés, citoyens ?

Que veut-on faire ?

Les différents modes de concertation peuvent être situés sur un axe qui va de l'information à la décision :

Information	Consultation	Décision
Réunions d'information	Enquête publique Référendum	Conférences de citoyen
Roadshows	Débat public	Comités consultatifs

Portes ouvertes	Etats généraux	
-----------------	----------------	--

Quels types de savoir sont mobilisés ?

Une autre manière de figurer cet axe, en s'interrogeant cette fois sur le statut des savoirs et connaissances mobilisés et sur le rôle des situations de crise, est celle des trois modèles de l'instruction publique, du débat public et de la co-production des savoirs (Callon, 1998) :

Modèle de l'instruction publique	Modèle du débat public	Modèle de co-production des savoirs
Connaissances scientifiques objectives Les scientifiques apprennent tout au public, et rien de lui	Connaissances scientifiques universelles mais incomplètes, donc les savoirs locaux sont complémentaires	Tension assumée entre connaissances générales et locales Apprentissage collectif croisé
La méfiance liée aux crises est combattue par l'information	La crise a un rôle révélateur ; il faut des possibilités d'expression et de prise de parole	Pas d'identité menacée par la crise mais construction d'une identité nouvelle

Qui participe ?

Les modes traditionnels ne réunissent souvent que les acteurs représentatifs (porte paroles d'associations, par exemple, comme dans les comités consultatifs officiels), ou bien que les acteurs affectés, comme les consommateurs, sans que les agriculteurs, acteurs impliqués, soient associés, comme dans certaines conférences de citoyens, ce qui posent des problèmes ultérieurs de mise en œuvre et d'appropriation, les principaux impliqués étant absents (Bertrand et al., 2002) :

	Porte-paroles	Parties prenantes
Acteurs impliqués	Légitimité revendiquée	Légitimité fondée sur la prise directe avec les contraintes

		quotidiennes
Acteurs affectés	Légitimité revendiquée	Légitimité fondée sur la participation, et détachée des contraintes quotidiennes

L'interaction entre acteurs impliqués et affectés semble donc fondamentale, mais la question de la représentativité reste néanmoins posée. Sur un mode traditionnel, où ce sont des porte paroles qui sont impliqués, on ne peut éviter les décalages entre représentants et représentés, les affrontements de positions officielles, de visions catégorielles (*ibid.*). Alors, pour se substituer à cette forme de représentation institutionnelle, on peut choisir de privilégier une notion de « diversité cognitive ».

Déroulement de la seconde phase du projet (mai 2004-avril 2006)

Pour la seconde phase a été construit un schéma de travail visant à respecter trois règles de base, dessinées à partir de notre étude et de nos débats sur d'autres cas :

- importance de l'explicitation des malentendus et paradoxes et d'une responsabilisation symétrique (producteurs et consommateurs) ;
- priorité au dialogue et à l'élaboration collective plus qu'au mode de la représentation ; construction collective des problèmes
- nécessité d'une clarté sur l'issue : lien à la décision politique ; aux actions des filières.

Les trois objectifs opérationnels définis pour cette seconde phase (poursuivre la démarche de co-apprentissage portée par le groupe de compétence ; mettre en place des tables de discussion entre producteurs et consommateurs "de base" ; créer un lieu d'échange virtuel de type forum sur internet) ont permis de définir 4 volets concrets (un par objectif, précédé d'un volet concernant la poursuite de l'enquête entamée en première phase) :

- volet 1 : poursuite de l'enquête sociologique : complément d'enquête auprès des acteurs professionnels et associatifs ; entretiens compréhensifs auprès d'éleveurs et de consommateurs ; analyse de l'ensemble des entretiens ; restitution de l'enquête aux éleveurs et aux associations de défense des animaux
- volet 2 : organisation et animation des séminaires du groupe de compétences (4 séminaires, ainsi qu'un séjour d'étude en Alsace)

- volet 3 : organisation de visites d'élevage et de discussions entre producteurs, consommateurs et chercheurs (3 visites de ferme et une réunion de bilan)

- volet 4 : création d'un forum sur internet et animation de ce forum

	1 ^{er} semestre 04	2 ^e semestre 04	1 ^{er} semestre 05	2 ^e semestre 05	1 ^{er} semestre 06
Enquête	Acteurs	Eleveurs	Consommateurs		
Groupe de compétences	GC1	GC2	GC3	GC4	GC5
Visites d'élevage				3 visites	
Echanges				Réunions éleveurs Réunions associations protection des animaux	Bilan avec consommateurs
Forum internet			Conception	Lancement	

Les actions menées dans le cadre de ces différents volets font l'objet des principales parties du présent rapport :

partie 1 : l'animation du groupe de compétences interdisciplinaire

partie 2 : la synthèse de la démarche d'enquête auprès des éleveurs

partie 3 : la synthèse de l'enquête consommateurs et des visites de ferme - tables rondes associant éleveurs et consommateurs

partie 4 : le bilan du forum internet en lien avec ce projet.

PARTIE I – L’ANIMATION DU GROUPE DE COMPÉTENCES INTERDISCIPLINAIRE

La mise en débat de la question du bien-être des animaux, pose deux types de question aux sciences sociales : légitimité et pilotage de l’expérience. La question de la légitimité d’une telle recherche renvoie à ce qui peut justifier d’exposer les acteurs à ce type d’interrogation et à qui allons nous en rendre compte ? En effet, cette question qui met en jeu des conceptions du rapport à la vie et porte sur des enjeux économiques forts peut lourdement peser sur le devenir des acteurs... et, il est plus aisé de remettre en cause les conséquences de l’intensification de l’élevage sur le bien-être des animaux que les conséquences du contenu de son frigo et de ses habitudes alimentaires sur ces mêmes modes de production. La Fondation Roi Baudouin en sélectionnant ce projet comme un des projets phare de son programme « alimenter le dialogue »¹ a affirmé l’importance et la légitimité de ce questionnement. Le contenu même du projet précise l’intention de dialogue qu’affiche ce programme : en choisissant de donner prioritairement la parole aux « sans voix » du débat c’est-à-dire les éleveurs et les consommateurs, nous avons cherché à élargir le débat aux parties non représentées directement. Il est frappant de ce point de vue d’observer combien lors de nos entretiens les associations généralistes disent avoir délégué dans les arènes publiques, la représentation des consommateurs aux associations militantes de défense des animaux. De la même manière, les éleveurs s’ils sont représentés par leurs organisations professionnelles, voient ces dernières défendre, au nom de la rationalité économique, des points de vue qui sont davantage ceux des filières. De façon très pragmatique il s’agit pour les producteurs de répondre aux exigences du marché c’est-à-dire d’être capable de satisfaire aux exigences des transformateurs auxquelles ils sont directement confrontés.

¹ Appel à projets FRB “Alimenter le dialogue”, Leçons et observations, Rapport final du trajet d’intervision, Novembre 2004 – Octobre 2005, Fondation Roi Baudouin

Au-delà de la légitimité générale du projet qui porte sur le choix et le cadrage de la thématique, se pose la question de la légitimité des choix fait au cours des deux années. Dans quel espace, avec qui et sous quelle forme en rendre compte ? A qui et comment en rendre compte ? Ou pour poser le débat de façon plus abrupte quel est le lieu propriétaire de la pertinence des questions et de leur transformation ?

1.1. Constitution et évolution du groupe de compétences

L'histoire de la construction de ce projet nous montre que ce sont les sciences de la nature (zootéchnie, systèmes agraires, nutrition) qui ont invité les sciences sociales (sociologie en particulier) à explorer cette question. Mais ce qui nous empêche de réduire la question à une question sociale (cf partie suivante), ce qui rend à la fois difficile et passionnant la question du bien-être des animaux d'élevage, c'est les multiples prises en compte qu'elle impose : éthique et économique, zootéchnique et sociologique, éthologique et philosophique.

Ce constat nous empêche d'effectuer un grand partage entre les spécialistes et les autres, entre des disciplines « fondamentales » qui construirait la question et séparerait le vrai du faux et des disciplines « appliquées » qui adapteraient et/ou adopteraient les solutions proposées par les premiers, entre les sciences de la nature qui élaboreraient des solutions techniques satisfaisantes et les sciences sociales qui en détermineraient l'acceptabilité ou la non acceptabilité sociale. D'une part, les problèmes dits fondamentaux ne gênent personne car ils peuvent être considérés comme trop abstraits pour avoir des implications politiques effectives, en revanche les problèmes opérationnels ne doivent rien remettre en question de fondamental. C'est pour sortir de ce cercle vicieux que nous avons créé un groupe de compétences.

Le groupe de compétences, qui a accompagné ce projet, est composé de treize scientifiques soit trois chercheurs en zootéchnie, trois sociologues, deux chercheurs en systèmes agraires, une philosophe, les présidents de deux conseils de filière, un éthologue. Ce groupe était composé de sept femmes et six hommes, et deux personnes occupaient des responsabilités académiques importantes. Enfin nous avons tenté d'intégrer à partir du troisième séminaire une représentante de la

coupole des associations de consommateurs (CRIOC, OIVO) mais avec un succès mitigé².

La notion de groupe de compétences a été forgée pour tenter d'opérationnaliser une notion que nous empruntons à la philosophe Isabelle Stengers (1999)³. L'ambition est de susciter l'émergence d'un groupe porteur de nouvelles compétences. Nous décrivons ces compétences comme des capacités à mettre en scène et en risque la question de savoir comment la question du bien-être des animaux d'élevage se construit. Ceci suppose d'une part que les membres du groupe sont porteurs de compétences spécifiques nécessaires mais pas suffisantes pour couvrir toute la complexité de la question du bien-être animal. D'autre part, ces personnes sont capables d'interagir en tant que parties prenantes et non en tant que représentantes des institutions professionnelles auxquelles elles appartiennent.

1.2. Les 5 séminaires

Cinq séminaires ont été tenus au cours des deux ans de projet ainsi qu'une visite d'échange avec une expérience originale en Alsace.

Séminaire I : Partage des récits des participants quant à leur rapport à la question du bien-être animal : « *Comment la question du bien-être animal est-elle rentrée dans l'histoire des participants ?* ». Arlon, ULG, 26 janvier 2004, 14 scientifiques.

Séminaire II : Mise à plat des positions en présence : « *Quelle cartographie des arguments et quel type de forum bien-être animal ?* ». Gembloux FUSAGx, 15 avril 2004, 14 scientifiques.

² L'hybridation du forum scientifique et l'association avec des acteurs sociaux nous semblent nécessaires mais difficiles à réaliser à un horizon relativement court. Ceci ne peut s'inscrire que sur une durée plus longue. De plus cela nécessiterait un travail en amont d'articulation entre les différentes catégories, citoyen, mangeur, consommateur et défenseur des animaux.

³ I. Stengers, 1999, Le développement durable, une nouvelle approche, Alliage n° 40.

Échange exploratoire. Comment dans un cadre de rentabilité économique, consommateurs et éleveurs peuvent-ils construire une nouvelle relation au bien-être animal ? Alsace, 8-9 octobre 2004, 6 scientifiques.

Séminaire III : Paroles d'éleveurs : « *Comment prendre en compte la dimension sensible ?* » Gembloux, FUSAGx, 24 février 2005, 13 scientifiques + CRIOC OIVO.

Séminaire IV : L'archétype du Blanc-Bleu Belge : « Quel est la fidélité des savoirs qui ont construit et transforment les questions autour du Blanc-Bleu Belge ? » Gembloux, FUSAGx, 26 juin 2005, 20 scientifiques.

Séminaire V : Etat d'avancement, discussion : « *Quel rapport entre sciences zootechniques et question de bien-être des animaux d'élevage ?* », Gembloux, CRA-W, 13 octobre 2005, 10 scientifiques.

Comment décrivons-nous *a posteriori* les caractéristiques de ces séminaires du groupe de compétences ? L'image de la réunion type « table ronde » demeure muette sur le format de leur mise en œuvre. Pourtant ce sont bien les principes mis en œuvre qui créent les conditions d'une forme d'échange, et en cela ces conditions sont intimement liées au type de production de savoir. Nous avons *a posteriori* identifié 4 principes clefs : le format narratif, le croisement des référentiels, les mises à l'épreuve et apprentissages, et la suspension des intérêts stratégiques.

Format narratif : articuler des savoirs hétérogènes à travers les récits

Dans un milieu imprégné de pratiques académiques où prime l'analyse conceptuelle plutôt que le récit incarné et le souci de généralité plutôt que l'appui sur des cas singuliers, la mise en scène choisie pour la première réunion, fort éloignée de ces habitudes académiques, fut un premier pas important. D'entrée de jeu il a en effet été demandé aux participants de raconter comment ils s'étaient attachés à la question du Bien-être des animaux de ferme. La consigne était la suivante : parler à partir de sa propre expérience, éviter la démonstration, intégrer aussi des éléments *a priori* non rationnels. Ceci afin d'explorer les liens que le récit permet d'effectuer dans le temps et l'espace entre différentes formes de savoir.

Cette démarche a permis de donner à voir l'enracinement de la question, qu'il soit familial ou éthique, lié à la vie du laboratoire ou à la discipline scientifique, propre aux engagements dans la vie socio-économique de sa région ou à une utopie motrice. Ce format permet, pour ceux qui veulent s'y prêter, d'éclairer ce en quoi et à quoi chaque membre tient à rester fidèle, il nous parle de la loyauté des savoirs. Ces récits nous racontent aussi comment chez chacun, la question du bien-être animal et des relations aux animaux a pu se transformer au cours des trajectoires de vie (encore une fois, familiale, professionnelle, politique etc.). Comme le montre la partie « Parole d'éleveurs », le format narratif permet enfin de faire émerger la dimension sensible des relations éleveurs-animal, dimension à laquelle les normes de bien-être animal demeurent aveugles (Lamine, 2006).

Croisement des référentiels

La fermeture systémique est une caractéristique des systèmes complexes : les parties prenantes d'un système construisent une frontière partagée entre le « dedans » de ce système et son « dehors ». Le dedans est acquis. Il a ses règles, ses savoirs et ses formes de mise en visibilité. L'ensemble vise à maintenir la cohérence du système (d'élevage par exemple) et à la transmettre. Ce système de référence, ou référentiel, ne se limite pas à un groupe d'acteurs. Ainsi le maigre et le tendre en viande bovine belge est-il un projet partagé par les consommateurs, les transformateurs et les éleveurs (Stassart et Jamar, 2005). Mais la mise en visibilité du référentiel comporte un coût, en terme de non visible et de question non discutables, pour lesquels le dedans reste muet. Le cas de la césarienne en Blanc-Bleu Belge illustre ce constat : la césarienne est au yeux des consommateurs invisible (ignorée). Les conséquences de ce choix que seul l'élevage belge a voulu faire, à l'inverse de tous leurs collègues européens, en terme de sélection, de trajectoire de développement et d'éthique sont non discutées et difficilement discutables. Le référentiel Blanc-Bleu Belge culard est non seulement muet mais aussi « aveugle » parce que rendu non visible sur les conséquences de ce choix.

Pour cette raison, nous avons voulu créer les conditions de croisement de référentiels. De façon structurelle, nous avons bénéficié au sein du groupe de compétences de la présence de deux chercheurs français qui nous donnaient à voir de l'extérieur... De plus, une visite a été organisée en Alsace qui a permis de faire connaissance avec une expérience décalée impliquant une coopération entre une association de consommateurs, un éleveur de porc et un distributeur, pour l'élaboration et la mise en œuvre d'un cahier des charges collectif intégrant la

question du bien-être animal. Enfin et ceci introduit la troisième caractéristique, nous avons mis à l'épreuve l'archétype belge du Blanc-Bleu Belge en présence d'une série d'experts français.

Mise à l'épreuve et apprentissages

La logique de dialogue est importante parce qu'elle permet de créer des conditions de prise de connaissance des points de vue des uns et des autres, de prise de conscience et d'enrichissement. Mais l'apprentissage peut se définir par la capacité à changer de point de vue, ce qui est une manière plus radicale de définir la capacité à apprendre. On est ici non pas dans des logiques de « contenu de savoir » mais davantage dans des logiques de « disposition à apprendre ». Pour être activée, cette disposition doit s'appuyer sur des mises à l'épreuve où peuvent se manifester des tensions. Ces tensions expriment des visions du monde différentes. Leur expression fait exister la différence et autorise alors l'apprentissage : j'apprends que l'autre sait à partir d'un autre point de vue, et en connaissance de cause je peux enrichir ou modifier mon point de vue. L'archétype du Blanc-Bleu Belge a ainsi permis d'engager des points de vue aussi différents que ceux des généticiens et des sociologues, des zootechniciens et des philosophes etc. Nous utilisons ici à dessein le terme d'engagement de point de vue, pour traduire le rôle moteur de la mise sous tension dans les dynamiques d'apprentissage. Cela peut se faire dans le cadre de discussions assez générales mais aussi au sujet de cas précis, par exemple de pratiques d'élevage ou d'innovations. Ainsi, la castration chez le porc ou l'utilisation du robot de traite chez les vaches laitières pourrait constituer des prétextes à la mise à l'épreuve des questions de bien-être des animaux d'élevage et des éleveurs.

Suspendre les interactions stratégiques

Comment les différents participants ont-ils accepté de s'engager sur les trois principes précédents ? Cette question renvoie à un quatrième principe qui est en quelque sorte une condition à mettre en œuvre pour que les participants s'engagent sur les trois autres principes. Écoutons ce que nos collègues français en disent... Plusieurs d'entre eux à des moments et dans des lieux différents ont souligné qu'ils appréciaient particulièrement une capacité liée à l'animation mais aussi au collectif du groupe de compétences à générer ce que l'un d'eux appelle un groupe « *ouvert et très stimulant, en plus d'être convivial* ». Cette réflexion traduit

un point de méthode important. Un groupe de compétences ne fonctionne que si les interactions stratégiques entre parties prenantes sont suspendues. Ceci implique que les participants sortent du moins en partie d'un discours stratégique où l'enjeu serait réduit à amener l'autre « à la faute » et donc à limiter toute prise de risque au strict minimum. Nos collègues français parlent aussi d'une manière « très belge » d'organiser le débat.... Nous ajouterions que le format du soutien de la FRB, très ouvert et sans enjeux académiques, nous a grandement facilité la tâche.

1.3 Résultats du groupe de compétences

Sans se prononcer sur les transformations portées par le groupe de compétences, ce qui demanderait un travail ex-post, on peut souligner qu'une série de questions souvent considérées comme mineures voire occultées ont guidé les débats. Elles portent successivement sur :

la pluralité des points de vue

les rapports entre sciences-société

la question du sensible

la question de la portée des expérimentations

Pluralité des points de vue

Laissons un participant (zootechnicien) du groupe de compétences exprimer ce point :

« La première difficulté à surmonter pour avancer dans le débat est donc de reconnaître cette nécessaire pluralité d'objets et de points de vue (en les considérant en totalité, c'est-à-dire pas seulement à travers les résultats ou conclusions sur lesquelles ils débouchent mais en prenant en compte aussi le substrat problématique qui les fonde), les inévitables tensions et disjonctions (tout à fait légitimes) qu'ils font naître dans la connaissance scientifique produite et dans les jeux d'acteurs concernés. Il y a des conflits entre disciplines et entre points de vue. Les connaissances scientifiques produites ont chacune un caractère partiel, provisoire, comme les connaissances et les valeurs portées par les autres acteurs individuels ou collectifs porteurs d'enjeux. En d'autres termes les débats ne peuvent pas se traiter sous le manteau d'une pseudo-généralité d'une connaissance scientifique une et universelle et qui serait, de plus, définitive.

Autour des questions complexes d'agriculture et d'élevage telles que celle de la relation entre bien-être des animaux d'élevage et des éleveurs, se télescopent en fait plusieurs cultures : celle des paysans bien sûr (à la fois productive et patrimoniale, faite de savoir-faire tacites, de court-terme et de long-terme mêlés, à la fois locale et globale,...), celle de la société rurale, celle des agronomes (construite autour d'une maîtrise et d'une ingénierie technique de la nature), celle des économistes, des gestionnaires et des financiers, celle des biologistes (désormais répartis en différentes sous-ethnies de plus en plus nombreuses) mais aussi des chimistes, celle des médecins, celle des juristes, celle des écologues attentifs au devenir des écosystèmes et des ressources, celle de la société urbaine faite de tendances lourdes mais aussi de tensions et de diversité, celle du politique aussi, etc. La confluence aujourd'hui de plus en plus légitime de ces différentes cultures autour des enjeux de l'agriculture et du vivant conduit les chercheurs à construire, à privilégier et étudier des objets très divers, même au sein d'un même champ disciplinaire. C'est ainsi que la biologie est plurielle.» (séminaire IV)

De façon symétrique, la question a été retournée aux sciences sociales en leur demandant de préciser leur pertinence dans ce débat.

Les questions de rapport entre sciences et sociétés

Comme souligné dans la partie introductive, l'affirmation du rapport classique entre un consommateur irrationnel et des scientifiques rationnels et indépendants de tout attachement ou valeur a été profondément questionnée. Concluant le séminaire IV un participant (sociologue) commente cette polarisation réductrice ainsi :

« A un certain moment, des consommateurs ou des citoyens peuvent avoir comme stratégie de ne pas vouloir parler et même davantage de ne pas vouloir comprendre parce que comprendre c'est s'engager et renoncer à des choses qui tiennent à cœur. Les gens refusent l'information parce que l'accepter c'est renoncer à un monde auquel ils tiennent.... Le rôle des sciences humaines n'est pas d'arbitrer les valeurs et puis de dire : voilà les vraies valeurs. On peut rêver qu'elles servent d'intermédiaire entre les scientifiques et le bon peuple mais nous ne pensons pas que tel est notre rôle. Par contre, les gens des sciences humaines peuvent être les porte-paroles des consommateurs ou des éleveurs, expliciter leurs préférences, des logiques de choix d'intérêt d'un certain nombre de groupes. Ça nous met dans une position difficile parce qu'on a l'air de plaider la cause de ... mais cela n'empêche pas de la mettre ensuite en discussion. Inventer des dispositifs de discussion qui vont du grand public au chercheur en laboratoire, voilà un enjeu fort pour nous. Mais on n'a pas de modèle aujourd'hui, on a surtout des

modèles de confrontation et de choix du type OUI ou NON comme les référendum ou de façon un peu plus compliquée dans des conférences de consensus. Mais cela reste très peu efficace parce qu'on discute de techniques déjà faites ».

Parlant du rapport aux sciences de la nature le même intervenant conclut « Dans la mise en discussion de l'usage des techniques et face à l'artificialisation croissante de l'élevage, ne faut-il pas aller plus loin et expliciter des positions « scientifiques » : il y a des choix en terme de gestion de recherche, on ne peut pas avancer dans le débat public si on ne met pas en avant les raisons pour lesquelles telle recherche ou telle technique a du sens. Il y a derrière ce constat un appel à reculturaliser la recherche, c'est-à-dire à expliciter à quelle type de vision du monde, de choix et de préférences nous voulons rester fidèle, à quelle loyauté nos savoirs sont-ils attachés ? » (séminaire IV, 2005)

Cette interrogation, qui s'inscrit dans un cadre plus large qui est celui du rapport entre l'innovation technologique (OGM, génomique etc.) et société, est bien au cœur de notre question du bien-être des animaux d'élevage, parce qu'elle interroge les valeurs qui fondent de façon générale le projet de « production animale » et qui ont permis le développement depuis un siècle des sciences zootechniques. En même temps, cela renvoie spécifiquement à l'opacité des choix et des conséquences peu réversibles de pratiques telles que celle de la césarienne systématique en Belgique. Parler d'opacité n'est pas qu'une figure de style. En effet si pour les éleveurs belges, la race Blanc-Bleu Belge culard dont la césarienne systématique fut un des leviers, est une performance technologique de niveau mondial, elle est pour d'autres, les consommateurs, l'image même de la monstruosité de la technique.

La prise en compte du sensible dans la question du bien-être des animaux de ferme

Les scientifiques du groupe de compétences posent ensemble la question de la portée d'une vision sensible, ainsi dans le séminaire V, où l'on voit comment la visite d'élevage effectuée et partagée par ces chercheurs en Alsace leur a permis d'éprouver de manière sensible (par l'observation directe, la présence) cette question, qui est ensuite reprise dans les discussions ci-après, et qui peut l'être précisément parce qu'elle a d'abord été éprouvée, au sens propre...

Locuteur 1. Y a-t-il incompatibilité entre un élevage sensible et une relation qui est proche entre l'animal et l'homme et un atelier qui est économiquement rentable ? Peut-on être à la fois préoccupé par la place de l'activité agricole, n'est-ce pas balayer les arguments économiques que de poser la question du sensible comme centrale ? Je la trouve pertinente dans les fermes, mais il faut demeurer rentable...

Peut-on poser la question de la sensibilité avant celle de la rentabilité ? Peut-on généraliser le type de construction auquel nous avons assisté dans l'élevage de Th. Schweitzer ? Mais par ailleurs je ne peux pas accepter que l'élevage disparaisse parce qu'il serait devenu insensible... Qu'est ce qui mesure la sensibilité supérieure chez Schweitzer par rapport à d'autres ? Quels sont les paramètres pour mesurer cette sensibilité ?

Locuteur 2 : Peut-on généraliser la question de l'élevage sensible ? Est-ce qu'on peut poser la question de savoir si un système d'élevage évolue vers un aplatissement de la sensibilité ou bien, vers un élargissement de la sensibilité ? Moi je pense qu'il y a une différence chez Th. Schweitzer, il y a une différence, et là on peut après discuter de l'importance de la différence mais c'est que lui a accepté de mettre cette question de la sensibilité au centre de sa discussion avec les consommateurs. » (séminaire V, 2005)

La question de la portée de l'expérimentation en matière de bien-être des animaux d'élevage

Un autre sujet d'échange entre scientifiques s'est centré sur « qu'est-ce que l'expérimentation sur le bien-être animal nous apprend sur la science expérimentale, quelles en sont les limites ? »

« Quand on expérimente des choses, ce ne sont pas souvent des vraies questions. On peut expérimenter sur des vraies questions ; mais très souvent, c'est pas des vraies questions, c'est juste, on dit : on va être plus convaincant si on apporte des preuves scientifiques, alors, mais est-ce qu'on fait un acte scientifique ou un acte politique ? Ce que je veux dire par là, c'est que les expérimentations sont des choses comme ça, des questions qu'on connaît, mais qui ont des trucs de pouvoir de conviction. ...C'est aussi une différence entre savoir profane et production de savoir expérimental, c'est une différence en effet de puissance politique ; l'objectivité est un instrument, et l'accord expérimental est devenu l'arme de disqualification et l'arme de valorisation.

Le problème est le suivant : soit on dit qu'on fait de l'expérimentation objective sur le bien-être et à ce moment là et par rapport à cette dimension là, on est confronté au problème de l'objectivation notamment de la dimension sensible , comment inscrire cela dans un dispositif expérimental ? Pourquoi les recherches font-elles l'impasse et l'économie de la relation à l'éleveur...? Et donc, ce que je veux dire en fait, ce que vous devez remarquer, c'est que toute recherche sur le bien-être animal en fait, elle se focalise sur l'animal dans un rapport avec un dispositif qui est défini sur le mode de la réaction alors qu'en fait, l'animal domestique n'existe pas.

L'animal domestique n'existe pas en tant que tel. ...On ne peut pas comprendre ce que c'est qu'un animal domestique si on ne le met pas en relation avec celui qui s'en occupe. » (séminaire V, 2005)

Cette position nous renvoie très concrètement à la question de ce que nos dispositifs de recherche font faire à des animaux, à des consommateurs, etc. Mais plus fondamentalement, elle nous amène à nous interroger sur les vraies questions de recherche.

INTERMÈDE : LA QUESTION DU BIEN-ÊTRE DES ANIMAUX DANS LES SCIENCES SOCIALES

Cet intermède consiste en une brève revue bibliographique appuyée sur la lecture d'une quarantaine de textes et ouvrages (majoritairement en français, avec une incursion vers la littérature anglophone). Le bien-être animal est surtout vu comme un objet des sciences biotechniques, mais les sciences sociales s'y intéressent de manière croissante, s'appuyant sur le solide fond de réflexion philosophique constitué depuis l'Antiquité sur cette question. Dans la période récente, des ouvrages se sont attachés à confronter sciences biotechniques, sciences sociales et philosophie autour de cette question (Burgat et Dantzer, 2001).

La spécificité du lien aux animaux d'élevage

C'est depuis fort longtemps que les philosophes débattent de la question du statut de l'animal, du respect à lui accorder, et à reconnaître à sa douleur : ce respect serait-il seulement dû aux êtres de raison, ou bien à l'ensemble des êtres sensibles ? Si l'on pense les droits en fonction des intérêts spécifiques des individus, la communauté comprend des agents moraux et des patients moraux, qui ne peuvent exercer ni droit ni devoir mais ont des droits du fait de leur nature sensible (Goffi, 1994). Là réside une différence fondamentale entre plantes et animaux : la manière dont ils sont traités importe aux animaux. Cela est au fondement de la notion d'éthique pathocentrée, c'est-à-dire centrée sur la définition de l'animal comme être sensible donc pouvant souffrir, développée par Bentham. On peut également dire que, contrairement aux plantes, hommes et animaux partagent une temporalité assez comparable (reproduction, mise au monde, enfance, âge adulte, vieillesse, mort) (Lestel, 2001).

Une autre question philosophique fondamentale, reprise par de nombreuses associations de protection des animaux, est celle de la légitimité de l'appropriation de l'animal par l'homme. Elle concerne du reste tout autant les animaux de compagnie que les animaux d'élevage, tous étant enfermés et détournés de leur « nature » (Porcher, 1997).

Le droit construit et fixe lui aussi des frontières régissant le statut de l'animal. Dans les textes de loi français, l'animal est à la fois *bien meuble*, propriété de l'homme (article 528 du code civil), et *être sensible* (article 9 de la loi du 10 juillet 1976). Dès 1850, la loi Grammont a encadré la répression des sévices graves et de la cruauté envers les animaux, inspirant plusieurs articles du code pénal en la matière, non sans créer une forte disharmonie entre code civil et code pénal. Ce n'est pas la

moindre des ambiguïtés qui sous-tendent le statut de l'animal (Burgat, 2001). De même, dans le traité de Rome de 1957, les animaux sont qualifiés comme *produits agricoles*, mais, sous la pression de plusieurs associations revendiquant l'introduction du terme d'*être sensible*, plusieurs pays du nord ont accepté l'idée d'un nouvel article ; un protocole ayant été signé en 1997 par les 15 chefs d'Etat de l'UE reconnaissant que les animaux sont des êtres sensibles.

Cette question du statut de l'animal est évidemment de plus en plus avivée dans la perspective technique des innovations associées à la génétique, et interpelle fortement les philosophes. Certains opposent à ce sujet la « mise en œuvre ancestrale d'une sélection empirique » et la « fabrication d'un animal sur mesure, d'un quasi-artefact conservant cependant ce qui le rend capable de pâtir » (ibid. : 73).

Pour les sciences sociales, la question centrale n'est pas tant, comme pour les philosophes, celle de l'essence de l'animal, mais celle de la place de l'animal dans la société. C'est que l'animal est une créature sociale, non seulement en vertu d'un constructivisme social qui le verrait inscrit dans tout un écheveau d'institutions humaines et sociales, mais également parce qu'il est en relation communicative et interactionnelle, et pas seulement instrumentale, avec l'homme (Tovey, 2003).

Sociologues et anthropologues montrent tout d'abord que les animaux sont des *compagnons de travail*. Comme l'homme, même si ce n'est plus à la manière, certes plus analogue au labeur humain, de l'animal de trait, l'animal d'élevage *travaille*. Thoreau se demandait d'ailleurs, lorsque hommes et bœufs font échange de travail, si la part de l'homme n'excédait pas celle du bœuf (Larrère et Larrère, 1997). Bien traiter les animaux, c'est aussi donner sens à la fois à leur travail et à celui de l'éleveur (Porcher, 2002).

L'animal travaillant est aussi un *compagnon*. C'est pourtant difficile de le voir comme tel dans le contexte et à l'échelle de l'élevage intensif moderne, d'autant que les institutions ont quasiment disparu qui permettaient, comme les foires, une transition entre les deux statuts de l'animal, celui de compagnon de travail justement, à celui de marchandise et de future viande, en perpétuant une forme de relation fondée sur la reconnaissance de chaque bête (Chevallier, 1987). Il faut alors s'interroger sur la manière dont les éleveurs peuvent aujourd'hui assumer leur sentiment de responsabilité dans la mort de leurs animaux, qui correspond aussi au terme de l'échange construit avec eux, dans l'évolution générale actuelle (prise en charge par les transporteurs, éloignement des abattoirs).

Certains auteurs proposent de parler de communauté mixte (Larrère et Larrère, 1997), ou encore de « communauté hybride » entre homme et animal, avec

partage d'intérêt et de sens (Lestel, 2001). Il faut rappeler combien, dans l'élevage, ont co-évolué les lignées d'hommes et les lignées d'animaux, avec ce travail de sélection et de soin qui fait le lien (Roué, 2002).

Mais on doit se demander ce que deviennent ces notions dans toute une partie de l'élevage où aujourd'hui, une seule personne suffit pour s'occuper de milliers de poulets de chair ou de centaines de porcs en engraissement (Digard, 1999). Dans ces élevages qu'on peut qualifier d'industriels, au lieu de traiter un troupeau comme un collectif composé d'individus entre lesquels existe une hiérarchie, on le traite par lots et de manière indéterminée.

Pourtant, si l'animal d'élevage n'est plus un compagnon de travail de l'homme au sens ancien, plusieurs travaux récents démontrent combien la relation est au fondement de la question du bien-être animal (Porcher, 1997; Duchêne et al., 2002; Porcher, 2004). Relation de l'éleveur ou de l'ouvrier agricole à l'animal, mais aussi relation entre les consommateurs et les éleveurs, relation entre les consommateurs et les animaux, de compagnie ou d'élevage. Et le bien-être animal devenu problème, c'est bien une question de relation qui pose problème.

Outre l'évolution de la place de l'animal dans l'élevage et dans ses transformations, la spécificité du lien aux animaux d'élevage tient évidemment au fait qu'au bout du compte, ils soient destinés à être mangés (ou tout du moins, leurs produits). Sur le plan symbolique, cela pose la question fondamentale de l'acceptation de la mise à mort de l'animal et de la nature et l'encadrement de cette mise à mort (Vialles, 1989). Du côté de l'éleveur, on doit alors se demander comment, dans le contexte de l'élevage industriel, la mise à mort peut encore apparaître comme le terme d'un échange (Porcher, 2002).

La mise en image souvent passéiste opérée par les filières, dans la publicité et plus largement le marketing et la communication (emballages, foires, salons etc.) sert à perpétuer le système symbolique sans lequel l'acte de consommer ne pourrait être concevable (Micoud, 2004). En outre, on peut regarder notre rapport à l'aliment animal et son évolution sous l'angle du principe d'incorporation selon lequel ce que l'on mange détermine notre nature (Fischler, 1990). Dès lors, on pourrait dire qu'à la mythologie sanguine de la force qu'incarnait la viande rouge jusque dans les années 1960 se substitue une crainte d'assimilation par l'acte alimentaire, de l'aliénation dont sont victimes les animaux dont on mange la viande (Roué, 2002). D'autant que la distance au monde rural et la succession de crises sanitaires touchant à l'élevage accroissent l'inquiétude potentielle face à un monde devenu de plus en plus soustrait au regard de la société.

L'évolution du souci pour les animaux dans nos sociétés

Faisant une histoire plus large de nos rapports à la nature, K. Thomas a montré le paradoxe de l'accroissement de l'usage instrumental des animaux et parallèlement du développement de nouvelles formes d'empathie et d'identification (Thomas, 1985). La multiplication des animaux domestiques (plus de 42 millions en France), est-elle une compensation de l'exploitation de l'animal de rente ? (Digard, 1999; Franklin, 1999). Dans cette hypothèse, les animaux inutiles seraient choyés pour compenser l'exploitation des animaux utiles.

Le souci pour les animaux ne s'exprime pas seulement dans des mouvements associatifs dédiés à cette question, mais aussi dans une production artistique qui développe une critique radicale des systèmes industriels. C'est ce qu'on lit dans les discours analogiques et métaphoriques que déploient certaines œuvres de fiction récentes (Roué, 2002). Citons le film *Chicken Run* (2000) ou encore le roman de Viktor Pelevine, « L'Ermite et Six Doigts » (ed. J.Chambon, 1997), racontant l'histoire de deux poulets dans un élevage industriel, qui vont essayer d'apprendre à voler pour se sauver de l'abattage. D'autres ouvrages, comme l'essai intitulé « Les poules préfèrent les cages », de A. Farrachi (ed. Albin Michel, 2000), posent les questions de manière plus classiquement politique (et évidemment polémique), ce qui conduit au même type d'argument, cette fois explicité, selon lequel la condition des poules dans l'élevage industriel actuel « préfigure ou révèle sous un jour des plus crus une nouvelle condition humaine » (p.15).

Mais c'est toutefois l'essor des associations de défense des animaux qui est le signe le plus visible de ces évolutions. C'est dans les années 1960 que les associations de protection des animaux se sont intéressées aux animaux d'élevage. Elles sont alors passées de la lutte contre les mauvais traitements et actes de cruauté à la « critique de systèmes jugés *en eux-mêmes* cruels » (Burgat, 2001), hors toute malveillance de l'homme. Parallèlement, elles se sont fortement structurées et professionnalisées. La PMAF en France, extension de l'organisation britannique Compassion in World Farming, ou Gaïa en Belgique, construisent des campagnes très ciblées, en fonction des discussions européennes, notamment, ces dernières années, sur le transport des animaux pour l'abattage ; sur les veaux en case individuelle, sur les poules en batterie.

La principale arme de ces associations est l'opinion publique et sa traduction dans la presse, qu'elles intéressent en créant des événements. Ainsi de la vidéo tournée par l'association belge Gaïa sur les maltraitances dans les marchés de bétail, de la poule géante Hetty ayant circulé dans de nombreuses villes d'Europe, d'actions dans les grandes surfaces pour les obliger à porter la mention batterie sur les œufs, d'un camion-exposition présentant des maquettes et plaçant les visiteurs

dans l'ambiance de l'élevage intensif. Mais les associations utilisent aussi des méthodes de sensibilisation plus pragmatiques. Par exemple, la PMAF propose des formations aux personnes chargées de contrôler l'application des réglementations, et édite un livret sur la manière dont les principaux labels concernant l'élevage (agriculture biologique et label rouge) prennent en compte le bien-être animal.

Comment évaluer la fameuse « demande sociale » en matière de bien-être des animaux ? Pour arguer de la force ou de la faiblesse de cette demande sociale, les principaux protagonistes de la question emploient deux principales méthodes : pour nier le problème, on évoquera les comportements d'achats effectifs des consommateurs, faisant peu de cas des conditions d'élevage des animaux dont ils mangent la viande. Pour souligner le problème, on invoquera des enquêtes d'opinion (Burgat, 2001). On connaît les limites de ces enquêtes, liées à la manière dont on pose les questions, orientant bien souvent la réponse, et au fait qu'il s'agisse de déclarations et non d'actes. Ces enquêtes valent en revanche comme baromètre de suivi dans le temps de l'opinion.

On peut questionner l'argument minimisant la demande lié au bien-être animal en la renvoyant à des 'soucis de citadins' lorsque 80% des gens vivent en ville... et que les aides publiques à l'agriculture sont de fait des contributions 'citadines', sur lesquelles les citadins peuvent donc exiger d'avoir voix au chapitre (Larrère, 2003). En revanche, il est impossible de nier que les consommateurs construisent un lien de plus en plus virtuel avec la nature (bien que s'en sentant très proches) et ignorent les conditions réelles dans lesquelles sont produits leurs aliments (Porcher, 1997).

Ce n'est pas parce que les consommateurs n'expriment pas encore massivement de malaise ou d'attente dans leurs comportements de consommation que ce malaise ou ces attentes sont négligeables. Si le bien-être animal ne semble effectivement pas être aujourd'hui un critère effectif dans les choix de consommation des gens (en tant que consommateurs), certaines conditions dont les gens (en tant que citoyens) auront connaissance peuvent devenir dans l'avenir un pré-requis tout à fait normal, basique. Le consommateur se détermine seul sur son bien privé et maximise son intérêt, tandis que le citoyen se détermine avec d'autres sur un bien commun et tente par la confrontation des arguments de trouver des compromis (Larrère, 2003). Ne faut-il pas alors travailler sur le lien des consommateurs au bien-être animal dans son caractère évolutif ?

En outre, assimiler la demande sociale à une simple question d'acceptabilité comme le font souvent les sciences biotechniques, c'est réduire des questions éthiques aux désirs multiples et changeants d'une société (Burgat, 2001).

Un dialogue difficile entre sciences biotechniques et sciences sociales

La question du bien-être animal telle qu'abordée par les sciences biotechniques semble avoir glissé, comme le dénoncent certains chercheurs en sciences sociales, vers une question de l'adaptation des animaux au système industriel (Porcher, 2002). Le bien-être animal étant indéfinissable, difficile à mesurer, et susceptible d'être anthropomorphique (cf infra), on préfère lui substituer un contenu acceptable scientifiquement, et de fait économiquement, l'adaptation (Armengaud, 2001).

Dès lors se pose la question du cadrage des expériences visant à mesurer et définir des conditions d'élevage satisfaisantes. Ainsi de la question de la taille des cages des poules : si une poule mise dans une cage modulable dont elle peut repousser les parois en appuyant d'un coup de bec sur un bouton, ne le fait pas, est-il légitime de conclure que les poules préfèrent les cages ? Défenseurs de l'élevage industriel et défenseurs des animaux rivalisent alors à coup d'expertise : les principales associations de protection des animaux et le collectif européen Eurogroup s'adjoignent des scientifiques, voire un département scientifique comme la RSPCA (association britannique), et s'appuient sur les rapports du Comité Scientifique Vétérinaire de la Commission européenne. A noter que les savoirs profanes, ceux des éleveurs, sont rarement introduits dans ces débats.

Enfin, la question se pose aussi du cadrage de ce qu'on définit comme société : celle des seuls humains, ou bien celle des vivants qui sont en « convivance », incluant les animaux dont les humains ont pris la charge et la responsabilité, qui ne sont de toutes manières plus dans la « nature » (Armengaud, 2001) ?

Symétriquement à ces critiques portées par les sciences sociales sur les pratiques des sciences biotechniques, ces dernières accusent souvent les premières d'être dans l'anthropomorphisme. Mais bien évidemment la question n'est pas simple...

En 1962, A-G. Haudricourt décrivait, à partir d'une étude de différentes formes de culture végétale et d'élevage, le type d'action qu'a l'homme sur la nature : action indirecte négative lorsqu'il y a peu de contact et non simultanéité dans le temps avec l'être domestiqué, comme par exemple dans le cas de la culture de l'igname en Mélanésie, et action directe positive lorsqu'il y a au contraire contact permanent

avec l'être domestiqué, comme dans le cas de l'élevage du mouton dans les régions méditerranéennes (Haudricourt, 1962). Selon lui, la manière de traiter la nature déterminerait la manière de traiter les autres en général : ainsi, la civilisation chinoise se caractériserait par un traitement horticole de l'homme tandis que la civilisation occidentale serait celle d'un traitement pastoral.

Si cette hypothèse fameuse de G. Haudricourt rapproche traitement des animaux et traitement d'autrui, plus largement, une longue tradition philosophique de comparaison entre hommes et animaux (Lestel, 1996), fait que l'anthropomorphisme - comme le zoomorphisme - a de solides racines dans notre histoire culturelle. Cela discréditerait les procès fréquents de certains spécialistes techniques de l'élevage contre toute référence anthropomorphique dans certaines positions d'acteurs sociaux mais aussi dans certains travaux de sciences sociales. L'accusation d'anthropomorphisme n'est parfois qu'une commodité argumentative pour écarter une prise en considération des animaux qui gênerait de puissants intérêts bien humains (Armengaud, 2001). En tout cas, il est difficile d'évacuer la notion d'anthropomorphisme, même si son oscillation entre usage méthodologique critique et usage argumentatif polémique rend difficile l'intercompréhension.

F. Armengaud propose de parler d'un « anthropomorphisme critique, c'est-à-dire d'un usage critique et maîtrisé de la nécessaire présupposition d'une communauté (ou complicité) entre le vivant et nous, présupposition qui est l'horizon préalable à toute intelligibilité du vivant en tant que vivant » (Armengaud, 2001).

PARTIE 2 – « PAROLES D'ÉLEVEURS »

2.1. Méthodologie : de l'enquête auprès des éleveurs aux « Paroles d'éleveurs »

Des récits d'éleveurs que l'on fait circuler dans différents cercles de discussion

Tandis que la première phase du projet nous avait permis de rencontrer les porteurs d'enjeux 'institués' autour de la question du bien-être des animaux, la seconde phase d'enquête s'est centrée sur les éleveurs et les consommateurs. Ce sont en effet des acteurs, qui, sans être spécifiquement mandatés pour porter cette question, comme peuvent l'être les représentants des filières ou les associations de protection animale, sont directement impliqués en tant que producteurs et que mangeurs.

A partir des entretiens auprès d'éleveurs, un livret de « Paroles d'éleveurs » a été rédigé, destiné à mettre en circulation et en discussion les récits des éleveurs chez les scientifiques d'abord, chez les éleveurs interviewés, chez les associations de protection animale et auprès des consommateurs ensuite. Au fil de ces discussions, le document a été amendé ou complété :

- l'analyse des entretiens auprès des éleveurs a donné lieu à la rédaction d'un livret de « Paroles d'éleveurs », version 1
- ce livret a été présenté au groupe de compétences (chercheurs) et restitué aux éleveurs interviewés
- à partir de ces restitutions et d'éléments issus des entretiens auprès de consommateurs, le document a été complété dans un livret de « Paroles d'éleveurs », version 2
- ce document a été discuté avec les associations de protection animale
- le document a de nouveau été amendé et communiqué aux consommateurs ayant été interviewés et ayant participé aux visites de ferme, et leurs réactions recueillies.

C'est la dernière version des « Paroles d'éleveurs » qui est présentée ci-après. Après la méthodologie de l'enquête, elle présente les idées forces de ces récits d'éleveurs, qui s'organisent en plusieurs grands thèmes : l'apprentissage des liens aux animaux et le temps passé avec eux au quotidien ; la diversité des types d'élevage qui génère aussi une diversité dans les types de liens entre éleveurs et animaux ; la manière dont les éleveurs voient la question du bien-être animal ; enfin

les liens entre élevage et société tels que vécus par ces éleveurs. Les éléments provenant des entretiens auprès de consommateurs et des échanges entre éleveurs et consommateurs à l'occasion des visites de ferme sont quant à eux présentés dans la partie 3.

Un travail sur les récits d'éleveurs, pour partager ce qui ne se montre ni ne se dit aisément

Si les éleveurs ont beaucoup de choses à dire et à raconter de leur métier et de leurs rapports aux animaux ainsi que des incompréhensions qu'ils ressentent de la part de la société, nous savons que les échanges avec les autres acteurs du débat tournent souvent à l'affrontement. C'est que la question du bien-être animal est difficile à mettre en mots et en débat. Dans notre projet, nous avons choisi de rencontrer ces éleveurs de manière individuelle pour amorcer cette mise en mot, en préalable à une mise en débat avec les autres acteurs et à une échelle plus large.

Echantillon

Au fil du temps et de différents travaux, nous nous sommes rendu compte que la question du bien-être traversait les frontières classiques de différentes catégories : les frontières agriculture conventionnelle / agriculture bio, Blanc-Bleu Belge / autres races, éleveur / engraisseur. Ceci rend nécessaire de développer une approche transversale, qui déplace le dialogue en dehors des clivages dessinés par ces frontières. L'idée était donc ici de rencontrer des éleveurs représentant des situations contrastées selon ces critères, pour les faire parler de leur métier et de leur rapport aux animaux qu'ils élèvent, ainsi que de la perception qu'ils ont des attentes de la société par rapport à l'élevage et au bien-être animal.

Il s'agit d'un travail approfondi portant sur un petit nombre d'éleveurs dont les discours livrés en entretien non-directif ont été retranscrits intégralement dans une étape de travail intermédiaire. Il a bien entendu ses limites, puisqu'il ne prend pas en compte l'élevage avicole et se centre essentiellement sur l'élevage bovin, qui n'est pas le plus intensif, mais offre l'avantage de présenter un éventail intéressant de situations diversifiées.

Une dizaine d'éleveurs de bovins et de porcs ont été rencontrés, incarnant des types d'élevage volontairement contrastés, de l'exploitant spécialisé dans l'engraissement et ayant 1800 bêtes en Blanc Bleu Belge à l'éleveur bio de vaches de race rustique ayant quelques dizaines de bêtes. Ces éleveurs ont été rencontrés seuls ou bien en couple ou encore en binôme d'associés. Les numéros de la liste ci-dessous sont inscrits entre parenthèses, dans la suite du document, après chaque citation d'éleveur.

- 1 – un couple de jeunes éleveurs de Blanc Bleu, qui commercialisent aussi du matériel génétique,
- 2 – un couple de jeunes éleveurs de charolais, pratiquant la vente à la ferme (de viande, de pommes de terre et de fraises),
- 3 – un éleveur bio de limousines, de 60 ans environ (ses fils reprennent l'exploitation et ont créé un atelier de poulets de chair), qui a 130 bêtes en viandeux et 65 en laitier
- 4 – une éleveuse de salers, également salariée dans un élevage mixte (moutons, porcs, engraissement de bovins)
- 5 – un jeune éleveur bio de limousines, naisseur-engraisseur
- 6 – un éleveur de Blanc Bleu, de 60 ans environ, 250 bêtes, ainsi que des moutons
- 7 – un jeune engraisseur de Blanc Bleu, 1800 bêtes
- 8 – un jeune éleveur de porcs plein air, 80 truies, et une douzaine de vaches limousines
- 9 – deux jeunes éleveurs de porcs, associés.

Ces éleveurs représentent donc des systèmes d'élevage qui sont pour certains majoritaires en Wallonie (le Blanc Bleu bien entendu), pour d'autres au contraire minoritaires : les autres races bovines, mais aussi l'élevage porcin⁴.

Il faut bien entendu tenir compte des fortes différences entre les filières : l'élevage bovin est en général davantage lié au sol, plus souvent hérité, il s'inscrit dans un temps plus long, et laisse une plus grande indépendance dans les décisions techniques. L'élevage porcin (de même que l'élevage avicole) n'est pas lié au sol, le temps est plus court, les éleveurs sont en général en groupement, et moins indépendants dans leurs décisions. Lorsque l'on passe de l'élevage bovin à l'élevage porcin puis avicole, les contacts avec les animaux apparaissent de moins en moins individualisés. Mais nous verrons que la question du bien-être supplante en partie ces différences de même qu'elle traverse les frontières classiques évoquées plus haut.

⁴ Rappelons que la production porcine wallonne ne représente que 4% de la production nationale.

Principaux thèmes des entretiens

Le principe général des entretiens était de ne pas partir de la question du bien-être animal mais de la description que donnent les éleveurs de leurs pratiques et de leurs relations quotidiennes avec les animaux.

Principaux thèmes de ces entretiens :

- la trajectoire, les raisons pour lesquelles ces éleveurs ont choisi ce type d'élevage, celles ayant motivé d'éventuels changements dans cette trajectoire
- les différents moments du travail : naissance, sevrage, maladies, sorties, départ pour l'abattoir, mort
- le lien aux animaux : savoir être avec les animaux, est-ce un don ? D'où vient et comment varie la qualité (ou non-qualité) relationnelle avec les animaux ?
- la vision de la perception des consommateurs, de leur familiarité à l'élevage et de leur envie de connaître l'élevage.

Il y a une très grande diversité dans les situations de ces éleveurs, qu'un petit échantillon laisse déjà (et seulement) entrevoir, et il est hors de question de faire parler tous ces éleveurs comme un seul homme. D'où le principe adopté dans la restitution, de rendre compte fidèlement de la parole de ces éleveurs sur différents points clés.

2.2. Le temps passé avec les animaux

La plupart des éleveurs rencontrés sont très prolixes sur les relations qu'ils ont avec leurs animaux. Cette question des relations est inséparable des notions d'apprentissage (pour être à l'aise avec les animaux) et de temps nécessaire. C'est la durée – double durée de l'apprentissage et du temps passé au quotidien - qui permet d'acquérir une confiance en soi dans les relations quotidiennes aux animaux et les manipulations plus sensibles (soins spécifiques, changement de prairies, départ pour l'abattoir etc.).

Les surveiller au quotidien : « C'est tout à l'œil »

Qu'ils soient, comme le premier éleveur que nous allons entendre, engraisseur en système « intensif », éleveur de Blanc Bleu belge dans une grosse exploitation comme le deuxième, ou enfin, comme les derniers, éleveurs bio de bovins de race rustique, les éleveurs parlent tous longuement du temps qu'ils passent quotidiennement avec leurs animaux, et de l'importance de ces moments privilégiés.

« Le contact avec le bétail c'est rude mais c'est agréable. C'est sans arrêt, c'est 7 jours sur 7, chaque box est inspecté deux fois par jour, on entre dans le box, on inspecte chaque bête deux fois par jour.

- Qu'est ce que vous regardez ?

Ça vient avec l'habitude, au premier coup d'œil on sent si une bête est bien ou pas, la façon dont elle se lève, dont elle tient sa tête, comme quand quelqu'un est malade. On regarde, on prend l'habitude.

- Chaque bête ?

Oui je rentre dans le box, c'est des box de 11, je fais le tour du box, et je les vois tous.

J'aime bien, je vois les taureaux que j'ai acheté en ferme qui évoluent, qui vont mal ou quoi ou qu'est ce, et puis je repère les taureaux qui sont bons pour l'abattoir, on en discute, et puis voilà. » (7)

« L'observation je dirais que ça prend 1/3 du temps aujourd'hui. (..) Je vais aller donner des farines aux jeunes taureaux, je ne me contente pas de vider dans le bac, j'observe s'il y en a déjà un qui vient après les autres au bac c'est déjà qu'il y a un problème, ils n'ont déjà plus leur place... et je profite de ce moment là pour les observer. Si tout se passe bien... ils ont même leurs habitudes. Le soir, c'est extraordinaire, à 11h du soir, j'ai fait mon tour de la cour, on vient de commencer les vêlages hier le 1^{er}, à 11h je fais le tour de la cour, dans mon hangar je sais quand il y a une vache. J'en vois une un peu inquiète dans un coin ou qui n'est pas couchée, il y en a qui se couchent toujours à la même place, et puis je regarde, c'est une qui va vêler demain. Cette demi heure, cette heure du soir seul où il n'y a personne, il n'y a pas de moteur qui tourne, il n'y a personne qui vient, où je peux passer à travers tout mon troupeau comme ça il me connaît, il ne faut pas un étranger avec, si j'ai un ami ce n'est pas la même chose, on va voir, on n'observe pas. C'est une heure extraordinaire. Je rentre et une heure après je dis on a un vêlage, et comment as-tu vu ? [me dit ma femme]. Ben j'ai observé, j'ai pris la température...

- vous aimez ces moments ?

Je l'aime c'est un fait, et il est capital, il vaut mieux les laisser un jour sans manger, faute de temps il vaut mieux ne pas les nourrir un jour et observer que de les soigner. Du moment qu'elles ont de l'eau de la paille ça leur permet de vivre, si vous ne les observez pas vous risquez d'en avoir une qui crève. » (6)

« Eté comme hiver on effectue un tour au minimum dans toutes les prairies, si pas deux, pour voir si les animaux ont l'air en état, s'ils mangent, si les vaches ont été têtées, on a différents critères pour voir si l'animal va bien. C'est tout à l'œil. En prairie, on surveille les isolés. On passe dans les animaux, on rentre dans la prairie pour s'approcher pour voir les pis, s'ils sont énormes ou s'ils ont été têtés. » (5)

« C'est un état général qu'on voit, s'ils mangent ou s'ils ne mangent pas, si une tousse, il faut surveiller, ou une qui ferait la diarrhée, il faut la surveiller, on ne regarde pas chaque bête tous les jours, on voit l'ensemble du lot et s'il y a quelque chose on fait attention, il n'y a pas de gros problème mais il faut quand même surveiller. » (3)

« Mon mari me dit le dimanche matin viens avec moi, on s'en va nous deux et on met 1h dans un troupeau, c'est vraiment le plaisir de voir les bêtes, la conformation, tiens il y a un petit veau, il est plus nerveux, il est moins nerveux, il est moins conformé, et on compare tous les veaux avec toutes les vaches. Et on discute du troupeau. C'est vraiment un plaisir quand on va nous deux mon mari, quand on va dans les bêtes maintenant. Mais il faut apprendre à le faire, parce qu'au début je ne savais pas faire ça » (4)

Nous allons revenir sur ce processus d'apprentissage. En tout cas, pour tous les éleveurs et quel que soit leur système d'élevage, passer du temps avec les bêtes chaque jour, c'est essentiel. Comme l'ajoute l'éleveuse ci-dessus,

« c'est très très important, parce que c'est là qu'on détecte le moindre faux pas, que ça soit d'une grosse bête ou d'un veau, c'est là qu'on le détecte et qu'on peut anticiper. » (4).

Ce temps passé permet non seulement d'éviter les problèmes et d'anticiper, mais aussi de comprendre le fonctionnement (de groupe notamment) des animaux et finalement, en voyant que les animaux sont bien, de tirer satisfaction de son travail d'éleveur :

« On sait maintenant parfois rester 1/2h ou 1h après avoir soigné, après avoir paillé, à regarder les animaux et à voir le plaisir qu'ils ont de vivre en société, de voir leur hiérarchie et la façon dont ils sont, il y a des fois qu'on a même des fous rires parfois, de voir... je crois que quand l'éleveur peut arriver à ça, c'est que l'éleveur est bien dans ses bêtes mais c'est que les bêtes sont bien aussi. Parce que ça vous ne l'aurez pas si la bête ne se sent pas bien, vous n'aurez pas ces bêtes qui jouent et qui sont si détendues dans l'étable. Comment expliquer ? Je reporte toujours ça à une classe avec l'institutrice, quand les enfants sont bien, l'institutrice ne doit jamais crier, elle leur fait passer l'idée, ça passe tout seul, ça coule de source quelque part. En hiver je rentre dans l'étable, je parle à mes bêtes tout le temps, je leur dis ce qu'elles doivent faire, 'tu dois dégager' si elle est dans le chemin. » (4)

Cochons ou vaches : la clé, c'est la patience et la présence

Tous les éleveurs insistent aussi sur la patience nécessaire dans ces relations quotidiennes avec les animaux, notamment dans les manipulations diverses (changement de prairie ou d'étable, chargement etc.) :

« Avec les cochons il faut de la patience, car un cochon qui ne veut pas sortir de sa loge, parfois il faut rester 10 minutes devant lui et souvent il va sortir tout seul, mais si on commence à courir, à donner des coups de bâton... il faut les avoir à l'usure, faire sortir d'autres avec. Si on s'énerve il va déguerpir, on ne le voit plus. Si on essaie de l'attirer avec une gamelle, un peu de nourriture, il faudra dix minutes ou un quart d'heure mais il sortira. Il ne faut pas s'entêter et vouloir les sortir de force. Ça vient avec l'expérience... au début j'essayais de les forcer, on voit comment les truies réagissent. » (8)

« Si on essaie de leur courir après ça demande de l'énerverment, la meilleure solution est de les attirer. Il y a des nerveux dans toutes les races, c'est une question de présence dans son troupeau. Si on y va tous les jours il y a moins de risques d'animaux nerveux, il y a le contact avec les animaux qui y fait beaucoup. » (5)

La patience dont parlent les éleveurs est aussi une question de présence dans son troupeau, et de contacts avec les animaux.

2.3. L'apprentissage : « on ne sait pas l'apprendre dans un livre »

Les extraits précédents mettent en évidence la nécessité d'apprendre à être avec les animaux. Le savoir-faire relationnel avec les animaux est-il une question de

talent inné, de 'feeling', de don, que l'on a ou que l'on n'a pas, ou s'acquiert-il ? Talent inné et apprentissage ne sont en fait pas contradictoires : la manière d'être de l'éleveur est déterminante dans la facilité ou les difficultés des relations aux animaux, ce qu'on pourrait appeler *l'effet-éleveur*⁵. Mais le savoir faire s'acquiert surtout en faisant.

Comme dans tout métier, on apprend à être avec les animaux... en étant avec eux, avec le temps.

« C'est la partie la plus feeling du métier, le vèlage, parce qu'on ne sait pas l'apprendre dans un livre, il y a beaucoup de choses comme ça dans notre métier mais ça c'est vraiment... c'est à force de l'avoir fait » (2).

Le savoir relationnel paraît mystérieux au début mais on s'initie ensuite : ainsi les éleveurs racontent comment ils apprennent, grâce à l'expérience d'autres éleveurs, que la semaine suivant le sevrage est décisive, le veau reportant sa confiance vers l'éleveur. Lorsqu'on s'habitue, on prend confiance, et c'est alors que les choses apparaissent comme spontanées, l'apprentissage incorporé devenant talent. C'est alors aux autres que le savoir-faire apparaît d'ailleurs comme mystérieux... ainsi la manière dont certains éleveurs parviennent à changer les taureaux de pâture « à la parole » peut légitimement étonner les novices...

Apprendre à travailler avec une nouvelle race : de l'individu au troupeau

L'**apprentissage du savoir-faire relationnel** est tout particulièrement important dans le cas des éleveurs (ici bovins) se convertissant à une race qu'ils ne connaissaient pas encore (2, 3, 4, 5). Ces nouvelles races (ici limousines, salers, charolais) ont des caractéristiques très différentes des Blanc Bleu belges. Ce sont en général des bêtes ayant un instinct maternel plus développé, et des « bêtes de troupeau », ayant un fonctionnement collectif plus marqué, avec une hiérarchie plus forte dans le troupeau. Chaque éleveur trouve ses trucs, observe, apprend. Le succès, par exemple pour mener les bêtes (les changer de pâture, en charger une ou plusieurs dans un camion) réside souvent dans une relation assez exclusive de l'éleveur (ou de l'éleveuse) avec ses bêtes, dans le fait « d'aller seul en prairie ». C'est donc un apprentissage de la psychologie de l'animal et surtout de la relation

⁵ Par analogie avec l'importance de « l'effet-maître » dans les relations entre enseignants et élèves, montré par les spécialistes de l'éducation.

homme/animal que ces éleveurs revendiquent chacun dans des termes très différents :

« C'est un petit peu ce qui a fait tort à la charolaise, on dit souvent c'est du bétail sauvage, en fait on peut appeler ça oui plus sauvage, mais c'est du bétail de troupeau. (...) Il faut être calme faut si possible aller tout seul en prairie, quand on veut changer les bêtes de troupeau au départ on allait à trois et on essayait de les pousser, maintenant je vais tout seul et je les attire, c'est tout bête mais ça change tout ». (2)

« Il faut savoir s'approcher d'une vache venant de vèler car elle défend son veau, contrairement à la Blanc Bleu. Elles n'attaquent pas toutes mais il faut être prudent. Ça arrive qu'elles essaient de vous écarter des veaux par instinct maternel ». (5)

« Au début on a eu un peu plus de mal car on ne connaissait pas la technique, ce sont des bêtes de troupeau donc vouloir retirer une ou deux bêtes c'est inutile, donc il faut soit rentrer tout le troupeau soit avoir des subterfuges comme par exemple mettre un parcours avec la nourriture dedans, elles se bloquent et voilà ». (3)

Changer de race demande d'apprendre de nouvelles manières de conduire le troupeau, de diriger les animaux.

Apprendre à observer les liens entre animaux

Pour apprendre **comment être avec les animaux**, comment les conduire et les changer de prairies, les éleveurs doivent d'abord observer **comment les animaux sont entre eux**, comment fonctionne le troupeau. C'est la compréhension de ces comportements de groupe et des liens entre animaux qui leur permet d'ajuster leur propre comportement et leurs liens à leurs bêtes.

« Cette bête elle donne confiance aux autres, ça c'est fort important, une bête dans le troupeau qui vient vers nous quand on y va, dans les génisses maintenant on en a une ou deux qui viennent se faire caresser, automatiquement les autres viennent, elles se sentent en confiance. » (3)

« La hiérarchie dans le troupeau, c'est phénoménal. On avait une vache qui avait une patte abîmée et avait beaucoup maigri et on avait remis le troupeau en pâture, on avait dit on attend un peu pour conduire la vache, finalement on l'a mis 1 mois ½ après et c'était dans une pâture en pente et je ne sais pas comment la vache a fait elle s'est mal couchée. Et elle s'est retrouvée à vouloir se relever et comme elle avait mal à une patte elle n'a jamais su se relever. Et voilà le voisin qui vient et qui dit 'dépêche toi de venir il y a le taureau qui est en train de massacrer un petit veau il lui fonce dedans'. On s'est dépêché on a couru, en fait le taureau glissait ses cornes en dessous de la vache et il l'a fait basculer de l'autre côté pour qu'elle puisse se relever. Et une fois qu'elle a été debout les autres vaches ont commencé de venir, de la traquer, de la chasser, il a gueulé un coup, on a vu toutes les vaches qui s'écartaient autour, celle là est restée bien tranquille à côté du taureau, il avait ramené le calme dans son troupeau. C'est inimaginable un taureau comme ça. » (4)

Les éleveurs détaillent ainsi les phénomènes de hiérarchie qu'ils ont appris à observer et sur lesquels ils s'appuient dans leurs relations aux animaux. Les bonnes bêtes sont ainsi celles qui facilitent le rapport de l'éleveur avec l'ensemble du troupeau :

« on a eu de très bonnes vaches, très gentilles, qui étaient justement chefs de troupeau, une vache qui est très gentille, on l'appelle, et tout le troupeau suit par exemple, (...) c'est une bête à laquelle on s'attache et qui nous sert parce qu'elle calme, elle donne confiance aux autres, ça c'est fort important, une bête dans le troupeau qui vient vers nous quand on y va, dans les génisses maintenant on en a une ou deux qui viennent se faire caresser, automatiquement les autres viennent, elles se sentent en confiance. » (3).

Petits récits d'apprentissage. Le danger et la peur : les reconnaître et les surmonter

L'une des éleveuses rencontrées (4) raconte ses mésaventures initiales lorsqu'elle s'est convertie, avec son mari, aux salers, une race bien plus rustique que les Blanc Bleu Belges :

[un jour mon mari m'avait demandé d'aller voir si une vache] était prête à vèler ou pas. Et en fait elle s'est retournée sur moi. Je suis arrivée et je suivais la vache, et je me suis retrouvée dans le coin du mur avec 3 vaches tournées sur moi et prêtes à me foncer dessus, et d'un bond je suis sortie. Et dans les 3 vaches il y en avait une qui m'avait repérée et qui savait que j'avais peur, et quand j'arrivais dans l'étable elle savait que j'avais peur, je pouvais être au début de l'étable et elle couchée au bout de l'étable, elle se levait, elle venait me chercher. Et ça c'était terrible, je disais à mon mari, elle sent que j'ai peur, regarde la, parfois elle entendait ma voix quand j'étais dans l'autre étable, elle se préparait, elle se levait, elle venait dans l'entrée pour m'attendre en fait, quelque part c'était presque m'impressionner. Et puis il y avait pas mal de barrières donc elle ne savait pas m'atteindre. Mais il m'a fallu un an pour arriver à reprendre confiance. (...) Cette vache elle me faisait peur, et une fois qu'elle a eu vèlé c'était catastrophique, je ne pouvais même plus m'approcher des barrières, elle fonçait dessus pour venir me chasser. Elle a fait sa saison en pâture elle est rentrée, l'hiver d'après c'était fini, donc moi probablement que j'avais repris confiance à force d'aller avec mon mari dans les bêtes etc. et ça été fini. Je n'ai plus eu peur. »

« Il y a une vache un jour qui a foncé sur mon mari, parce qu'elle avait vèlé dans la pâture là, et on les faisait venir dans la pâture ici, mais juste avant la pâture il y avait des boues, et comme elle venait de vèler elle n'avait pas suivi le troupeau. Il a pris le veau, la vache se retournait tout le temps, à un moment donné le veau a gueulé, c'était au début où on avait les vaches, on ne savait pas trop comment faire, et, le veau a gueulé la vache a foncé sur mon mari, et on s'est rendu compte là que c'est pas n'importe quoi n'importe comment. Il a sauté en arrière, il avait un bâton, un petit bâton et il essayait de taper mais de toutes façons ça ne servait strictement à rien, et il a pu courir pour essayer de se mettre derrière le râtelier. Et la vache a mis la tête à terre pour essayer de le prendre aux jambes, parce que la vache voulait le mettre à terre, elle voulait l'empêcher d'être debout donc l'empêcher d'être dangereux pour son veau. Et à partir du moment où il a su s'échapper et quand il a été à 10 mètres de la vache, elle a fait demi tour et elle est repartie vers son veau, donc ce qui l'intéressait cette vache, c'était pas de tuer ou de le blesser, c'était de l'empêcher d'atteindre son veau. (...)

Quelque part tant que moi je ne me suis pas retournée sur la vache avec un bâton, pourquoi elle se retournerait sur moi ? Si elle n'est pas d'accord avec moi elle ne va pas pour ça me faire du mal, puisque je ne lui en ai jamais fait ni à elle ni à son veau. (...) [C'est comme] une femme en pleine guerre avec un enfant, elle va faire quoi, elle va faire tout pour sauver son bébé. Elle ne va pas chercher à tuer ou à blesser elle va essayer de sauver son bébé. Et la vache c'est exactement le même principe c'est sauver son veau et si vous n'allez pas vers le veau pour lui faire du mal ou quoi que ce soit il n'y aura jamais de problème. »

Ce que montre ce récit, c'est bien entendu le temps qu'il faut pour prendre confiance, mais aussi une comparaison, récurrente chez la plupart des éleveurs, des comportements collectifs des animaux avec les comportements humains. Cela signifie bien que le recours à l'anthropomorphisme quand on parle des relations avec les animaux n'est pas infondé, dans la mesure où comme les humains, les animaux ont des comportements sociaux (notamment maternels et de groupe)...

Encore un récit d'apprentissage : ce qui semble magique aux yeux des autres s'acquiert par la présence et la patience

Cette même éleveuse ne laisse d'étonner son entourage par la qualité de relation qu'elle a avec ses bêtes et la manière dont elle parvient à les diriger en douceur.

« J'arrive au bord de la clôture, je crie après, toutes ces génisses là arrivent à la barrière, elles me reconnaissent encore évidemment, à la voix, à l'odeur aux gestes, à tout. J'en fais ce que je veux. Sur la route je me mets sur la route et je parle au troupeau, je fais des aller retours, le troupeau fait ça avec moi. C'est phénoménal à quoi on peut arriver. » (4)

Mais justement, comment cette éleveuse en est-elle arrivée là ?

« [Avec les salers] on s'est retrouvé avec des vaches qu'on ne connaissait pas du tout. [On avait visité un élevage de salers et j'avais] commencé à poser des questions pour voir un peu comment l'éleveur pratiquait. Et lui quand il arrivait à l'entrée de la pâture, il criait deux fois et toutes ses génisses arrivaient à l'entrée de la pâture. Il s'est avéré que pour changer les taureaux de pâture c'est à la parole, tout se fait à la parole. Je vais dire c'est même à la limite dangereux parce qu'on ne prend plus la précaution d'avoir son bâton. Mais nous autres, la première année, pour rentrer les bêtes qui étaient en pâture, je me disais quelle catastrophe, pas possible, enfin il n'y a personne qui nous a prévenu que les bêtes étaient comme ça.

Et en prenant des renseignements on m'a dit, ce qui est le plus important c'est la semaine qui suit le sevrage, parce que la bête a toute la confiance est mise dans sa mère, tu lui retires sa mère, si tu te retrouves là à ce moment là c'est en toi qu'il portera sa confiance. (...)

- Qu'est ce que vous faites pendant cette semaine de sevrage ?

Je rentre dans la cage et je leur parle. Et alors à la limite c'est prendre une chaise et s'asseoir au milieu de l'étable et attendre qu'elles viennent vous sentir, vous laisser faire.

(...) A force de patience, je ne m'énerve pas les bêtes ne s'énervent pas, il n'y a pas de casse ni dans le matériel ni dans les bêtes, et on arrive à des résultats sublimes. J'ai fait monter deux bêtes dans une bétailière à la parole, je me suis mise au milieu de la cage et je leur ai parlé jusqu'à ce qu'elles soient montées dans la bétailière. Quand on arrive à des résultats pareils d'abord c'est... pour l'orgueil c'est quand même... et puis quelque part comme je dis à mon mari, je n'ai pas la force de tenir une bête à la corde, je ne saurais pas, donc il faut que je trouve un système pour qu'elles aillent là où je veux et sans forcer. Et c'est ça qui m'a fait devenir ainsi et qui devient une force. (...) »

On comprend en tout cas ici que cette virtuosité et cette aisance dans les relations avec les bêtes vient d'une observation fine et passionnée de leur « psychologie », et aussi de cette fameuse clé qu'est la patience. Comme les autres, cette éleveuse a pris du temps pour comprendre, à partir de l'expérience des autres et surtout par sa propre pratique.

Répetons-le, l'apprentissage du savoir-faire relationnel demande du temps. C'est aussi le cas du travail sur la génétique (via la sélection des animaux au fil des années), dont les éleveurs jugent qu'elle joue elle aussi un grand rôle dans les comportements des animaux. En effet, la durée est également nécessaire pour obtenir « *une génétique relativement calme* », par exemple. « *Des bêtes trop récalcitrantes, sauvages, on élimine, on ne garde pas la descendance* », dit un autre éleveur (3).

Au final, si certains travaux pointent à juste titre sur le sentiment des éleveurs de « manquer de temps » et de devoir « faire [trop] vite » (Porcher, 2003), ceux que nous avons rencontrés parlent plutôt de prendre du temps pour « faire bien ». En outre, derrière ces expériences, on a davantage le sentiment que les éleveurs – ces éleveurs - jugent devoir s'adapter à l'animal, que l'inverse. Cela entre évidemment en contradiction avec une tendance générale, tout à la fois scientifique et technique, qui transforme la question du bien-être animal en question sur l'adaptation des animaux aux conditions d'élevage.

2.4. Le bien-être des animaux vu par les éleveurs

Malaise des éleveurs face aux dénonciations de maltraitance

La maltraitance, évoquée spontanément par tous les éleveurs en lien avec les récents affrontements et procès entre Gaïa et les marchands de bestiaux, est présentée par ces éleveurs comme un faux problème, certes très grave, mais rare. On aurait, selon eux, généralisé ce qui était de l'ordre de l'exceptionnel et de l'accidentel :

« On nous connaît très mal, les agriculteurs ; on nous présente mal dans l'opinion publique et quand il y a un petit scandale ... quand un ivrogne provoque un accident, on ne dit pas que tous les chauffeurs sont des ivrognes. » (6)

« On ne connaît pas d'agriculteur qui tapent sur leurs bêtes par plaisir, c'est pas vrai, ou alors c'est exceptionnel, mais là maintenant d'après eux c'est généralisé de toutes façons. Ils interprètent à leur façon, et à côté de ça un gosse qui sera battu on ne dira rien. Il y a une échelle de valeur qui est complètement inversée avec ces gens là » (3).

Les éleveurs remettent ainsi en cause la hiérarchie des valeurs des dénonciateurs de la maltraitance animale, dans ce cas par exemple en introduisant dans leur

argumentation une opposition entre maltraitance animale et maltraitance infantile. Mais notons qu'entre les deux arguments forces de cette position, celui de la généralisation abusive de cas singuliers et celui de l'inversion de la hiérarchie censément partagée des valeurs (qui dans l'analyse sociologique des controverses sont d'ailleurs identifiés comme deux procédés fondamentaux d'argumentation) la charnière, c'est la question de l'interprétation. Or, le problème que pose le bien-être animal, n'est-il pas bien souvent **l'absence de mise en commun et de partage des interprétations** ?

Les éleveurs insistent sur le fait que le bâton est nécessaire dans leur métier, mais que cela ne signifie pas qu'on s'acharne sur les bêtes :

« Un bâton on doit toujours en avoir un, on risque sa vie avec ces animaux là donc il faut le bâton et parfois il faut s'en servir, c'est dommage, le moins possible, mais il ne faut pas mentir aux gens, les marchands de bêtes ils ont tous leur bâton c'est pas pour rien » (2)

« Un animal a le cuir beaucoup plus épais, beaucoup plus robuste, il a une masse corporelle beaucoup plus grosse, c'est incomparable et les gens sont choqués. Nous quand on charge les bêtes on a un bâton en main, ce n'est pas pour ça qu'on va matraquer et taper sur la tête. S'il faut on le fait, pour qu'une bête avance, mais on ne s'acharne jamais. On prend un bâton, aussi pour notre défense personnelle, il faut voir les risques qu'on prend avec un taureau. » (1)

Pour revenir au cœur concret des arguments, on pourrait opposer les images montrées par les dénonciateurs de la maltraitance sur les marchés et ce que disent certains éleveurs de leurs relations avec les animaux par exemple au moment du chargement (cf *supra*) :

« le marchand de vaches quand il vient chercher une bête, on ouvre la barrière je rentre dedans. Je dis toujours si elles montent dans le camion et qu'il y en a une qui ressort laissez la sortir sinon elles se sentent cernées. Je la laisse sortir et je recommence à la voix. Je veux bien le faire 10 fois » (4).

Mais tous les éleveurs n'ont évidemment pas cette patience, et entre le pôle de la maltraitance inacceptable dénoncée à juste titre par les défenseurs des animaux et ce second pôle qui existe lui aussi d'une extrême patience, les points de vue et manières de faire sont évidemment très diversifiés.

Les évolutions réglementaires : une forte source d'incertitude pour les éleveurs

Il faut pointer de nouveau au sujet des évolutions réglementaires, les fortes différences entre filières, qui sont soumises à des réglementations différentes en matière de bien-être animal : pour l'élevage bovin, la principale concerne le transport. Pour l'élevage porcin et avicole, les réglementations sont plus nombreuses et concernent le cœur du cycle de production.

Tous les éleveurs parlent des tensions liées aux législations existantes ou à venir, et sont fort en attente et inquiets par rapport à cela. C'est tout particulièrement le cas dans l'élevage porcin avec le débat en cours fin 2004 sur la castration. Les éleveurs se déclarent sceptiques sur les différentes alternatives en cours de discussion (cf plus bas). Ils insistent sur l'importance de concevoir les réglementations à l'échelle européenne pour ne pas créer de distorsions de concurrence.

Pour les éleveurs, le problème du bien-être animal réside dans la tendance (selon eux trop marquée) à codifier et légiférer de plus en plus alors que beaucoup de choses sont variables, dépendent des situations, de particularités locales liées à l'éleveur, à la race, voire à la configuration des terres ou bâtiments... Ils ressentent aussi que les nouvelles règles sont à l'opposé de ce qui s'est fait et ce qu'on leur a inculqué pendant des années, ce qui se comprend bien entendu par le fait que les débats actuels portent sur la nécessité de « désintensifier » certains aspects, comme dans l'élevage porcin :

« Dans le permis il est stipulé que les animaux doivent rester dans l'étable. Maintenant on dit qu'ils doivent sortir. C'est complètement aberrant, on nous prend pour des girouettes, on fait des bâtiments et 10 après ... c'est comme il y a 10 ans on nous disait mets les truies en cage c'est mieux, qu'est ce qu'on a fait, on a fait comme tout le monde, et maintenant on nous dit le contraire » (9).

Un autre problème qu'ils soulignent est l'absence de test de l'applicabilité concrète des mesures. C'est le cas des camions grande distance dont les abreuvoirs et ventilateurs sont selon eux de fait inutilisables, comme le dit cet éleveur dont le transporteur avait acheté un camion qu'il a équipé avec des ventilateurs, et des abreuvoirs, car c'est obligatoire pour les grandes distances. Mais...

« il n'y a jamais eu aucune bête qui est allée boire dans les abreuvoirs. C'est pas possible, les bêtes font leurs déjections dedans, jamais une bête ne boira dans un abreuvoir. Il a mis les ventilateurs, quand il les met en route, les bêtes deviennent folles, avec le bruit. Donc ils arrêtent. Mais ils ont dû s'équiper pour ça, s'équiper d'abreuvoirs, mais jamais une bête n'est venue dedans, parce qu'1/4 h après le départ les abreuvoirs sont sales » (3)

Les éleveurs soulignent aussi certaines contradictions, par exemple entre le bien-être animal et certaines pratiques de contrôle : les inspecteurs de l'AFSCA « *obligent de frapper nos cochons avant le départ pour l'abattoir au moment où ils devraient être le plus calme, c'est une aberration totale* [il s'agit de tatouer le numéro à sec, sans encre, par pression très forte] » (8).

Où est le « vrai » bien-être ?

Certaines mesures réglementaires en discussion provoquent une forte charge critique chez les éleveurs pour lesquels on ne situe pas le bien-être au bon niveau : « *Je ne sais pas qui est dans le meilleur bien-être, le porcelet à qui on coupe la*

queue et qui cautérise ou celui qui se fait manger la nuit par ses condisciples » (8). De même pour l'obligation d'anesthésie locale pour la castration, que réclament les défenseurs des animaux et qui selon les éleveurs signifie :

« une injection, premièrement c'est pas évident et puis est ce que ce n'est pas douloureux pour l'animal, pour le goret, donc c'est une 2^{ème} manipulation, il faut attendre 10 minutes - 1/4 heure pour être sûr que ce soit efficace, donc ça veut dire le prendre une fois le poser le reprendre, ce qui fait plus crier le goret c'est quand on le prend. Pour le moment on le fait à 2 ou 3 jours de vie donc ils sont toujours en plein stress post natal, donc ça veut dire qu'on ne crée pas de nouveaux stress. » (9).

Comme la césarienne chez la plupart des éleveurs de Blanc Bleu, les éleveurs porcins rencontrés considèrent la castration comme une « opération banale », qui serait dramatisée parce qu'on garde l'image passée, celle d'une castration des porcelets à plusieurs semaines de vie, ce qui était bien plus traumatisant selon ces éleveurs :

« Le problème c'est vrai qu'avant on castrait à l'âge de 3 semaines c'était très différent, maintenant on castré à l'âge de 3 jours, on castré les porcelets, on les dépose dans la loge, une fois qu'ils sont déposés, ils retournent au pis de la mère ». « Avant on le faisait à 25 kg, on ne coupait pas, on arrachait, on n'en est plus là. Il faut être soigneux ». (8 et 9)

Restons avec ce cas de la castration. Les éleveurs ne se montrent pas radicalement opposés à un changement de pratiques mais jugent l'incertitude trop forte :

- incertitude économique si il y a obligation d'anesthésie ou interdiction de castrer (puisque'on devra abattre les porcs bien plus jeunes et qu'ils ne pourraient alors être valorisés comme aujourd'hui, avec les mêmes morceaux de viande, mais seulement en viande transformée) : « *Il n'est pas question qu'on arrête de castrer si on ne nous garantit pas la faisabilité et l'aspect économique* »

- incertitude d'ordre sanitaire au sujet d'autres possibilités telles que la castration chimique :

« Il faut qu'on nous prouve par des études scientifiques et des essais sur le terrain que c'est efficace et pas dangereux et pour nous et pour l'animal et pour le consommateur. On parle de castration chimique sans connaître les médicaments, les produits. Alors on discutera. Le problème aussi c'est qu'il y ait une assurance pour l'éleveur qui se pique dans la main, ça arrive fréquemment. »

Les éleveurs resituent d'ailleurs le problème dans sa complexité en montrant que s'articulent des enjeux économiques, gustatifs, médicaux ou de risque, et un bien-être des animaux qui ne va selon eux pas forcément être amélioré par la mesure.

L'interdiction d'isoler les truies gestantes, mise en place, leur semble aussi douteuse quant au bien-être des truies, qui selon ce qu'ils disent observer, préfèrent être seules.

« Je ne suis pas persuadé qu'au niveau du bien-être animal les truies soient beaucoup plus heureuses en groupe qu'en cage, l'expérience que nous on a c'est que quand on veut faire sortir d'un groupe une truie qui a mal aux pattes, on est obligé de la chasser dehors, si on laisse la chasse ouverte, 3 minutes après, elle retourne à sa cage. Quand on laisse les truies dans le couloir, elles reviennent dans leur cage » (9).

De manière plus générale, les éleveurs décrivent fréquemment ce qu'ils observent du comportement de leurs animaux pour contrer certains arguments « pro-bien-être ».

Sur des questions qui sont objet de fortes incertitudes, c'est toujours une double question de cadrage (ou recadrage) et de légitimité du jugement qui est en jeu. Une question de cadrage quant aux hypothèses et éléments que l'on prend en compte. À ce titre, notons que les observations des éleveurs, pour concrètes qu'elles soient, sont elles-mêmes cadrées par le type d'élevage pratiqué. Ainsi, les truies évoquées ci-dessus retournent peut-être à leur cage parce qu'elles ont été habituées à vivre seules en cages, alors qu'habituees à être en groupe, elles préféreraient justement le rester...

C'est aussi une question de légitimité du jugement qui est en jeu : qui est à même de juger du bien-être animal, et en vertu de quoi ? Est-ce que ce sont les éleveurs, les scientifiques ou les associations de protection animale ? Les éleveurs, qui sont au quotidien avec les animaux, se jugent évidemment plus légitimes que les scientifiques qui mènent des expérimentations en « laboratoire », ou certaines associations qui ont des petits refuges où ils accueillent quelques animaux dans des conditions certes peu comparables à celle de l'élevage.

Ainsi, les éleveurs se sentent exclus des débats, alors qu'ils se sentent évidemment les mieux placés pour parler du bien-être des animaux :

« En général les décisions qui sont prises sont prises par des gens qui n'ont jamais élevé d'animaux et donc qui ne se rendent pas compte et qui ne connaissent pas et ne savent pas les attentes des animaux. Et qui est mieux placé que nous, enfin les animaux s'ils savaient parler ils seraient mieux placés mais ils ne savent pas alors... ceux qui les élèvent sont les mieux placés mais ils sont en général pas consultés » (2)

Ils insistent aussi sur leur propre bien-être, comme cet éleveur qui a fait le choix d'élever des porcs en plein air mais le regrette parfois :

« Quand ça gèle à - 10°C pour donner l'eau... parfois j'envie mes collègues et les truies aussi, quand elles ont les pattes gelées, elles envient sûrement celles qui sont dedans sur la paille. C'est toujours une histoire de compromis, en été c'est le bonheur quand elles sont dans les mares de boue. » (8).

C'est que les éleveurs veulent que l'on parle aussi du bien-être... de l'éleveur, et des difficultés de leur travail.

Sur le bien-être des animaux, les éleveurs ne parlent pas comme un seul homme...

Certains points sensibles liés au bien-être animal sont appréhendés très différemment d'un éleveur à l'autre.

Ainsi, de la césarienne pour la race Blanc Bleu Belge :

« La césarienne est une opération banale. Quand la vache est bien anesthésiée, dans de bonnes conditions, calme, tranquille, c'est merveilleux. Le veau se lève beaucoup plus vite. » (6).

Ces éleveurs qui considèrent la césarienne comme banale sont-ils purement « technicistes » ? Ils insistent aussi sur les soins à apporter au jeune veau :

« L'important c'est l'attention de l'éleveur par rapport au veau, dans les 8 premières journées ça détermine le reste de son caractère pour la vie. Pour ça on les met dans des petits box. On joue avec, on caresse etc. quand il y en a un qui a eu un petit problème, et qu'on s'en est occupé, toute sa vie il va venir vers vous quand on est en prairie. »

Mais pour d'autres, qui se sont convertis à une autre race, la césarienne était bien l'un des points difficiles et inacceptables de leur métier antérieur :

« [ce qui me plaît c'est] la rusticité, déjà le vêlage naturel, moi je ne prenais aucun plaisir à appeler le vétérinaire, à passer 2h à faire une césarienne. Au départ avec les charolaises en croisement on en faisait pas mal et je ne sais pas si la Blanc Bleu elle aime bien, mais en tout cas la charolaise elle n'aimait pas trop et elle était stressée, c'était plus difficile de lui faire accepter son veau, de le faire téter après une césarienne. Puis la rusticité, d'avoir une bête naturelle qui ne demande pas de vétérinaire. » (2)

Ces différences d'appréciation, on les rencontre aussi chez les éleveurs bovins, pour l'écornage, ou encore, chez les éleveurs porcins, pour le limage des dents des porcelets, comme le montre le contraste entre les positions de deux éleveurs, l'un en porcherie traditionnelle, l'autre en plein air :

« C'est secondaire. Les dents elles sont meulées, donc... ce que nous on regarde surtout c'est qu'on a essayé de laisser quelques nichées sans rien faire, premièrement au niveau des porcelets ils se battent entre eux pour avoir les mamelles, puis c'est la truie, il y a risque d'infection, donc mammite, plus de lait, plus de goret. Et si la truie est blessée elle ne se laisse plus téter, elle écrase ses porcelets. » (9)

« En plein air, personne ne le fait, même en bâtiment ça diminue. En plus, les premiers jours on évite d'intervenir sur les porcelets, car ils ne sont pas protégés, il faut les laisser dans le calme le plus possible. Il y en a qui sont blessés mais ça passe. Je suis sceptique, mais ils sont peut être plus coriaces en plein air. » (8)

Derrière la diversité de l'élevage, celle des liens aux animaux...

Les éleveurs rencontrés s'inscrivent dans des référentiels différents qui les soumettent à des tensions différentes, et au sein desquels la question du bien-être animal se posera elle aussi différemment.

Le choix du référentiel dépend à la fois d'une trajectoire singulière (reprise de l'exploitation parentale, statut du conjoint etc.) et d'éléments matériels (taille de l'exploitation, dispositifs de commercialisation accessibles, quotas, primes et aides).

Ainsi, le référentiel des éleveurs bio ou en systèmes peu intensifs (2, 4, 3, 5, 8), pourrait être résumé par l'idée de **la ferme comme système holistique**, qui produit autant que possible son propre aliment, et éventuellement qui englobe l'ensemble du cycle comme chez les naisseurs-engraisseurs :

« Le fait d'engraisser ça valorise l'ensemble des compétences du métier, ça apporte un plus à l'exploitation. Par rapport à avant, on est encore plus un agriculteur dans le sens où on n'est pas là pour faire une chose et puis c'est tout » (5).

L'expression de cet éleveur « *Par rapport à avant, on est encore plus un agriculteur* » est à mettre au regard des remises en question dont les agriculteurs se sentent l'objet, et dont ce jeune éleveur se saisit ici (*la société nous dit qu'on n'est plus vraiment des agriculteurs, or au contraire on l'est plus encore qu'avant, peut-on entendre ici*).

Le référentiel d'éleveurs plus importants ou d'engraisseurs met davantage en avant la rentabilité et la technique, il découle de la conception productiviste qui a déterminé les évolutions de l'agriculture durant plusieurs décennies ; c'est plutôt le modèle de **l'exploitation performante**.

Ces différences classiques rejoignent celles que l'on trouve dans les analyses sur des systèmes agricoles (Lemery, 2003). Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la manière dont ces référentiels sont exprimés en terme de bien-être animal : dans le premier cas, **l'animal est bien parce qu'on s'occupe bien de lui, de la naissance à l'abattoir, avec les ressources « naturelles » (prairies), alimentaires (fourrages) et humaines (l'éleveur en personne) de la ferme**.

Dans le second cas, par exemple celui d'un engraisseur, l'animal est bien parce qu'on s'occupe bien de lui, pendant tout le cycle de production (ou bien la partie de ce cycle dont le producteur est en charge), en lui fournissant la surveillance nécessaire, les soins (au sens vétérinaire) et les aliments adéquats, techniquement optimaux.

C'est peut-être sur la santé des animaux que les différences de conception sont les plus fortes, opposant notamment la vaccination systématique dans le référentiel de performance, et les traitements au cas par cas dans le cadre d'un système conçu comme global. Ainsi, un éleveur bio dit s'être converti pour...

« ne pas continuer à aller dans un sens d'avoir une santé du bétail qui laisse à désirer, la vaccination, qui ne devrait pas être, on ne devrait pas vacciner. On vaccine pour quelque chose, et puis après ça il y a des autres problèmes, donc on vaccine encore pour autre chose. Il y en a beaucoup qui vaccinent pour tout et pour rien. Une fois qu'on met le pied

dans l'engrenage dans ce sens là... Je ne suis pas très pour ça, je suis pour une santé des bêtes normale, une bonne santé, normale, logique, avec un sol qui est bien cultivé d'une façon tout à fait correcte, sans employer de produits chimiques » (3).

Autre point qui fait la différence, le départ pour l'abattoir. Si plusieurs éleveurs jugent que le transport vers l'abattoir n'est plus de leur ressort mais est le rôle des professionnels, plusieurs ont au contraire à cœur de conduire eux-mêmes leurs bêtes à l'abattoir.

« Oui on les conduit nous-mêmes parce qu'on les faisait conduire par un transporteur qui allait chez d'autres et il est arrivé une fois où il a mélangé nos bêtes avec des autres et arrivé dans le parking de l'abattoir, il est reparti, on en a eu un qui a été déclassé, les bêtes étaient mélangées, excitées. Depuis lors on a acheté un van et on les conduit nous-mêmes. Et une autre fois j'avais conduit des bêtes et puis, ils mettent les taureaux dans un coin, et la rangée était terminée, et il fallait commencer un autre rang alors qu'il y avait un espace de 2 mètres, et il commençait à devenir fou, je lui ai dit 'il faut tout de suite les rapprocher', l'autre bête a été près de son copain ça a été mieux, mais si je partais la bête aurait été déclassée, à cause du stress. Si je ne le fais pas moi-même lui il n'y pense pas, c'est pas leur boulot. Si par exemple je conduis une bête seule à l'abattoir, je prends un petit veau avec, pour qu'il y ait une présence. Pour qu'elle se sente en sécurité ». (3)

Cet éleveur fait accompagner une bête partant seule à l'abattoir d'un jeune veau du troupeau (qui revient ensuite à la ferme) pour qu'elle ne soit pas traumatisée. On peut penser que de telles pratiques permettent à certains éleveurs de **retrouver leur sentiment de responsabilité** dans la mort de leurs animaux, alors que l'évolution générale (prise en charge du transport vers l'abattoir par les transporteurs spécialisés, éloignement des abattoirs) va dans le sens contraire. On retrouve aussi un lien également présent chez les consommateurs : celui entre qualité de l'élevage d'une part (et notamment de la fin de vie de l'animal) et qualité de la viande.

La question que posent toutes ces confrontations est : ces référentiels sont-ils deux réalités dichotomiques, inconciliables, incomparables, de l'élevage, ou s'agit-il plutôt d'un continuum ?

Malgré la critique portée par certains éleveurs envers le référentiel conventionnel, qui a évidemment justifié leur conversion ou installation dans un référentiel plus « alternatif » comme le bio (ou du Blanc Bleu belge vers une autre race), tous relativisent les leçons de leur propre référentiel, qui ne s'applique pas

nécessairement ailleurs. Ainsi, lorsqu'on demande à une éleveuse s'il lui semble évident qu'il ne vaut mieux pas écorner les bêtes⁶ :

« (c'est évident) pour nous, pour notre race, pour notre façon de travailler, ce n'est pas vrai chez tout le monde. On ne peut pas parler comme ça chez tout le monde. » (4).

« les gens font leur boulot selon leur choix, et font correctement leur travail par rapport à différents critères et normes » (5).

En tout cas, dans cette diversité, les systèmes d'élevage rencontrés se rejoignent sur un point essentiel, qui est l'importance des contacts (et des bons contacts) avec les animaux.

S'il est rare que tous les animaux d'un élevage soient individualisés, en revanche, même dans un élevage de grande taille, au moins certains le sont. L'attachement des éleveurs à leurs animaux est donc différentiel, puisqu'il varie aussi d'un élevage à l'autre en fonction de la taille, de l'espèce bien entendu, de la trajectoire professionnelle et de la manière de travailler de l'éleveur, et enfin des animaux eux-mêmes et de leur place dans le système d'élevage. Ainsi, pour un éleveur bovin :

« On aura plus d'attachement aux animaux d'élevage qui ont déjà fait de la reproduction qu'à ceux directement à l'engraissement : des vaches qui ont fait 10 vêlages dans la ferme et passé plusieurs années, c'est plus dur. » (5).

De même, entre les deux éleveurs porcins rencontrés, l'un parle de l'attachement qui se construit avec les truies qui restent un certain temps, tandis que le second, dont l'exploitation est bien plus grande, n'évoque que les verrats.

Une étude concernant les relations entre éleveurs et animaux, en France, aboutissait à la définition de 4 façons de penser des éleveurs (Institut de l'Élevage, 2003) :

- l'éleveur pour l'animal, où l'animal fait partie de la vie de l'éleveur ;
- l'éleveur avec l'animal, où coexistent plaisirs et craintes dans la relation à l'animal ;
- l'éleveur malgré l'animal, où l'animal est une contrainte du métier d'éleveur ;

⁶ A noter que cet éleveur n'engraisse pas : n'ayant pas à « traiter » des bêtes en lot, le problème des cornes se pose moins que pour un éleveur-engraisseur.

- l'éleveur sans l'animal, où la relation à l'animal n'est pas centrale.

Ces figures, qui font aussi sens dans notre cas, sont situées par rapport à deux dimensions opposées dans l'étude citée, la **proximité de l'animal** et la **passion pour la technique**. Or, ce qui ressort de nos entretiens, certes à petite échelle, c'est que ces deux dimensions ne s'opposent pas nécessairement, comme en témoigne l'intérêt de tous les éleveurs pour la sélection génétique ou encore pour l'ajustement des rations alimentaires pour les animaux en stabulation. On peut faire l'hypothèse que dans le référentiel de type productiviste, la technique l'emporte, mais que dans l'autre référentiel plus holiste, elle ne le cède pas entièrement à la question de la relation aux animaux, les deux dimensions restant co-présentes. L'un des éleveurs rencontrés, installé en élevage porcin et bovin raconte son goût de l'élevage bovin et de la race limousine qu'il a choisie mais parle tout aussi bien du côté technique qui lui plaît dans l'élevage porcin – « *la rotation est plus rapide, on a plus vite des résultats, bons ou mauvais, on voit plus vite les améliorations qu'on fait. C'est plus motivant car il y a beaucoup de critères, beaucoup de chiffres.* » (8).

Quelques « préjugés » des consommateurs, vus côté éleveurs

Les éleveurs rencontrés partagent le sentiment d'être incompris par les consommateurs. On doit ici distinguer entre un sentiment d'être mal aimé car mal connu, et un sentiment d'être mal aimé même dans la proximité, notamment avec l'idée que les néo-ruraux ne supportent plus les activités agricoles qu'ils jugent gênantes :

« on voit maintenant dans les villages arriver des gens de l'extérieur, de la ville, ils viennent dans les villages pour profiter des avantages de la campagne et n'en subir aucun inconvénient, les tracteurs ça gêne, ça fait du bruit, ça roule lentement. Tout est fait en question d'un village tranquille courtois etc. alors que la vie des villages autrefois c'était essentiellement agricole ; on se sent maintenant mal aimés » (3).

Pourtant, ces éleveurs se sentent peut-être plus passionnés encore que ne l'étaient les générations précédentes par leur métier, métier qu'ils ont réellement choisi :

« Maintenant les fermiers sont plus passionnés qu'avant, il faut déjà être courageux pour reprendre la ferme, c'est pas comme avant où on faisait ça de père en fils. Maintenant les jeunes ont tendance même à... ils sont passionnés. Il y a une époque dans les fermes c'était celui qui ne savait rien faire d'autre qu'on laissait à la ferme. Sur 5 enfants il y en avait un curé, un aux chemins de fer, un à la poste et celui qui ne savait rien faire reprenait la ferme. Maintenant c'est le contraire, soit ils font tous autre chose, et s'il y en a un de vraiment passionné il reprend la ferme. » (1).

Regardons de plus près ces incompréhensions. En matière de bien-être animal, les préjugés (supposés) des consommateurs les plus souvent évoqués par les éleveurs concernent le fait de lier un animal à l'étable, la castration, l'écornage, la densité en élevage porcin, la désinformation sur la manière de tuer et, directement lié aux accusations de maltraitance, le rôle du bâton.

Avoir un bâton, ce n'est pas forcément pour s'en servir, répètent les éleveurs, évidemment très marqués par « l'affaire » de la vidéo de Gaïa et Animaux en Péril – pour eux, seulement Gaïa – tournée sur les marchés.

Sur les autres points, ils contrent les arguments pro bien-être en remettant en question le « vrai bien-être », comme vu plus haut.

Sur la densité, en élevage porcin :

« Certains parlent de camps de concentration mais les cochons sont eux-mêmes couchés les uns sur les autres, 1,2 m² c'est énorme. » (8).

Sur le fait de lier un animal à l'étable, un éleveur montre que le bien-être d'une vache peut être plus élevé si elle est liée :

« On en a eu une [qui ne semblait pas bien, ne venait pas pleine], qu'est ce qu'on a fait, on l'a liée on va dire pour le bien-être animal c'est pas bien, et pourtant elle était bien plus heureuse d'être liée parce qu'elle avait son abreuvoir, sa mangeoire, et personne qui ne venait l'emmerder, et voilà, et cette bête on l'a sortie elle était grasse alors qu'en stabulation avec les autres elle était maigrichonne, elle ne venait pas en chaleur. Ça c'est du bien-être animal et pourtant on l'a liée. Lier dans l'esprit du grand public, on parle d'interdire, je ne sais pas encore si ça va se faire. Avant dans toutes les petites fermes on liait la bête et quand on voyait le contact que le fermier avait avec les 2 ou 3 bêtes c'était quand même beaucoup plus fort, c'était les bêtes qui leur donnaient leur lait, leur viande, ils avaient besoin de ça pour vivre et c'était en petite quantité. » (2)

Mais les éleveurs ne vénèrent pas une image d'Epinal du petit élevage familial, même si certains revendiquent de ne pas dépasser une certaine taille. Un autre préjugé évoqué par un autre éleveur concerne précisément le passéisme supposé des gens :

« Le plus gros préjugé des gens c'est de croire que c'était mieux avant qu'aujourd'hui alors que c'est pas vrai du tout, c'était pire avant, dans beaucoup de choses, pour tout, enfin il me semble. (...) C'est mieux maintenant, c'est mieux organisé, c'est moins dispersé, on fait plus attention, avant tout le monde avait une vache ou un veau donc tout le monde savait comment ça allait mais est ce que tout le monde y regardait comme il faut, c'est pas sûr. Est-ce que c'est mieux comme il y a 50 ans 3 vaches enfermées dans une petite étable ou 3000 dans une grande ? j'en sais rien moi. Moi il me semble que c'est

mieux 3000 dans une grande étable aérée conçue pour ça que 3 entassées dans un petit coin. » (7)

A noter évidemment la responsabilité des filières agro-alimentaires et des pouvoirs publics dans cette *vision* passéiste : car n'est-ce pas justement une *image* passéiste que donnent d'elles mêmes certaines filières⁷ ? C'est ce qui ressort en tout cas quand on regarde la manière dont la publicité met en image, sur fond de nostalgie et de valorisation du naturel, la vache mythique des fermes d'autrefois (Micoud, 2004).

Enfin les éleveurs accusent les consommateurs d'inconséquence, puisque cela serait l'argument économique qui en situation d'achat quotidienne l'emporte toujours :

« moi je leur demande 'vous l'achetez où votre porc ?', moi je ne vends pas aux grandes surfaces... si tout le monde achetait du label, les porcheries ne seraient plus des trucs industriels mais comme 95% achètent au moins cher... En général je leur mets le nez dans leur caca. » (8).

Ou encore, au sujet de l'intérêt de développer la vente directe et le circuit court pour renforcer les liens avec les consommateurs :

« Est ce que le consommateur sera d'accord de venir chez nous acheter de la viande de cochon, rien que de la viande de cochon, alors qu'il la paiera plus cher qu'à la grande surface où il achète tout en même temps ? » (9).

Conclusion. Mettre en visibilité : 'rien à cacher', ou 'quelque chose à montrer' ?

Dans le cadre de la construction du cadre réglementaire du bien-être animal, les associations de protection animale mènent de nombreuses actions visant à sensibiliser les élus et citoyens aux questions de bien-être dans l'élevage industriel, de manière à influencer sur les débats en cours ou à venir. La plupart de ces actions visent à montrer certaines réalités de l'élevage pour dénoncer ce qui est caché et inadmissible (par exemple, les mauvais traitements des bêtes sur les marchés) : on peut parler d'une stratégie de **dévoilement**.

Les filières d'élevage, en retour, s'organisent pour montrer qu'il n'y a au contraire rien à cacher : on peut ici parler d'une stratégie de **transparence**.

⁷ Cf le débat récent en Wallonie dans le cadre de l'APAQ-W, et la protestation de certains éleveurs.

Or, pour les éleveurs rencontrés, il n'y a pas seulement rien à cacher mais bien quelque chose à montrer.

Aux paradigmes de la transparence, celui des filières, et du dévoilement, celui des associations de protection animale, s'ajouterait peut-être un troisième paradigme, celui de mise en visibilité pour les consommateurs et la société. Il impliquerait plus directement les éleveurs, qui parlent de « *toutes ces choses qui doivent être expliquées aux gens et par les gens qui les font* » (2).

La question de ce qu'il faut montrer, c'est aussi celle du type d'agriculture que l'on veut montrer :

« Il faut montrer que le vêlage c'est naturel, le veau et la mère sont en prairie ensemble, les qualités maternelles. Tous les animaux passent en pâture, il n'y a pas de production hors sol. L'aliment du bétail est fait avec la production de la ferme principalement. » (5)

Mais montrer seulement des petites fermes, n'est-ce pas « embellir la réalité », comme le dit un autre éleveur, qui lui insiste sur la nécessité de montrer l'élevage tel que majoritaire, c'est-à-dire intensif :

« La réalité de l'élevage c'est ça, c'est les grosses fermes d'élevage qui font 1200 vêlages par an qui nous les vendent et nous on vend à l'abattoir qui tue je ne sais combien de milliers de bêtes par an et puis c'est les grandes surfaces, voilà, ça c'est la majorité ». (7)

Le contraste renvoie ici encore à l'opposition entre les deux référentiels de l'élevage intensif et holiste.

On observe d'ailleurs que les éleveurs plus intensifs sont **fiers que leur exploitation passe inaperçue**, ce qui prouve qu'elle ne dérange pas (sites d'engraissement ou encore grande porcherie), tandis que les éleveurs les plus « extensifs » sont au contraire **fiers que leur exploitation et leurs animaux se voient** (bovins de races « minoritaires », porcs plein air) :

« Depuis que j'ai des limousines, les gens disent vous avez de belles vaches, même une personne a relevé une fois le numéro d'un animal pour dire qu'elle boitait. Les gens s'intéressent aux vaches depuis qu'elles sont brunes. Ils voient les veaux et les vaches tous ensemble » (5).

Au contraire, l'exploitant d'une importante porcherie remarque que « *la plupart d'abord passe devant, ne voient pas et font demi tour pour venir* » (9). Il faut dire qu'il a fortement veillé à l'intégration architecturale de ses bâtiments, de fait très réussie.

Mais les éleveurs ont peur que les consommateurs soient peu intéressés, en dehors des « groupes de pression » et des périodes de crise sanitaire, ou encore de débats plus locaux autour de projets d'implantation (notamment dans le cas des porcheries). Les expériences de dialogues réussis voire durables entre producteurs et consommateurs que nous avons pu observer dans d'autres travaux reposaient

sur un intérêt lié à l'implication des consommateurs dans un dispositif de vente directe (Stassart, 2003; Lamine, 2005).

D'ailleurs, les éleveurs ont pour la plupart envie de se rapprocher des consommateurs, pour valoriser l'ensemble de leur métier et aller jusqu'à la vente du produit (de la viande) au consommateur.

« Depuis que je me suis lancé dans l'engraissement et le bio, la grosse satisfaction c'est de pouvoir finir des animaux et réduire les intermédiaires et se rapprocher du consommateur. (...) J'ai réussi dans le système dans lequel je me suis investi mais ce serait bien d'avoir encore plus le pouvoir de gérer sa production jusque la finalité, le contact avec le consommateur, c'est la chose la meilleure dans la valorisation de sa production. » (5)

Mais dans la réalité quotidienne, ils se sentent plutôt pris en tenaille par la grande distribution :

« C'est ça qui est un peu malheureux de la part des grandes surfaces car ils exigent de plus en plus mais eux de leur côté ne s'engagent pas. Mais ce qui nous fait peur c'est que dans quelques années si on ne fait pas partie d'une démarche de qualité on risque de nous dire on n'achète plus vos cochons. C'est le risque qu'on a, c'est pour ça qu'on a préféré faire ça. » (8)

« Les grandes surfaces aiment bien avoir des bêtes qui présentent bien, dans les normes, sans saveur parce qu'on a habitué le client à ça... le poulet à 42j, ça n'a pas la saveur du... [poulet fermier] » (6)

« Le goût des consommateurs ne va pas changer comme ça, mais si les grandes surfaces disent on veut vendre ça, les gens en mangeront. Maintenant ils mangent tous du Blanc Bleu, si les grandes surfaces disaient on veut que les gens mangent 50% bio ils le feraient. » (5)

On peut d'ailleurs se demander comment les choses évolueront dans l'avenir : les pratiques de la grande distribution seront-elles influencées par la société civile et par le monde associatif ? C'est pourquoi des démarches menées par des éleveurs en lien avec des associations sont à méditer. Ainsi du réseau d'éleveurs de porcs « Thierry Schweitzer » en Alsace, issu d'un partenariat développé entre les éleveurs, une association de consommateurs, une association environnementaliste et une association de protection animale, qui ont établi ensemble un cahier des charges et créé une marque, distribuée aujourd'hui dans certaines boucheries et grandes surfaces (site : www.thierry-schweitzer.com).

PARTIE 3 – LES CONSOMMATEURS ET LA QUESTION DES RELATIONS AUX ANIMAUX D'ÉLEVAGE

Tout comme les éleveurs, les consommateurs ont été abordés dans ce projet car sont directement impliqués dans les questions liées aux relations entre hommes et animaux d'élevage, comme mangeurs et non pas comme acteurs spécifiquement mandatés pour porter la question du bien-être animal. Ce ne sont donc pas des membres d'associations de consommateurs mais des consommateurs « ordinaires » qui ont été associés à la démarche.

3.1. Méthodologie de l'approche consommateurs

La démarche a comporté deux phases : des entretiens individuels, puis des visites collectives de ferme donnant lieu à des débats avec les éleveurs.

Une phase d'entretiens compréhensifs a permis d'identifier les thèmes au travers desquels les consommateurs abordaient (éventuellement) la question du bien-être animal et plus largement, celle des relations entre éleveurs et animaux.

Dans cette phase, une dizaine d'entretiens ont été menés. Comme pour les éleveurs, il ne s'agissait pas de construire un échantillon représentatif mais de rencontrer des profils de consommateurs assez contrastés, surtout en termes de familiarité au milieu agricole. Ces personnes ont été recrutées via divers modes : personnes enquêtées dans un projet antérieur, contacts de voisins ou collègues, personnes rencontrées lors d'un repérage en supermarché, avec les limites habituelles de ce type de « recrutement », qui ne permet pas d'avoir un équilibre parfait en termes d'appartenance sociale, politique etc. L'objectif était surtout ici de rencontrer à la fois des consommateurs assez familiers de l'élevage, et des citadins ayant au contraire peu de liens :

- 1 – une dame de 60 ans environ, d'origine agricole, retraitée, habite un quartier résidentiel
- 2 et 3 – un jeune couple de formation scientifique, habitent un village (l'un des deux a de la famille dans l'agriculture)
- 4 – un jeune homme ingénieur, habite un quartier résidentiel
- 5 – un homme de 45 ans environ, employé, habite en ville
- 6 – une dame de 60 ans environ, travaillant dans le tourisme, habite un village

7 – une dame de 45 ans, d’origine agricole, journaliste indépendante, habite en périphérie

8 – une dame de 40 ans, employée, habite à la campagne

9 – une dame de 45 ans, travaillant dans le bâtiment

Trois autres personnes, non rencontrées en entretien individuel, ont participé aux visites de ferme, complétant le noyau dur :

10 – une dame de 55 ans environ, enseignante, habite en ville

11 – un homme de 50 ans environ, enseignant, habite en ville

12 – enfin, une dame de 50 ans environ, citadine elle aussi.

Les numéros de la liste ci-dessus sont inscrits entre parenthèses, dans la suite du document, après chaque citation de consommateur.

Les entretiens ont tout d’abord servi à produire des connaissances sur les représentations des consommateurs.

Ils ont aussi permis de compléter le document des « Paroles d’éleveurs » par des « Paroles de consommateurs », pour construire une troisième version de ce livret qui a été présentée à plusieurs associations de protection des animaux en fin de parcours (cf le point 2.1 plus haut et 3.4).

Enfin, ils ont été le nécessaire préalable à la suite de la démarche, de la même manière que les entretiens auprès des éleveurs étaient un préalable à la démarche plus large de mise en circulation des récits d’éleveurs. En effet, ces entretiens ont permis de repérer un petit groupe de consommateurs motivés et intéressés à participer aux visites de ferme que nous avons projetées.

3.2. Synthèse des entretiens auprès des consommateurs

Des bêtes « élevées de bonne manière »

Du côté des consommateurs, la notion de bien-être animal ne surgit en général pas spontanément, surtout chez les gens originaires du milieu rural et ayant (ou ayant eu) des fermiers dans leur famille, pour qui cette question ainsi que celle des relations des éleveurs avec leurs animaux apparaissent comme des évidences, ou du moins ne sont pas aisées à expliciter.

Les consommateurs parlent en revanche plus volontiers des conditions d'alimentation et d'environnement (accès à l'extérieur, propreté) dans lesquelles sont les animaux, et surtout de l'espace dont ils disposent. Qualité de la nourriture et espace sont deux critères importants, souvent liés dans les discours.

« Des fermes où on a le respect de l'animal, ils vont en prairie, ils sortent, les endroits où ils dorment sont propres. A mon avis il doit y avoir là aussi une différence aussi bien dans la nourriture que dans la manière dont l'animal poursuit sa croissance, doit pouvoir bouger, avoir moins de stress, moins de crasse. Il doit y avoir une différence là aussi » (9)

De ce fait, les définitions spontanées que donnent les consommateurs du bien-être des animaux renvoient souvent à ces éléments (cf *infra*). Notons que lors de focus group menés dans un projet antérieur sur la viande bovine bio, il apparaissait qu'à la question « quelle information voudriez-vous avoir sur votre viande ? », l'alimentation venait en premier critère spontané (Barbieux, 2003).

Ce à quoi les consommateurs disent être sensibles, c'est au fait que les bêtes soient « élevées de façon honnête et bonne » ou « élevées de bonne manière », comme l'expriment deux d'entre eux. Certains privilégient lorsque c'est possible l'achat de colis de viande à la ferme parce qu'alors les aliments sont produits par l'agriculteur, et les bêtes élevées « comme pour sa consommation personnelle », expression derrière laquelle on lit l'importance du soin apporté. Mais cela n'est bien entendu pas accessible à tous.

Si les consommateurs développent facilement la notion de bon traitement voire de bien-être des animaux pour des élevages de relativement petite taille, une telle notion est évidemment plus difficile à expliciter pour des élevages de type industriel, avec des milliers de bêtes. A noter que les consommateurs, comme les éleveurs, soulignent les différences de référentiels entre élevages (élevage industriel ou « traditionnel ») et entre filières (élevage bovin versus élevage porcin ou avicole). Plusieurs opposent les animaux qui ont chacun un nom dans l'élevage extensif (bovin), aux animaux qui ne sont que des numéros dans les élevages plus industriels. Pour certains, on ne peut parler de bien-être des animaux en élevage intensif, comme le montre la définition que donne l'un de ces consommateurs d'un animal « bien traité » : dans l'élevage intensif, « il survit », dans l'élevage extensif, « on le dorlote ».

Les consommateurs les plus citadins semblent donner une dimension affective plus marquée aux liens entre éleveurs et animaux, tandis que les autres parlent bien davantage d'attention que de lien affectif. Pour les gens qui ont une origine agricole, les bonnes relations vont de soit :

« pour moi [être éleveur] ça impliquait quelqu'un qui a un bon rapport avec l'animal. Mon père a des pigeons, il a un bon rapport avec eux. On voit qu'il les aime, il fait attention à leur santé, les regarde. J'étais étonnée qu'ils n'aient pas un rapport plus... c'est

le métier, ils sont gentils avec eux, je n'ai jamais vu les frapper, mais ils n'ont pas une attention plus particulière. Pas d'attendrissement ni d'attachement. » (7)

Aussi, le bien-être animal, c'est une question de bien s'occuper des animaux même s'ils sont en grand nombre, donc une question de **présence humaine**. D'ailleurs, le terme « humain » - « conditions humaines », « environnement humain », ou à l'opposé « inhumain » - est l'un des plus couramment employés par les consommateurs pour décrire les conditions de vie des... animaux ! Cela n'est pas si paradoxal, puisque c'est bien dans le fait de pouvoir se mettre à la place de l'autre, que se joue la capacité à être sensible aux conditions de l'autre, quel que soit cet autre (animal ou humain). Dans les visites de ferme, des questions récurrentes portaient sur le nombre de personnes chargées de s'occuper des animaux, sur la fréquence de contact etc.

Les liens entre éleveurs et animaux, un gage de qualité de la viande

Mais ces liens entre éleveurs et animaux sont également importants pour les consommateurs comme gage de qualité et plus précisément de qualité sanitaire aussi : un animal dont l'éleveur s'occupe bien, « il ne lui donnera pas n'importe quoi ».

« [la manière dont l'éleveur s'occupe de ses animaux] ça nous met en confiance en se disant tiens ils aiment ce qu'ils font ils ne vont pas abattre la vache n'importe comment, ils vont sélectionner... j'imagine que les bêtes sont moins stressées aussi parce qu'elles sont dans un environnement plus humain et moins industriel. » (6)

« Je m'occupe bien de toi et tu me fais une belle viande, c'est un peu comme les plantes. L'éleveur fait la même chose. » (8)

On peut lire ici la notion d'un « **contrat domestique** » entre l'éleveur et ses animaux (Larrère et Larrère, 1997), **base du contrat à la fois marchand et social entre éleveurs et consommateurs.**

De bons liens entre éleveurs et animaux semblent être garants de bons soins et donc d'une bonne qualité de la viande. Les soins concernent ici, comme dans les discours des éleveurs, tant l'alimentation que les soins liés à la santé. Ainsi, sur ces derniers, dit un consommateur, un éleveur traditionnel (par opposition à un éleveur intensif) aura moins tendance à recourir systématiquement aux méthodes lourdes (antibiotiques) et réfléchira plus aux conséquences de ses choix.

La nature des soins apportés aux animaux est l'une des manières qu'ont les consommateurs d'exprimer la notion de référentiel que nous avons développée au sujet des différents types d'élevage :

« Le troisième trouve sans doute normal de donner des antibiotiques, et la première essaiera peut-être de soigner ses animaux autrement, peut-être parce qu'elle-même se soigne autrement, c'est une question de cohérence. » (10)

Au-delà des seuls soins, les conditions d'élevage sont plus largement reliées à la qualité de la viande, notamment gustative : certains consommateurs font le lien entre une viande tendre et des animaux assez statiques, ou plutôt, acceptent une viande un peu dure « parce que les animaux courent dans les prés ».

« je préfère manger une viande un peu plus dure et me dire que la génisse ou le jeune taureau a couru un peu. » (6)

De la même façon, le lien entre le stress dans le transport ou à l'abattage et une mauvaise qualité de la viande est plusieurs fois évoqué.

Mais les consommateurs sont inégalement compétents sur les liens entre conditions d'élevage et qualité de leur viande. Ils se fient essentiellement au débit de leur point de vente (le gros débit de certaines boucheries franchisées est pour eux un signe de qualité), aux relations qu'ils pensent régulières entre leur boucher et des fournisseurs, et, en situation d'achat, à ce qu'ils appellent parfois « l'allure » de la viande, sa « belle allure » (1,5).

Densité et rythme de croissance : l'autre versant de la question du temps

On a vu combien chez les producteurs la notion de temps était importante, exprimée dans le temps passé à être avec les animaux et aussi dans le temps nécessaire pour l'apprentissage de comment être avec eux, comment construire de bons liens. La notion de temps est également présente chez les consommateurs, dans deux acceptions en particulier, l'une qui renvoie à la notion de rythme de production, l'autre, proche de certaines expressions des éleveurs, au temps passé par les éleveurs avec leurs animaux.

La première, et la plus présente, touche à la notion de rythme. De nombreux mots et expressions évoquent le temps trop rapide, accéléré de la croissance – « poussé », « boosté trop vite » - et rejoignent la notion de forcé et non forcé souvent au cœur de la conception du naturel chez les mangeurs (Lamine, 2006). Cela va de pair avec les critiques émises sur la densité dans les élevages de type intensif, critique qui renvoie aussi à une notion de temps, puisqu'en mettant plus d'animaux dans le même espace, on produit plus sur un temps donné. La course au rendement est pour les consommateurs synonyme d'animaux élevés dans de mauvaises conditions :

« Bien élever ses bêtes, c'est leur donner une nourriture qui soit saine, ne pas essayer de faire beaucoup de poids à n'importe quel prix » (1)

« c'est le fermier qui doit avoir une ligne de conduite dans son élevage, de dire je vais élever des bêtes, j'en ferai moins, elles ne pèseront pas autant, mais il vise plutôt la qualité plus que la quantité » (5)

« ils sont poussés, quand on voit un poulet maintenant qui est élevé en 50 jours dans un élevage intensif, ils sont boostés, .. ça n'a pas le même goût qu'un poulet qui court 90 jours dans les prés. Je crois que c'est ça le fait de booster la croissance des animaux qui fait que la viande est beaucoup moins bonne ». (2)

Malgré cette image récurrente de l'animal d'élevage qui « court dans les prés », les consommateurs ne croient pas nécessairement que les animaux passent beaucoup de temps à l'extérieur, et c'est plus souvent le temps de croissance qui compte pour eux:

« Il ne faut pas rêver, il n'y en a plus beaucoup qui sont à l'extérieur. Ma belle sœur les sort de temps en temps, c'est important que la clientèle voie qu'ils peuvent sortir mais ils ont quand même passé la moitié de leur vie à l'intérieur parce que ce n'est pas possible, donc c'est du bluff aussi. Mais ses poulets sont très bons. Ce qui fait la différence c'est le nombre de semaines. » (1)

La seconde manière dont s'exprime côté consommateurs la notion de temps fait plus directement écho à celle des éleveurs, puisqu'elle met en valeur les systèmes non intensifs dans lesquels le fermier est plus longtemps en contact avec ses bêtes, et où il est avec elles sur des durées plus longues. C'est cette caractéristique qui sépare les éleveurs des marchands, par exemple, lorsque les consommateurs interviewés évoquent le cas de la maltraitance sur les marchés : pour l'éleveur, la bête est un être vivant avec lequel il a partagé une durée, pour le marchand, c'est déjà un produit que l'on achète et revend, sans qu'aucune durée ne s'installe.

« L'agriculteur élève son animal jusqu'à un certain moment, tandis que le marchand va recevoir un produit tout simplement qu'il va vendre c'est tout, lui il voit ça comme ça. Quelqu'un qui a vu son animal naître et l'a élevé du début à la fin n'a pas le même sentiment, c'est ça qui se crée aussi, tandis que quand ça va arriver directement au niveau de l'abattoir, lui c'est un produit, il voit déjà son morceau de viande, tout ce qu'il reste à faire c'est décharger la bête la tuer on la découpe et c'est parti. Le marchand c'est pareil aussi, il voit juste les sous, ça c'est lié aussi. » (4)

Des éleveurs injustement traités ?

De manière générale, les consommateurs interviewés ont tendance à plaindre les éleveurs, victimes de trop d'accusations, et qui font un métier difficile, de plus en plus difficile, et « à la limite du rentable ». Leur méfiance et critiques se reportent en fait plutôt sur le système agro-alimentaire, ou sur d'autres phases de la chaîne, comme l'abattage et le transport :

« Si on respecte l'animal dans l'abattage, dans la manière de le tuer, rapide, sans douleur, dans le transport. Le transport du bétail me fait honte, dans tous les pays on a des abattoirs qui sont performants, c'est une honte de transporter les animaux, on les voit

parfois en plein été, nous on crève de chaud dans les bagnoles, alors je ne dis pas eux. Et on sait qu'à l'arrivée il y en a qui se sont fait piétiner, qui n'avaient pas d'eau. On a suffisamment de moyens pour transporter de l'animal dans des camions frigos, je ne comprends pas. » (9)

Ils recadrent aussi les problèmes liés à l'élevage en soulignant leur propre responsabilité de consommateurs. Le choix de la vente directe et notamment de systèmes de colis où il faut s'engager sur une certaine quantité et sans voir la marchandise par avance, est pour eux signe d'un engagement, l'expression de leur responsabilité de consommateurs (Lamine, 2005) :

« Je prends un colis de bœuf chez un fermier ami de son frère (...) je vais chez mon boucher, il y a une notion de responsabilité, c'est pour assurer leur pérennité » (1)

Pour en venir aux débats plus « chauds », interrogés sur l'épisode du film tourné il y a quelques années sur les marchés aux bestiaux (qu'ils associent spontanément à Gaïa), les consommateurs interviewés en parlent souvent comme d'une dénonciation justifiée, mais exagérée ou maladroite, dont les agriculteurs auraient finalement pâti. Les consommateurs les plus proches du monde agricole de par leur origine sont aussi ceux qui parlent le plus d'exagération (les deux premières personnes ci-dessous).

« c'est mal de taper sur des bêtes mais j'ai été irritée par la communication sur ça, car j'ai déjà vu des bêtes monter dans un camion et je sais les difficultés et l'appréhension des bêtes c'est inimaginable, et on peut comprendre aussi qu'elles sentent une nervosité du propriétaire et après elles deviennent un peu folles et les maîtriser après devient très difficile et ça met la vie de l'éleveur en danger. Des accidents il y en a et je comprends que des marchands c'est différent. L'éleveur respecte plus sa bête que le marchand ; s'il la brutalise il perd sa valeur en un rien de temps, car elle est dure et plus difficile à vendre. (...) Mais ce sont des choses tristes, peut-être qui arrivent trop souvent, mais pas systématiquement. Que des associations s'offusquent je comprends, c'est leur rôle à jouer, mais c'était aller un peu loin un peu de battage médiatique, un peu exagéré. » (1)

« C'était ponctuel, ça a pris plus d'ampleur que ça devait en prendre. C'est une mauvaise information. Parfois c'est vrai qu'il y a des gens qui s'arrêtent devant les moutons et qui sont prêts à appeler la SPA parce que leurs pattes baignent dans 2cm de boue, C'est normal il faut remettre les choses là où elles sont, autrement les gens qui vont venir habiter dans le village ne sauront pas, il ne faut pas que tout devienne un problème et parce qu'il y a une vache dans leur champ à coté de chez eux ils crient au scandale. » (2-3)

« Je désapprouve tout à fait [les mauvais traitements], ce n'est pas nécessaire, de là à en faire une croisade... mais je pense qu'il faut être digne avec les animaux autant qu'avec les êtres humains, j'allais dire en prenant pas les animaux pour des êtres humains mais en les traitant bien, c'est important, avec respect.(...) Dans le milieu des gens qui vivent à la campagne on dit il ne faut pas non plus que ça devienne une croisade de citadins qui mettraient les vaches dans un canapé, un animal reste un animal que ce soit un chien un chat, et est heureux traité comme un animal. Si on se met à extrapoler à le traiter comme un être humain ce n'est pas bon pour lui non plus donc il faut garder la mesure dans ces choses là mais il faut condamner très clairement ce genre de comportement. Et puis ça crée du stress, indépendamment du côté inhumain, je pense que ce n'est pas bon pour la viande, parce que ces vaches doivent être stressées. » (6)

« Si l'animal n'avance pas, soit tu prends des personnes qui sont qualifiés dans la gestion du bétail, ça ne sert à rien de mettre des gens qui ne connaissent rien aux animaux ou alors qui les traitent de cette manière. Je suis totalement contre. (...) Je pense qu'on devait dénoncer ça mais la manière dont ça a été fait n'était pas bonne. Je pense que ça a été plus un événement choc sensationnel pour plus attirer l'attention du grand public, mais on a dénoncé sans rien dire à côté, tout ne se passe pas comme ça non plus, et le problème des gens c'est que quand on dit quelque chose, hop on généralise... Gaia aurait du donner plus de renseignements, et faire plus un documentaire pour informer les gens de certaines pratiques, mais pour aussi appuyer les agriculteurs et dire que ça ne se passe pas toujours comme ça. Je pense que ça a fait du tort aux agriculteurs. » (4)

Le besoin d'information exprimé par certains consommateurs fait écho à la notion de mise en visibilité développée suite aux entretiens auprès des éleveurs. Cela indique une volonté des consommateurs rencontrés que les éleveurs « montrent un peu plus » leur travail. Ceux qui pratiquent même irrégulièrement les achats à la ferme ou les visites de fermes expriment particulièrement leur besoin de regarder l'élevage, d'aller voir, qui fait d'ailleurs miroir avec l'importance de l'œil dans le métier d'éleveur.

3.3 Tables rondes à la ferme

L'objectif de ces tables rondes à la ferme était de créer des possibilités d'échange et de questionnement entre éleveurs et consommateurs, et de voir comment dans un débat « direct » (mettant en présence directe producteurs et consommateurs) surgissaient ou non les questions identifiées dans ce projet ainsi qu'éventuellement, des questions nouvelles.

Un petit collectif de consommateurs et de chercheurs qui circule chez des éleveurs

Le principe de ces visites de ferme est très simple : il s'agit d'emmener un groupe de 6 à 7 consommateurs aussi stable que possible, dans trois fermes différentes, représentant des élevage bien contrastés. Ces trois fermes font partie de celles qui ont été enquêtées dans la phase d'entretiens auprès des éleveurs. Il s'agit des éleveurs 1, 4, et 7 (cf partie 2 de ce rapport) :

4 – une éleveuse de Salers, en agriculture biologique, également salariée dans un élevage mixte (moutons, porcs, engraissement de bovins),

1 – un jeune éleveur de Blanc Bleu, qui commercialise aussi du matériel génétique,

7 – un jeune engraisseur de Blanc Bleu, qui a environ 1800 bêtes.

La plupart des consommateurs ont été rencontrés dans la phase d'enquête, mais trois personnes ont rejoint le groupe sans avoir été interviewées individuellement, par intérêt pour le sujet, et symétriquement certaines personnes interviewées n'ont pas pu finalement participer à cette démarche qui exigeait une certaine régularité.

Chaque visite de ferme, qui dure entre 1h et 1h30, est suivie d'une discussion de la même durée, à la table du fermier, autour de quelques bières ou d'un apéritif maison, et dans certains cas, de la dégustation d'une viande produite par l'éleveur. A ces visites participe également le noyau dur de notre équipe de recherche ULg - CRA-W - FUSAGx, soit 5 chercheurs au total. De cette manière, des éléments d'information techniques, réglementaires ou encore économiques peuvent être apportés dans les débats. Mais simultanément la co-présence des scientifiques et des consommateurs, lors de ces visites en fermes, permettait de réduire la fracture entre experts et citoyens ordinaires. De manière symétrique d'ailleurs, puisqu'elle permet aussi aux chercheurs d'apprendre. Les visites comme les discussions étaient enregistrées (avec de fortes inégalités de qualité d'enregistrement, surtout lors des visites dans les prés et étables !)

Les trois visites de ferme ont été effectuées en octobre, novembre et décembre 2005, en fin de journée ou le samedi matin. Nous n'avons pas cherché à être représentatif mais plutôt de choisir trois cas permettant de poser des questions à la fois communes et différentes. Si les cas de figures visités se situent à la marge de l'élevage médian (élevage de Blanc-Bleu Belge), ils proposent tous les trois des pistes intéressantes mais selon des scénarios très différents qui sont décrits ci-dessous. Enfin, une 4^e réunion de débriefing a été organisée mi-janvier 2006. Lors de cette réunion de bilan, nous avons posé 3 questions pour lancer le débat :

- qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans la confrontation des trois cas ?
- qu'est-ce que cela a éventuellement changé dans votre regard sur l'agriculture ? et sur la viande ? Pensez-vous à d'autres choses en l'achetant ?
- quelles différences avez-vous observées dans les relations de ces éleveurs à leurs animaux ?

L'intérêt de confronter des types d'élevage très différents

Lors de ces visites, les trois éleveurs nous ont proposé des modes de visite très différents, avec des discours relevant eux aussi de répertoires contrastés. Ces manières différentes de présenter leur ferme correspondent au référentiel dans lequel ils s'inscrivent et à ce qu'ils ont précisément envie de montrer aux consommateurs :

- l'éleveuse de salers inscrite dans un **référentiel alternatif** (l'agriculture biologique) a mis en valeur pour les consommateurs le comportement du troupeau dans le pré et les liens d'éducation et affectifs – les siens, mais aussi ceux de ses enfants - aux animaux. Ce que l'on retient de son discours, c'est que la ferme avec ses animaux est un peu une grande famille où l'on expérimente éducation et relations. Son discours s'ancre dans un répertoire lié à la relation, celle entre les bêtes et les hommes et celle entre les bêtes elles-mêmes, et à l'apprentissage de cette relation.

- le second éleveur est inscrit dans un **référentiel de marché** qui combine biotechnologie de la reproduction et réputation (renommée familiale autour de la sélection), le tout au service de l'efficacité économique. Il a surtout cherché à expliciter auprès des consommateurs la logique économique d'une ferme familiale qui tient la route, grâce à une très bonne organisation et à une activité de « niche » très rentable (la fourniture de matériel génétique). Sa formation économique n'est pas indifférente à cela. Son discours était fort porté sur la rentabilité des différents aspects de son activité.

- enfin, le troisième éleveur, qui est en réalité un engraisseur, et s'inscrit dans un **référentiel** l'on peut qualifier d'**industriel**, a déployé sous le regard des consommateurs la rigueur hygiénique d'une grosse exploitation intensive. Son discours portait beaucoup plus sur les procédures de suivi des bêtes, de surveillance, et de contrôle.





La question des relations éleveurs/animaux est peu soulevée par les consommateurs lors des visites...

Bien entendu, les consommateurs ont été sensibles aux différences dans le type de relation entre les éleveurs et leurs bêtes. Toutefois, alors que l'on aurait pu s'attendre à ce qu'ils portent après coup un regard très critique sur les relations observées dans les systèmes plus intensifs, ce regard est bien plus mesuré. Ainsi, le cas de l'éleveuse en bio, très proche de ses bêtes, mettant en valeur la dimension affective des relations, leur apparaît comme un cas particulier, tous les éleveurs ne pouvant être aussi passionnés par les questions d'apprentissage et de relation avec leurs animaux. La visite a même pu apparaître à certains comme un peu trop mise en scène. En tout cas, après la visite suivante (le cas « intermédiaire »), les consommateurs avec qui nous avons discuté de manière informelle au retour ont jugé que ce second éleveur aimait aussi fort ses bêtes, que cela se sentait, même si c'était moins insistant dans le discours. Enfin, au sujet du troisième éleveur (le plus intensif), la réaction de plusieurs consommateurs fut d'être plutôt rassurés par rapport à ce qu'ils auraient pu imaginer : des bêtes plus confinées encore, et surtout des « monstres », à savoir la figure du Blanc Bleu belge hyper culard et difforme de par sa trop forte musculature.

Les consommateurs ne s'attendaient pas forcément à ce qu'ils ont vu, mais ils trouvent au bout du compte logique que les relations entre éleveurs et animaux diffèrent d'un système à l'autre. Comme le dit l'un d'eux :

« L'intérêt de la bête est plus ou moins le même chez les trois, par contre, le temps qui leur est accordé est très différent. ».

« On sent très bien qu'ils aiment ce qu'ils font, qu'ils aiment leurs bêtes et qu'ils ne changeraient pas de métier. »

Les différences proviennent donc du temps consacré lui-même lié au nombre de bêtes :

« 120 bêtes environ pour l'élevage en bio et en Blanc Bleu, 1500 pour la partie engraissement. Le temps et l'attention accordés aux bêtes sont donc très différents aussi. » (4).

Le temps est ici important en deux sens : temps que l'éleveur peut passer au quotidien avec chaque bête, étant donnée la taille du troupeau, et temps que les animaux passent sur l'exploitation : l'engraisseur ne les garde que quelques mois, contre plusieurs années pour les vaches et les taureaux reproducteurs, dans les autres systèmes : « Il ne voit pas naître ses bêtes, ni grandir et elles n'arrivent chez lui que pour quelques mois pour en faire de la « bonne viande » (4).

Mais même chez cet engraisseur, les consommateurs observent que la présence auprès des bêtes est également nécessaire. D'ailleurs, un système totalement en vidéosurveillance serait impossible : « il faut quand même agir soi-même », répond l'éleveur à une question d'un participant à ce sujet.

Il faut noter que les éleveurs eux-mêmes, hormis dans le premier cas, abordent assez peu la question des relations à leurs animaux, lorsqu'ils font visiter la ferme au groupe. Comme on l'a constaté précédemment, pour eux, les relations aux animaux participent de ce qui va de soi et n'a pas forcément à être explicité. Ils tendent aussi à ramener les échanges sur leurs propres conditions de travail plutôt que sur les conditions d'élevage de leurs bêtes.

La question du bien-être animal à proprement parler est encore moins présente, même si l'une des personnes se dit rassurée quant aux conditions d'élevage des animaux : « J'ai été rassurée, au moins dans l'élevage intensif il n'y a pas maltraitance des animaux, j'ai été rassurée que les animaux soient bien traités. » (10)

Comme on peut s'y attendre, la perception qu'ont eu les différents consommateurs des trois élevages visités dépend fortement de leurs liens au milieu agricole et des systèmes de valeurs auxquels ils sont attachés : tandis qu'une partie du groupe ne se dit pas surprise de ce qu'elle a vu y compris dans l'élevage le plus intensif,

l'autre partie, proche de valeurs pro-environnementales, est en revanche beaucoup plus frappée par les différences. Ces personnes sont également les seules à réellement soulever la question des conditions d'élevage.

« Je me suis mise à la place des animaux, et je me suis dit que je préférerais nettement être dans la première ferme que dans la troisième. J'étais très très mal, je voyais ces petits enclos avec ce nombre d'animaux sur de si petits espaces. Je ne me rendais pas compte qu'ils étaient si serrés. Je trouve ça inhumain. D'ailleurs j'ai trouvé que ces animaux étaient éteints. Je me suis dit il n'y a pas de bruit, il n'y a personne qui meugle. » (12)

« C'est vrai qu'ils étaient calmes, mais ils ne se plaignaient pas », réagit une autre dame. (1)

« Moi j'avais l'impression qu'ils étaient dopés, boursoufflés, gavés, sous calmants ». (12)

Lors de la réunion de bilan, l'une des personnes proches des mêmes valeurs se dit déstabilisée suite à ces visites :

« ce qui m'a surtout frappé, c'est les trois rencontres humains, la passion qu'avait chacun de façon différente. J'avais des a priori, je suis écolo convaincu depuis 20 ans, je pensais voir une toute grosse différence, et finalement pas tant que ça, j'ai vu beaucoup de respect dans les trois fermes, et beaucoup de professionnalisme, et donc je suis un peu déstabilisé par rapport aux a priori que j'avais. Ça m'a fort intéressé et j'ai appris beaucoup, le fait de se rapprocher des réalités de l'élevage en tant que citoyen, je trouve ça fort intéressant, on est de plus en plus éloigné... le contact on l'a perdu (...) le mode est très au point, relativement respectueux de l'animal, ça j'ai été frappé quand même, je pensais que c'était plus industriel, je vois quand même qu'il y a des normes et le respect des normes. (...) Je reviens avec plus de questions. (11)

D'une certaine manière, le fait de revenir avec plus de questions est un gage de réussite de la démarche...

Le regard sur la viande qu'on achète change-t-il quand on a abordé l'élevage de près ?

Certaines enquêtes sur l'attitude des consommateurs par rapport au bien-être animal semblent montrer que ces attitudes dépendent de la proximité au monde agricole. Ainsi, il y aurait un lien entre le nombre de visites effectuées dans des fermes et la prise en compte du bien-être animal dans les achats (Eurobarometer, 2005).

De la même façon, les consommateurs qui ont participé à ces visites disent aussi avoir acquis des compétences nouvelles :

« J'ai enfin compris pourquoi le BBB manque de goût (malgré qu'elle soit maigre : à cause du cahier de charges des magasins, la bête doit avoir maximum entre 19 et 21 mois. Par contre, si on prend une génisse de 24 à 36 mois, le goût est plus fort. » (4)

Plus largement, ils font davantage le lien entre les caractéristiques spécifiques de la viande de bœuf belge (le maigre et le tendre) et les conditions d'élevage :

« On a ces exigences d'avoir une viande tendre, est ce que ça n'induit pas toutes sortes de débordement comme ça, parce que si on était prêts à manger une viande très goûteuse et un peu dure, elles pourraient gambader, on ne serait pas obligé de les tuer si jeunes » (6)

« J'aimerais bien avoir une viande bio mais jusqu'au bout, et pas d'engraissement » (12)

D'autres disent que ces visites les ont rassurés sur les contrôles et donc la qualité de la viande : « je suis plus rassuré quand même quand je vais acheter un morceau de viande au supermarché, je sais quand même que c'est de la qualité, une qualité, mais c'est de la qualité » (11)

Dans un souci de symétrie, il faudrait maintenant se demander si et comment les éleveurs bénéficient eux aussi de cette mise en présence de consommateurs...

Des débats entre éleveurs et consommateurs qui portent beaucoup sur la pérennité de notre système agricole

Mais le plus clair du temps des débats est centré sur le métier d'agriculteur et sa viabilité. De cette confrontation entre trois élevages très différents, il ressort pour les consommateurs que finalement, aucun n'est rentable en soi, et que les trois agriculteurs ont tous besoin d'un second métier et/ou des primes. Ceci indique une fracture entre la sympathie qu'ont les consommateurs pour la fonction traditionnelle de nourrisseur attribuée à l'agriculture et entretenue par la rhétorique des pouvoirs publics et de la profession, et d'autre part la fonction très structurante des primes qui jouent un rôle déterminant dans les orientations que prennent les agriculteurs. C'est ce chaînon manquant qui rend difficilement pensable, une profession dépendante des subsides, subsides qui sont pourtant d'un point de vue politique guidé par des choix de société porté par les citoyens...

Cela va de pair avec une vision très éloignée du fermier qui se consacrerait entièrement aux activités proprement agricoles :

« Les éleveurs sont devenus des chefs d'entreprises car ils doivent pouvoir calculer les rendements, les besoins, les rations alimentaires, négocier le prix de leurs matières premières ou les échanger, faire leur comptabilité, jongler avec toutes les primes européennes, tout cela en plus du travail quotidien de la ferme. » (4)

C'est même le point qui vient au premier plan et spontanément dans la réunion de bilan, où les consommateurs se disent surpris que « les aides ne rapportent pas mais servent seulement [aux agriculteurs] à se maintenir » (1).

Les consommateurs sont également étonnés que le troisième éleveur, qui se situe dans le système a priori que l'on penserait le plus rentable, ne s'en sort finalement pas si bien :

« Je voyais ces hangars de l'autoroute, pour moi c'était synonyme de bien vivre, de revenu, alors que ça ne l'est même pas » (1).

Pour une autre personne, c'est surtout le manque de liberté de l'éleveur dans les systèmes plus intensifs qui est frappante :

« Le manque de liberté qu'il a, je comprends qu'il soit stressé... le diktat économique qui vient vraiment... l'obliger à survivre » (10)

Lors des échanges entre éleveurs et consommateurs dans les fermes, les éleveurs pointent sur la baisse constante des prix agricoles dans les dernières décennies, qui ne permettent plus aux agriculteurs de vivre décemment sans prime. Ils resituent les questions de prix et de coût de revient dans le contexte concurrentiel actuel, que les consommateurs ignorent en partie, contexte notamment lié à la concurrence des pays d'Amérique du Sud, du moins sur la viande bovine ici en question. Le troisième éleveur présente son système à très grande échelle comme le seul possible pour lui, dans le contexte actuel : « je ne demanderais pas mieux, de gagner ma vie avec 50 ha et 100 taureaux »... La question de la dépendance envers les primes (subventions) est centrale dans les discussions.

Les éleveurs introduisent aussi des critiques sur les démarches de labellisation, en particulier face à ceux des consommateurs qui défendent fortement le label bio. De leur côté, les consommateurs s'avouent perdus par la profusion de labels qui leur sont proposés. Ils se demandent ce que recouvrent ces labels. Dans les entretiens, ils expliquent qu'ils ne les privilégient d'ailleurs pas à la vente directe :

« Je préfère [acheter chez des gens] au bio, je me dis que c'est vraiment la poule privilégiée, qui a mangé les restes du repas, du même repas. Ça passe encore avant le bio. Ce serait d'ailleurs ça idéalement de pouvoir acheter une poule chez quelqu'un qui a quelques poules et d'acheter dans une petite ferme mais où on peut acheter au détail. »
(7)

Lors de ces réunions à la ferme, consommateurs et éleveurs se sont également demandé ensemble comment les choses pourraient évoluer, étant donné la puissance de la grande distribution. La question de l'éducation (des consommateurs, des enfants sur ces questions) apparaît alors prioritaire.

D'autres moments du débat posent la question de la responsabilité partagée des producteurs et des consommateurs, notamment autour de la traçabilité. Car si les consommateurs veulent un certain niveau de traçabilité, demandent les éleveurs, sont-ils prêts à la payer ? Certains consommateurs posent aussi la question...

« C'est le consommateur qui a les choses en mains, ou bien vous êtes prêts à payer plus cher pour une viande de qualité, ou bien vous ne payez pas cher et il ne faut pas vous imaginer que vous allez avoir une viande extraordinaire, les conditions de production de la viande... cette responsabilité on l'a ». (6)





Derrière la question de l'animal, celle du métier d'éleveur

Dans la discussion de bilan, la question de l'animal apparaît finalement en arrière-plan par rapport non seulement aux questions de viabilité des systèmes agricoles, mais aussi de travail de l'éleveur et de liberté de choix :

« Je me posais la question de l'humain, de la place de l'humain, et je me disais c'est drôlement plus présent dans la première ferme... l'impression d'être tellement enfermé dans ses préoccupations de contraintes à respecter, d'animaux à mener à bon port pour en tirer un maximum ça m'a interpellée. (...) je sentais l'humain plus présent dans toutes les décisions, même celle d'aller travailler à l'extérieur, je trouvais que de choix il y en avait nettement moins chez le troisième, si ce n'est un choix global, à partir du moment où s'est engagé là dedans, j'ai eu l'impression qu'il était coincé. Et je me dis par rapport à nos besoins réels, tout ce qui lui est dicté puisque ces animaux vont être vendus dans les supermarchés, on veut telle sorte de viande et puis on nous crée chez nous des besoins artificiels par rapport à cette production ». (10)

Ce constat renvoie de façon plus générale à la question des préoccupations légitimes pour la profession. Dans le premier et le deuxième cas, l'animal et le rapport à la nature ont une place à côté des préoccupations de marché : l'éleveur

est fier de donner à voir ce qu'il fait avec l'animal même si les préoccupations de marché (valoriser les bovins sur le marché de la viande) ne sont pas absentes. Dans le troisième cas, seul le marché dicte le rythme et les temporalités du travail. Les préoccupations, telles que cela nous a été décrit, sont triples : banque, personnel employé et cours des matières premières.

En conclusion, tous les consommateurs ayant participé au groupe estiment que c'est bien le fait d'avoir visité ces trois fermes qui leur a permis de réaliser certaines choses : que les éleveurs contrôlent beaucoup de choses pour assurer la traçabilité de leur production, que leur métier est peu rentable, que les liens aux animaux peuvent être très différents d'un cas à l'autre. L'accès direct et sensible aux réalités de l'élevage est ici essentiel et ne pouvant leur être apporté par les discours des filières, de la presse ou tout autre mode d'information indirect.

3.4. Echanges avec les associations de protection animale

Dans la première phase de l'enquête, deux associations de protection des animaux avaient été rencontrées, ainsi qu'une association environnementaliste. Dans la troisième phase, nous avons souhaité instaurer un débat avec les associations de protection des animaux les plus impliquées dans les questions d'élevage (ce ne sont pas forcément les mêmes que les associations qui se centrent plutôt sur les animaux de compagnie). La première phase nous avait montré combien les critiques qu'échangent acteurs des filières de production animale et défenseurs des animaux ne reposent sur aucun fondement sensible partagé. Ainsi, c'est sur le pari de parvenir à un partage minimal d'éléments sensibles que s'est fondée notre démarche. D'où l'idée de faire circuler le même livret de paroles d'éleveurs auprès des associations de protection des animaux.

Trois associations, Eurogroup, Gaïa et PMAF (au total 5 personnes) ont donc été destinataires du document puis réunies pour en discuter. Cet échange nous a ensuite conduit à reprendre certaines formulations, car les associations de protection animale estimaient, à la lecture du document, que celui-ci prenait trop position en faveur des éleveurs : « on retient du document « ces pauvres agriculteurs qu'on a injustement traité » et cela semble viser à améliorer leur image de marque ». Les associations sont surtout revenues sur les débats autour de la maltraitance animale.

Selon elles,

« les fermiers sous-estiment la gravité de ces faits qui sont structurels et non exceptionnels ».

« En outre, ils nous reprochent de montrer des exceptions mais eux aussi ne montrent que des exceptions, par exemple au salon de l'agriculture on ne voit pas de poules en batterie... ».

Les associations se disent surprises par le jugement porté par les consommateurs interviewés sur les questions de bien-être des animaux, par rapport au nombre de personnes qui se sont mobilisées lors des procès contre les marchands de bestiaux...

Sur ce point, il est important de bien repérer que les consommateurs interviewés ont un discours à double niveau : 1/ ils jugent que de tels faits sont à dénoncer ; 2/ ils estiment (surtout avec le recul que permet la distance temporelle) que cette nécessaire dénonciation a été faite de manière « exagérée », trop « événementielle », et pas suffisamment informative. En outre, les consommateurs (du moins ceux qui sont susceptibles de réagir) sont en demande d'information. D'où l'intérêt de démarches comme le travail de la PMAF sur les labels (site www.pmaf.org/labels/).

Selon les associations, les éleveurs prennent le bien-être animal comme une menace (source d'incertitude, d'inquiétude, de blocage) alors qu'il peut être pour eux un défi, comme le montrent certains cas comme celui de T. Schweitzer, cité en exemple. Les problèmes qui sont reconnus aujourd'hui comme le transport, étaient niés il y a 10 ans. Il en ira de même de problèmes encore niés aujourd'hui comme les poulets de chair. Il y a des changements de mentalité en cours et il ne faut pas aller contre. D'ailleurs, les associations soulignent qu'il arrive qu'après coup, les éleveurs soient contents des évolutions, comme au sujet de l'interdiction des veaux en cage.

La discussion avec les associations de protection des animaux a aussi beaucoup porté sur les définitions du bien-être animal données par les différents acteurs (voir ci-après). Selon les associations, les définitions des éleveurs montrent qu'ils ignorent la définition du bien-être animal, et sont dans la vision de « l'animal-machine ». Certains éleveurs décrivent le bien-être animal par le fait que les animaux sont calmes, productifs et en bonne santé. Or le calme n'est pas un signe de bien-être animal, selon les associations, qui sont choquées par le fait qu'un de ces éleveurs parle d'animaux qui ne bougent pas trop. Le mot calme dénote selon les associations l'adaptation des animaux au système (et non l'inverse). Notons toutefois que l'éleveur ci-dessus veut peut-être dire « des animaux ne s'agitent pas trop parce qu'ils seraient mal ». Cet écart dans les définitions montre également les besoins d'enseignement dans les filières agricoles.

Elles tiennent aussi à insister sur le fait qu'elles ne sont pas contre le dialogue. En Belgique, un gros producteur d'œufs leur a proposé de visiter les fermes et de réfléchir aux systèmes alternatifs à mettre en place, mais il lui est apparemment

difficile de trouver des partenaires qui suivent : le rôle des associations pourrait être de l'appuyer auprès de la grande distribution. Elles se disent aussi intéressées à participer à une visite d'élevage chez l'un des éleveurs repérés dans cette démarche. Elles opposent aux discours des éleveurs des arguments scientifiques (et leurs reprochent par exemple de « nier les connaissances élémentaires » ou de « nier les résultats des recherches scientifiques »), ce qui laisse penser que le partage du sensible, pour important soit-il, serait bien plus difficile à mettre en œuvre entre éleveurs et associations qu'entre éleveurs et consommateurs...

Enfin, les associations reprochent à juste titre à notre démarche d'avoir mis l'accent sur un élevage peu intensif, l'élevage bovin. Il s'agissait de montrer un éventail d'élevage avec des degrés d'intensivité bien contrastés, et aussi d'amorcer le dialogue par ce qui peut faire l'objet d'un dialogue (l'objectif est que les consommateurs puissent interpeller les éleveurs, et vice versa). Dans un second temps, pourquoi ne pas aller visiter avec les consommateurs des élevages intensifs, par exemple de volailles, en lien avec les associations ou grâce à leurs contacts...

3.5. Les définitions du bien-être animal par les différentes parties prenantes : du bien-être animal au bien-être des animaux

Partir des définitions que donnent les différents acteurs du bien-être des animaux d'élevage permet de montrer les écarts de conception entre ces acteurs, mais aussi ce qui est ignoré –ou rendu invisible- dans les instances de débat classiques. Derrière un élément commun aux divers acteurs, à savoir la difficulté éprouvée à proposer une définition, nous allons voir que ces définitions, recueillies lors des entretiens, sont très diverses. Schématiquement, les acteurs institutionnels (comme les scientifiques des disciplines biotechniques) privilégient les critères objectifs, les associations de protection des animaux parlent « de l'animal » comme être sensible, les associations professionnelles agricoles cherchent à concilier satisfaction des « besoins essentiels » des animaux et souci de rentabilité économique de l'élevage, les éleveurs ajoutent à cet argument celui des relations avec leurs animaux et le lien entre bien-être « des animaux » et qualité de leur viande, les consommateurs évoquent surtout les conditions d'élevage concrètes et notamment l'espace et l'alimentation (cf analyse ci après).

Voici les définitions des **acteurs institutionnels et associatifs** rencontrés en première phase du projet, où l'on remarquera la présence forte de critères se voulant « objectifs » :

« C'est un animal en bonne santé, dont on s'occupe s'il est malade, qui a à portée tout le nécessaire pour boire et manger, qui ne souffre ni de froid ni de faim, qui a une litière convenable. On répond à tous ses besoins physiologiques et on assure sa croissance, son développement normal, on lui évite toute souffrance inutile, qui nuirait à sa rentabilité potentielle. Tout ça, sans entrer dans l'anthropomorphisme, car c'est le pire. » (FWA)

« Le bien-être, c'est d'abord une source d'intérêt économique [garanti par l'intérêt économique', rectifiera-t-il ensuite]. Plus on est conforme au bien-être animal, plus les animaux sont performants, plus la rentabilité de l'exploitation est bonne. Personne dans l'élevage n'aime pas les animaux. Ils le font pour gagner leur vie, donc ils le font le mieux possible. Et puis un animal qu'on ne nourrit pas, qu'on frappe, il ne grossit pas. » (Fédération des marchands de bestiaux)

« Je suis incapable de définir ça. On va le définir en fonction de ce qu'on considère être le bien-être de l'homme, je ne suis pas convaincu. Même dans des situations où on peut considérer qu'il y a souffrance, ce sont deux vies différentes, par rapport à un animal en liberté. C'est comme la vie d'un citoyen français et d'un chinois moyen. Mais comment peut-on mesurer leur bonheur réel ? Donc un animal qui est

dans une pâture, dont la vie est mesurée en nombre de jours car il grossit de tant de kg par jour, il n'a pas de stress car du point de vue prédateurs, nourriture, il n'y a pas de problème. Qu'est ce que ça représente comme qualité de vie, je n'en sais rien. Prenez les gnous, ils crèvent presque de faim de doivent migrer des milliers de km. Sont-ils plus heureux ? C'est une vision qui demande de se poser des questions sur ce que l'animal ressent. » (DARW)

« Pour moi, le bien-être animal c'est un juste milieu entre le respect des besoins physiologiques et éthologiques de l'animal, mais également il ne faut pas tomber dans l'excès qui fait que le producteur en pâtit si on va trop loin dans ces normes. Donc c'est un juste milieu entre respect et production. Car le bien-être ne peut être garanti que si le producteur est à même de le garantir du point de vue de la production » (SPF)

« Le bien-être animal, c'est ce qui est prévu dans la loi du 14 août 1986, le bien-être physiologique, la définition reprend ce qu'on peut entendre par bien-être animal.

(son collègue) : Je ne saurais déjà pas définir le bien-être de l'homme. Il n'y a pas de définition pour l'administration, mais un phénomène d'acceptation par les uns et les autres, c'est l'aspect politique des choses. Je ne veux pas parler des scientifiques qui veulent démontrer qu'en fonction du taux de cortisone etc. C'est un phénomène d'acceptation sociétale de manière de traiter les animaux, et d'un autre côté d'acceptation économique de ce qui est nécessaire. » (AFSCA)

« On relie ça au stress donc un environnement qui fait que l'animal n'est pas stressé, donc on obtient des produits de meilleure qualité. Veiller au bien-être animal a des implications sur la qualité du produit et en règle générale on améliore le produit. C'est réfléchir à une autre vue basée sur des critères plus larges qu'économiques. Un produit est bon car on a pris le temps de faire pousser, grandir. On réfléchit sur l'alimentation. S'il gambade dans la nature il y a moins de stress » (Delhaize)

« Je vais vous retourner la question : comment un homme peut apprécier quel sera le bien-être de l'animal ? Il ne peut pas se mettre à la place d'un porc dans une stalle d'attente à l'abattoir. Faire souffrir les animaux va à l'encontre d'un bon résultat sur la qualité de la viande. Donc comme professionnel on doit essayer que l'animal soit mieux traité pour la qualité des produits... On ne peut pas apprécier le bien-être d'un animal. Un porc dans une stalle avec une litière en paille de 50cm de haut où les excréments restent dans cette paille s'y plaît peut-être, mais il serait peut-être mieux sur un caillebotis qui reste propre et chaud car on insuffle de l'air chaud. Ces paramètres sont difficiles à apprécier. Ceux qui arrivent à se mettre à la place des animaux, je ne sais pas comment ils font. En tout cas, qualité et bien-être

vont ensemble, ce n'est pas un hasard si un animal stressé ne fait pas de la bonne viande. » (Colruyt)

« C'est trop réducteur. Tout le monde, personne ne voit volontiers qu'on maltraite un animal sous une forme directe, on est tous d'accord. Nous insistons davantage sur les conséquences sur la qualité finale. » (Test Achats)

« Y a t il un droit des animaux de base, considéré en soi ? L'animal, est ce que ça a une conscience, des sentiments, ça dépend des types d'animaux. Pour le consommateur, ce n'est qu'un élément dans une totalité. Il n'a pas d'idée sur le poisson, les saumons. Il y a des spécificités selon les types d'animaux. Après, quand on parle de conditions d'élevage, de comportement naturel, c'est quoi ? je ne sais pas. Depuis des milliers d'années que l'être humain a utilisé les animaux pour les manger... est-ce que les animaux peuvent même être mangés ? il faut demander aux végétariens, pour eux ce n'est pas normal. Définir le bien-être animal comme consommateur, je n'oserais pas me prononcer. Les animaux dans les zoos, je ne considère pas ça comme normal. Mais est-ce que l'espace c'est un besoin pour tous les animaux qu'on élève pour notre nourriture ? » (Crioc)

« Un animal bien élevé, c'est quand on a un lien entre l'animal et son milieu, en amont et en aval. Après, il y a des critères plus stricts de bien-être animal.... Il y a des normes existantes, de respect des besoins de l'animal (taille d'unité de production), de respect de ses besoins alimentaires » (IEW)

« Spontanément je dirais c'est le bien-être physique et psychique, comportemental et mental. Bovins porcs poules etc. sont des animaux sensibles, ont un cerveau leur permettant de sentir des émotions, des sentiments, d'atteindre un degré d'intelligence, de facultés d'appréhension impressionnantes et au fur et à mesure que le temps passe, les scientifiques découvrent de plus en plus ces facultés étonnantes qu'on croyait inexistantes. (...) S'il y a un avenir pour l'élevage, il faut que l'élevage s'adapte aux exigences des animaux pour pouvoir parler d'un niveau de bien-être et de qualité de vie. Le bien-être fait partie de la qualité de vie, qui peut être atteinte dans des systèmes d'élevage si ceux-ci sont adaptés aux exigences physiques, psychiques, matérielles, comportementales des animaux. Que l'animal puisse atteindre un degré d'épanouissement qui ne sera pas idéal mais fera quand même que l'animal... c'est un niveau dont le bon sens... dont tout le monde a un sentiment de bon sens » (Gaïa)

Confrontées aux précédentes, les définitions que donnent les éleveurs du bien-être animal mettent davantage en jeu des descriptions concrètes de ce que c'est qu'un animal en état de bien-être. Ils parlent aussi de la présence de l'éleveur dans ses bêtes, et de son bien-être d'éleveur. Ici les définitions sont grossièrement classées

de l'élevage le plus intensif au plus extensif. On notera la présence variable du lien entre bien-être animal et productivité.

7 (Blanc Bleu, engraisseur) : « Je dirais tout simplement en bonne santé, je trouve qu'on oublie un peu trop que l'animal c'est un bien, on fait passer l'animal avant l'homme et ça va beaucoup trop loin, avant tout c'est un bien et c'est marqué dans la constitution belge, ça on l'oublie, l'animal du moment qu'il est en bonne santé, traité correctement et qu'on ne le tabasse pas. Un peu comme chez nous, oui ils sont à l'étable ils seraient peut être mieux dehors mais bon ce n'est pas possible. Voilà ce qu'on peut dire, et puis faire passer son bien-être personnel avant celui de l'animal. Quand c'est possible. Si je vais dire une chose c'est ça, en bonne santé. C'est difficile à dire. Les regarder deux fois par jour tous les jours, lui donner à manger, lui mettre de la litière tous les jours, le soigner quand il est malade. C'est déjà pas mal. »

6 (Blanc Bleu, éleveur et engraisseur) : « le bien-être animal, attendez, je ne vais peut être pas le définir comme il faut mais, attendez, je vais vous expliquer. C'est notre métier, c'est de la spéculation qu'on fait, si le bien-être animal n'est pas respecté, la 1^{ère} conséquence ce sera le portefeuille. Il ne sait pas profiter s'il n'est pas dans de bonnes conditions, des conditions d'hygiène, propreté hygiène des locaux, volume d'air, et les soins traditionnels à apporter, il ne faut pas traiter un animal 4 jours après qu'il a la grippe, c'est le vécu, c'est l'observation. »

2 (éleveur de charolais) : « Un animal qui est productif il ne sait pas être...un animal stressé ne sait pas être productif, on le voit dans les vaches laitières, quand il y a un problème dans une étable, on le voit tout le suite, que ce soit dans la qualité du lait et même dans la production, donc c'est déjà pas dans l'intérêt de l'éleveur d'avoir des animaux qui ne sont pas heureux. Maintenant les mieux placés pour juger du bien-être animal c'est le propriétaire parce qu'il faut du feeling et pour avoir du feeling, il faut vivre avec ses animaux. Par exemple on a parfois une bête qui est rejetée, on le voit tout de suite, il ne faut pas un an pour se rendre compte, cette bête là elle n'est pas heureuse ça c'est sûr, on n'a pas toujours les moyens de la séparer. On ne l'aura pas pleine. »

3 (éleveur de limousines en bio, et élevage laitier) : « c'est de faire en sorte que le bétail soit en bonne santé, c'est la 1^{ère} des choses. Une bête qui est en bonne santé, en général elle est plus calme déjà, moins inquiète, il faut qu'elle soit en bonne santé et familière, qu'elle se laisse approcher, manipuler le plus possible et qu'elle soit pas farouche. Bon que la bête ait été écornée qu'elle ait eu mal dans une vie, qu'est ce que ça fait, quand on arrache une dent, c'est vite passé, donc il ne faut pas que ce soit généraliser des effets ponctuels, ce n'est pas non plus parce qu'une bête a reçu des coups de bâton pour rentrer dans un camion que la

bête a été maltraitée toute sa vie et qu'elle le sera toute sa vie. Une bête qui est peureuse, elle a des raisons d'être peureuse, c'est que soit elle a été maltraitée, soit pas suffisamment bien traitée, elle ne connaît pas son entourage, il y a la génétique un peu qui fait ça aussi, en général en gros c'est ça, si une bête est en bonne santé, qu'elle nourrit bien son veau, qu'elle profite bien, qu'elle ne se sauve pas quand vous l'approchez, c'est... »

5 (éleveur de limousines en bio) : « c'est tout simplement la vache qui allaite son veau naturellement, qui vèle naturellement. La reproduction se fait avec un taureau en toute simplicité puisque tous les animaux sont en liberté. Et il y a toujours un contact avec le producteur. »

4 (éleveuse de salers en bio) : « à partir du moment où l'animal est calme, c'est comme ça que je le perçois moi, du moment que l'animal est calme c'est exactement comme les humains, vous avez un petit gosse qui ne tient pas en place, qui fait tout le temps des bonds et qui est le pire des enragés, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, ce gosse là. L'animal c'est pareil, un animal qu'on voit qui respire la santé, qui joue, parce que les veaux jouent entre eux, quand on paille par exemple, on sait maintenant parfois rester 1/2h, 1h après avoir soigné, après avoir paillé, à regarder les animaux et à voir le plaisir qu'ils ont de vivre en société, de voir leur hiérarchie et la façon dont ils sont, il y a des fois qu'on a même des fous rires parfois, de voir... je crois que quand l'éleveur peut arriver à ça, c'est que l'éleveur est bien dans ses bêtes mais c'est que les bêtes sont bien aussi. Parce que ça vous ne l'aurez pas si la bête ne se sent pas bien, vous n'aurez pas ces bêtes qui jouent et qui sont si détendues dans l'étable. »

9 (éleveur de porcs en conventionnel) : « un animal qui est bien c'est un animal qui court, qui n'est pas malade, qui profite, qui mange, un animal qui est couché dans sa cage, qui est bien tranquille. Qui produit une bonne viande. Un animal qui dans son environnement est calme, il se lève pour manger, il se recouche ; un animal qui n'est pas bien il ne va pas arrêter de bouger, se retourner. »

8 (éleveur de porcs plein air) : « une truie en été qui se roule dans la terre pour moi, c'est le bonheur version cochon. Les définitions qu'on voit dans les livres, les besoins physiologiques assouvis, nourriture, boire, c'est la base, mais pas toujours, et dans un environnement qui leur convient. Dans mon cas, quand la truie est dans son parc avec de l'herbe et tout ce qu'il faut je ne pense pas qu'elle a besoin d'autre chose. »

Quant aux définitions des consommateurs, elles mettent en exergue les conditions d'alimentation et d'environnement (accès à l'extérieur, possibilité de mouvement, propreté), et surtout d'espace et de densité.

« d'abord c'est les animaux en liberté, sûrement plutôt qu'à l'intérieur, je pense qu'il y a des animaux à l'intérieur qui ont aussi... il y a toutes sortes, il y a des étables saines, d'autres non. Les poules dans les batteries pour moi ce n'est pas le bonheur des poules. Il faut de l'espace, à manger, à boire. »

« en parlant des bovins, voir la lumière du jour, être à l'extérieur, dans les prairies, c'est la première chose qui me vient à l'esprit, je ne parle pas de maltraitance comme on voit dans des émissions sur les abattoirs, une vache qui ne veut pas avancer, vous pouvez y aller »

« il ne faut pas qu'elle baigne dans la merde. Mais en même temps il y a un champ là bas, le pré est super beau, il y a une partie où il y a de la boue mais les bêtes restent dans la boue. Des bonnes conditions intérieures, de la paille... Ce sont les conditions générales, une alimentation régulière, des animaux en bonne santé qui sont bien traités, l'œil pétillant !! »

« Qu'il survive. S'il survit c'est déjà pas mal. En fait on fait beaucoup de préventif je pense dans l'élevage intensif, beaucoup plus, dans l'autre on le fait aussi mais moins. Ici ce qu'on veut c'est vraiment que la bête ne tombe pas malade, qu'elle fasse ses 7 semaines de croissance et puis après on envoie ça sur le marché. Qu'elle survive... des bonnes conditions... elles n'ont déjà pas d'espace, elles sont les unes sur les autres, elles n'ont aucun espace, c'est comme si on nous entassait dans une pièce et qu'on nous demandait de vivre comme ça. »

« le bien-être et respect de toute forme de vie en général, qu'on l'utilise pour le manger, en animal domestique de compagnie ou autre, chaque animal a le droit d'être traité comme il faut, ne pas être maltraité, et avoir la nourriture adaptée, et en conséquence, y compris un espace de mouvement qui doit être important aussi, et ne pas avoir comme on voit parfois des cages, ils sont 5 dans un box, ne savent même pas se tourner, c'est pas humain. »

« le bien-être chez les porcs ? Il faut, il ne faut pas non plus qu'il soit dans sa petite boîte, et le porc il aime gambader, et se rouler dans tout ce qui l'entoure, et il aime manger. il faut voir ce qu'il mange, le bien-être pour un cochon c'est aussi de bien manger. »

« Peut-être le fait qu'ils ne soient pas trop nombreux déjà, enfin pas au-delà d'un certain nombre, j'allais dire par rapport à la surface qu'on peut leur allouer, et puis pas trop confinés. En hiver quand il fait trop froid on rentre les vaches, mais il y a des vaches qui ne vont jamais dehors. Je trouve ça... ça me pose la question de savoir est ce que dans ces conditions là il ne faut pas revoir ses habitudes de consommateur ».

Ce qui montre que certains consommateurs se sentent eux aussi un peu responsables...

Tous les acteurs ont du mal à définir le bien-être animal, ou le bien-être des animaux... Les acteurs institutionnels évoquent souvent le besoin de critères objectifs, ou aussi objectifs que possible.

Les associations de protection animale critiquent ces critères et parlent « de l'animal » comme être sensible.

Les organisations représentant les agriculteurs mettent en avant le respect des besoins essentiels des animaux (manger, boire, être soigné) dans le souci prioritaire de la rentabilité économique de l'élevage.

Ces derniers éléments sont présents chez la plupart des éleveurs rencontrés mais ceux-ci évoquent bien davantage le lien entre bien-être « des animaux » et qualité de leur viande, ainsi que les relations avec leurs animaux (l'être-avec) et leur comportement (jouer, être calme).

Enfin, les conceptions des consommateurs renvoient souvent aux conditions d'élevage concrètes et notamment à l'espace, à la possibilité de mouvement, et à l'alimentation.

On notera ici la référence à *l'animal* au singulier, chez les associations de protection animale ainsi que chez les scientifiques, et aux *animaux*, au pluriel, chez les éleveurs et les consommateurs, avec notamment la figure explicite du troupeau comme collectif d'individus, chez les éleveurs plus extensifs. Ce bien-être des animaux, les éleveurs l'associent souvent au bien-être de l'éleveur : le bien-être, c'est « quand l'éleveur est bien dans ses bêtes et que les bêtes sont bien aussi », dit une éleveuse.

PARTIE 4 – BILAN FORUM INTERNET BEAFDIALOG.BE

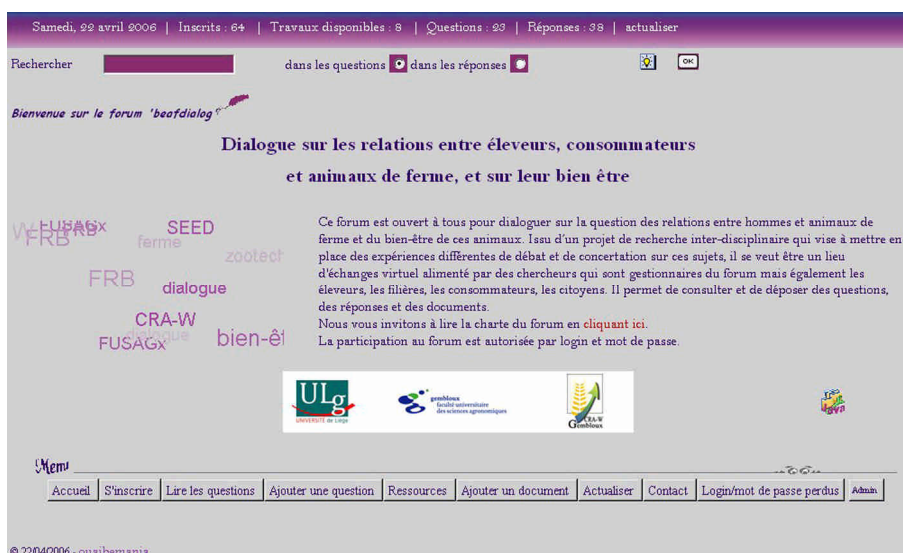
4.1. Méthodologie

Conception du forum

Pour mener à bien la réalisation du projet de forum, c'est-à-dire disposer d'un site convivial, pouvoir en assurer la gestion, réaliser la modération et analyser ultérieurement les débats escomptés, il a été choisi de concevoir intégralement le forum, plutôt que de confier cette conception à un prestataire extérieur. Les compétences des chercheurs pilotant le projet ainsi que celles du groupe de compétences ont été sollicitées en termes d'analyse, de programmation et de gestion de bases de données.

La structure adoptée pour le forum est linéaire et simple afin de rencontrer l'objectif de disposer d'un site clair et convivial. La visualisation des options du forum est ainsi globale pour la clarté des liens et cohérente pour la construction de celui-ci. L'acronyme *beafdialog* pour 'bien-être des animaux de ferme, dialogue' a été choisi et permet de réserver le nom de domaine du forum : beafdialog.be. Quant à l'aspect informatique, la gestion des questions et des réponses interactives ainsi que des statistiques du forum (nombre d'inscrits, de questions, de réponses, de travaux) est réalisée en PHP version 4. La base de données utilisée est de type MySQL. Les titres et les animations sont programmés en JavaScript et le menu principal est en langage Java.

L'esthétique de la page d'accueil a été soignée pour motiver les internautes, clarifier le but et les objectifs du forum, présenter le menu principal mais également identifier les auteurs et la source. C'est ainsi



qu'une plume animée accueille les internautes par un message de bienvenue. De même, une série de mots clefs défilent lentement dans une fenêtre décentrée. Le titre du forum est indiqué dans une police plus grande et soutenue. Il est suivi d'un texte introductif qui précise l'ouverture à toutes et à tous du forum pour dialoguer sur la question des relations entre hommes et animaux de ferme et du bien-être de ces animaux ; il s'agit de constituer un lieu d'échanges virtuel alimenté par les chercheurs, les filières, les consommateurs et les citoyens.

Tout au long de la visite dans le site, l'internaute peut, en tout temps, revenir à la page d'accueil. La navigation est simple, logique, accessible et les libellés sont significatifs. Un outil de recherche, par mots clefs, est intégré au site. Il porte sur l'ensemble des contributions du forum.

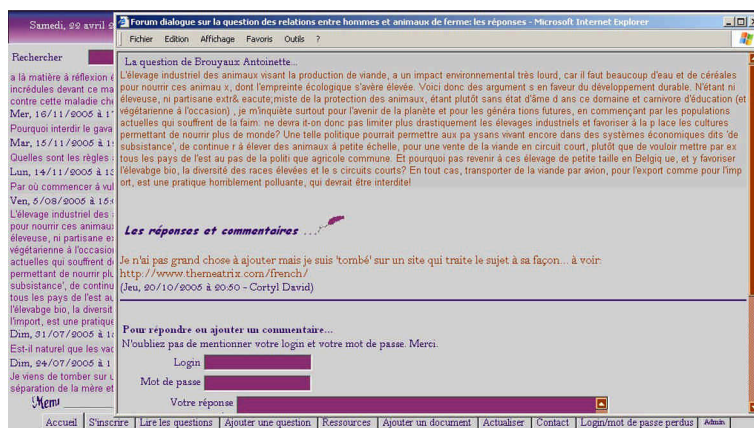
Participation

Le forum est ouvert à tous sur la toile du net. Il permet de consulter et de déposer des questions, des réponses et des travaux. Il est ouvert pour dialoguer sur la question des relations entre hommes et animaux de ferme et du bien-être de ces animaux. Il vise à constituer une expérience citoyenne de débat et de concertation sur ces sujets. Il se veut être un lieu d'échanges virtuel alimenté, certes par les chercheurs qui sont gestionnaires du forum, mais bien plus encore par les éleveurs, les filières, les consommateurs, les citoyens.

La consultation est totalement libre alors que la participation est autorisée par login et mot de passe. Celle-ci nécessite l'inscription au forum, de décliner une identité réelle, indispensable pour l'adresse courriel, avec l'adhésion préalable à la charte qui comprend également quelques notions de bon usage :

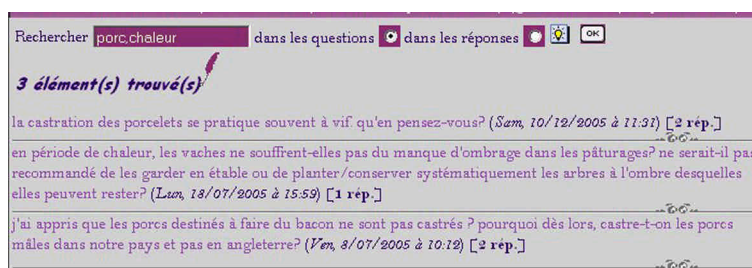
www.beafdialog.be/fichiers/charteforumbeafdialog.pdf.

La participation aux débats est simple. L'internaute est invité(e) à lire les questions présentes et peut, d'un simple clic, accéder aux contributions publiées, y répondre ou poursuivre le sujet de discussion en relation avec le thème

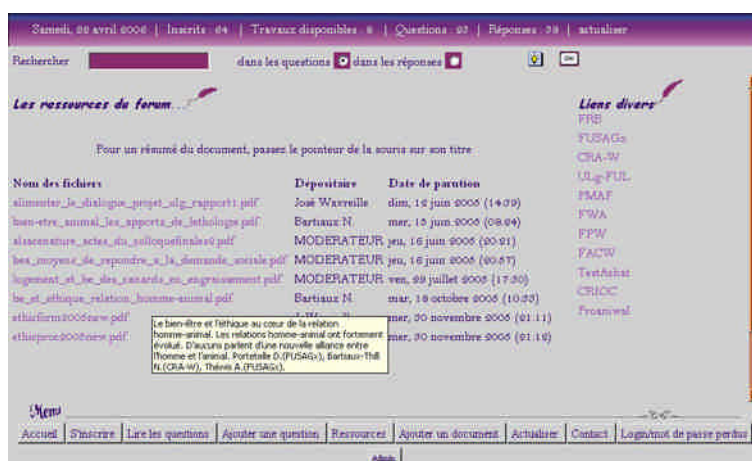


abordé. Une fois saisi son login et son mot de passe, le forum lui est ouvert pour publier ses contributions.

Il peut également rechercher par mots clefs, au travers des questions et réponses publiées, les thèmes qu'il désire consulter. Et si besoin, il peut créer un nouveau thème de discussion en ajoutant directement sa question.



Le site permet également via le menu 'Ressources' de consulter des documents publiés en format PDF et des liens divers. Toutes et tous ont la possibilité de proposer un document pour dépôt sur le site. Le document doit être en rapport avec l'objet du forum et suivre les mêmes règles de bon langage. Il est envoyé, par courriel accompagné d'un bref résumé.



Modération et administration

Le forum est officiellement modéré par le collectif de chercheurs à l'origine du projet : P. Stassart, Cl. Lamine, A. Théwis, Y. Beckers, N. Bartiaux-Thill, D. Stilmant et J. Wavreille.

Toutefois, comme la modération est réalisée à postériori, c'est J. Wavreille en tant qu'administrateur qui assure de façon quotidienne cette fonction. Il s'agit de vérifier que toutes les contributions sont en accord avec les exigences de la charte ; la contribution qui pose problème est supprimée et le forumiste averti par courriel. Pour tous nouveaux thèmes de discussion, l'administrateur publie la réponse primaire des modérateurs positionnée systématiquement en entête des contributions. Si la réponse nécessite des compétences que l'administrateur ne possède pas, il fait appel à une ou plusieurs personnes ressources du collectif, à savoir, pour la filière bovine : Y. Beckers, D. Stilmant, P. Stassart et E. Froidmont ;

pour la filière porcine : J. Porcher, Cl. Lamine et J. Wavreille ; pour la filière avicole : Y. Beckers, N. Bartiaux, P. Rondia et C. Colot ; pour la filière ovine : D. Stilmant, P. Rondia ; pour les questions réglementaires (transport, abattage, etc.) : N. Bartiaux. A noter ici, que les modérateurs peuvent intervenir individuellement dans les débats, à titre personnel comme tous les forumistes mais également à titre de modérateur en utilisant un login et un mot de passe spécifiques (réponses modérateurs secondaires).

La modération porte également sur les documents proposés au dépôt sur le site. Ici cependant, la modération est réalisée à priori. En effet, les documents sont envoyés par courriel. L'administrateur dispose de 15 jours pour obtenir la décision des modérateurs de publier le document sur le site (le contenu des documents n'engage toutefois que la responsabilité de leurs auteurs).

Plus spécifiquement, l'administration consiste à vérifier les inscriptions dont plus spécialement l'identité réelle laissée avec l'adresse de messagerie et à corriger l'orthographe et la mise en page des contributions. Il s'agit également de dresser l'inventaire journalier du nombre d'inscrits, du nombre de réponses par question et du nombre de documents publiés. De même, par mesure de sécurité, la base des données est copiée et archivée régulièrement.

4.2. Conférence de presse et publicité du forum

Conférence de presse

Une conférence de presse s'est tenue le 17 juin 2005 au CRA-W pour lancer officiellement le forum ; cfr. invitation ci-contre. A cette occasion, P. Meeùs, Directeur général du CRAW-W et A. Théwis, Recteur de la FUSAGx ont précisé le contexte qui motive leur institution à travailler ce domaine de compétence. H. Lisoir a présenté le programme « Alimenter le dialogue » de la FRB dans lequel s'inscrit le présent projet. Cl. Lamine a alors détaillé le projet de

INVITATION A UN PETIT DEJEUNER DE PRESSE
LE BIEN-ETRE DES ANIMAUX DE FERME :
ALIMENTER LE LIEN ENTRE
CONSOMMATEURS, ELEVEURS ET ANIMAUX

Gembloux, le 7 juin 2005

Madame, Monsieur,

La question du bien-être animal préoccupe notre société. Jusqu'à présent, les discours entendus nous semblent trop fragmentaires et souvent motivés par des positions militantes et par de puissants intérêts économiques.

L'enjeu de notre projet, qui s'inscrit dans le cadre du programme « Alimenter le dialogue » de la Fondation Roi Baudouin, est dès lors de construire un débat autour de cette question, en associant des acteurs différents, dont les savoirs sont hétérogènes (éleveurs, consommateurs, acteurs des filières économiques, scientifiques, associations etc.).

Diverses actions ont été et seront menées dans l'objectif de la co-construction d'une compétence collective en matière de bien-être des animaux de ferme (groupe de compétences scientifiques, rencontre individuelle des acteurs de terrain, forums entre producteurs et consommateurs).

La présente invitation concerne le **lancement d'un lieu d'échanges virtuel** (Forum Internet) visant à exprimer et lever des incompréhensions et malentendus.

Au nom des institutions partenaires, Monsieur Patrick Meeus, Directeur général du Centre wallon de Recherches agronomiques, Monsieur André Théwis, Recteur de la Faculté Universitaire des Sciences agronomiques et Monsieur le Professeur Marc Mormont, Vice-Président du Département Sciences et Gestion de l'Environnement de l'Université de Liège ont le plaisir de vous inviter au petit déjeuner de presse qui se tiendra

le vendredi 17 juin 2005 à 9 h 00 dans la salle de réunion de la Direction du CRA-W,
rue de Liroux, 9 à 5030 Gembloux

En espérant avoir le plaisir de vous y accueillir, nous vous prions d'agréer, Madame, Monsieur, nos cordiales salutations

Pour le Comité organisateur,

Merci de confirmer votre participation




recherche-intervention qui associe les scientifiques et les acteurs de terrain pour construire un débat pluraliste autour de la question du bien-être des animaux d'élevage. En effet, cette question confronte des positions très figées, est traitée de manière fragmentaire par différentes sciences et ignore les relations entre les éleveurs et leurs animaux et le bien-être des éleveurs. Cl. Lamine présente les diverses étapes du projet dont le forum internet qui doit ouvrir le dialogue, aider à l'expression et si possible lever des incompréhensions et malentendus ; il s'agit d'une co-construction à l'opposé d'une instruction, autrement dit, il s'agit de favoriser une démarche d'apprentissage collectif croisé. J. Wavreille présente le forum élaboré et lance officiellement son utilisation sur la toile du net.

Trois compte rendus ont été publiés dans la presse : Vers l'Avenir le 18 juin, Le Sillon Belge du 24 juin et Plein Champ du 23 juin, ci-après.

Le bien-être animal en cyber-débat

Le site « beafdialog.be » veut alimenter le dialogue entre scientifiques, éleveurs, consommateurs et défenseurs des animaux de ferme.

COMMENT le gavage est-il effectué ? L'oiseau ressent-il de la souffrance ? Le premier sujet sensible vient d'être lancé sur le forum. Chaque citoyen peut s'inscrire pour participer à la discussion, ainsi qu'à l'ensemble des problématiques concernant le bien-être des animaux d'élevage.

Beafdialog.be est le fruit d'une réflexion menée par différents acteurs scientifiques : le Centre wallon de Recherches agronomiques (CRA-W), la Faculté de Gembloux et l'Univer-



sité de Liège, soutenus par la Fondation Roi Baudouin. À l'origine de l'initiative, le constat que le bien-être des animaux préoccupe de plus en plus notre société. « On leur confère aujourd'hui un statut d'être vivant et sensible, et cela alors que l'industrialisation des élevages entraîne une augmentation des contraintes sur les cheptels », précise Patrick Meeus, directeur général du CRA-W.

Exposer les conflits pour mieux les régler

De mieux en mieux considérées, nos amies les bêtes ? Voir. Certaines controverses donnent fréquemment lieu à de véritables foires d'empoigne entre les agriculteurs, les associations de défense et les consommateurs. Le forum se veut dès lors un lieu d'échanges virtuel visant à exposer et, si possible, lever les antagonismes.

Les modérateurs prévoient déjà quelques questions « chaudes » comme les conditions de transport et d'abattage, l'élevage des poules en batterie, mais aussi l'utilisation des hormones de croissance et les répercussions du bien-être animal sur le prix de la viande. « Nous voulons instaurer une approche pluraliste, dépasser les modes de traitement binaires des polémiques », assure Claire Lamine, chercheuse à l'ULg.

Reste maintenant à impliquer les principaux intéressés, afin que les sujets abordés ne restent pas des conversations de chambre, sans prise sur le terrain. Or, tant la Fédération wallonne des Agriculteurs que la SPA et GAIA expriment déjà leur regret de ne pas avoir été consultés lors de la rédaction de la charte du site.

Le débat commence fort.

Manuel DOLHET

Pas convaincue de l'utilité du nouveau forum Internet ? www.beafdialog.be se présente pourtant comme un espace d'échanges sur les relations entre hommes et animaux de ferme. Belga

Bien-être animal Un forum qui donne aussi la parole aux éleveurs

Avec le concours financier de la Fondation Roi Baudouin et la collaboration de différentes institutions scientifiques, un forum sur le bien-être des animaux de ferme vient d'être inauguré. Par le biais du site internet www.beafdialog.be, il invite tout un chacun à s'informer, à s'exprimer et à poser des questions sur le sujet.

En 2003, la Fondation Roi Baudouin avait lancé un appel à projets visant à soutenir l'établissement de dialogues et de collaborations entre les acteurs concernés par la production alimentaire et la consommation.

Parmi les dossiers introduits, 21 ont été retenus et subventionnés. Ainsi que l'explique M. Lisoir, de la fondation Roi Baudouin, l'un des projets qui a le plus retenu l'attention est celui déposé conjointement par le département de Sciences et Gestion de l'Environnement (groupe Seed) de l'université de Liège (ULg), le Centre wallon de recherches agronomiques (Cra-w) et la faculté universitaire des sciences agronomiques de Gembloux.

Comme son nom l'indique, ce programme intitulé «Alimenter le dialogue entre consommateurs, éleveurs et animaux» vise à construire un débat pluraliste sur la problématique du bien-être des animaux d'élevage.

Ainsi que le souligne Mme Claire Lamine et M. Pierre Stassart, de l'ULg, on observe que la question du bien-être des animaux d'élevage est traitée de façon fragmentaire. L'on a très souvent vu le débat accaparé par certains acteurs (associations de défense des animaux, représentants de producteurs et de filières...) sous l'arbitrage de scientifiques. Chaque partie s'exprime en fonction de ses points de vue, ses sensibilités, ses compétences... mais il est rare que les idées émises par chacun fassent naître un dialogue, et encore moins un consensus.

C'est pour tâcher d'amorcer ce dialogue, l'élargir aux différentes parties concernées - entre autres les éleveurs et les consommateurs - et enfin pour faciliter la diffusion des connaissances sur le sujet que le programme a été pensé.

Celui-ci comporte 5 volets. Il a débuté, au 1er semestre 2004, par une enquête auprès des acteurs professionnels et associatifs concernés par la question du bien-

être des animaux d'élevage en Wallonie. Un groupe de compétence inter-disciplinaire a ensuite été mis en place et a rédigé un premier rapport. Celui-ci met notamment en évidence 3 choses :

1. les associations de protection animales montrent ce qui est condamnable;
2. les filières disent qu'il n'y a rien à cacher;
3. ne faudrait-il pas que les éleveurs, qui ont accumulé savoir et expérience en matière de conduite des animaux, montrent précisément ce qu'il y a à montrer?

Forum internet

De juin 2004 à mai 2005, l'enquête entamée a été poursuivie et un séminaire de débat sur les paroles d'éleveurs a été organisé par le groupe de compétence.

Le 3e volet du projet a consisté en la conception d'un forum internet, lequel est accessible depuis le 17 juin dernier. Comme l'explique M. José Wavreille, du CRA-Gx, www.beafdialog.be a été conçu pour être un lieu d'échange. Une fois inscrit, chacun est libre d'y consulter les informations, de poser et répondre à des questions, d'exprimer un avis...

Le forum est modéré par des chercheurs.

Au fil du temps, le site s'enrichira de différentes ressources que l'on pourra consulter soit directement, soit via des liens vers d'autres sites.

Le projet se poursuivra avec, notamment, à l'automne 2005, l'animation de tables rondes réunissant producteurs et consommateurs. En juin 2006, un rapport final et un séminaire tenteront de dégager les avancées et les suites éventuelles à entreprendre. Les partenaires du projet envisagent la réalisation d'un film documentaire qui mettrait en image et en voix les paroles des éleveurs, des consommateurs et de certains spécialistes de la question.

Bien-être animal: participer au dialogue

www.beafdialog.be: un forum internet pour contribuer à dissiper les équivoques et leurs malentendus sur les relations entre les éleveurs et les animaux de ferme.

Richard Crékik

S'il est un domaine qui fait régulièrement l'objet de polémiques et où le malentendu semble régner entre divers pans de la société, c'est bien celui du bien-être animal. Tandis que la majorité des citoyens ne connaît effectivement que les animaux de compagnie, les éleveurs ont la relation la plus étroite avec les animaux de ferme. Les employés des abattoirs, les vétérinaires ruraux, les zootechniciens, etc. ont également une relation professionnelle avec les animaux. En revanche, il existe des militants plus ou moins extrémistes du bien-être animal (je pense ici qu'à la trop célèbre Galia) qui tout en jouant effectivement un rôle dans l'éducation et le sensibilisation, n'en connaissent pas pour autant nécessairement l'intimité de l'animal de ferme et sa relation de l'éleveur avec celui-ci.

Pour contribuer à apaiser les malentendus et les différends, l'Université de Liège, le Centre de recherche agronomique et les Facultés de Gembloux ont mis sur pied un projet de recherche-intervention dans le but déclaré d'alimenter le lien entre consommateurs, éleveurs et animaux de ferme.

Le projet de recherche-intervention comprend cinq volets. D'abord une enquête à eu lieu auprès de l'ensemble d'acteurs de terrain concernés par la question, qui a permis d'explorer les arguments et positions de ces acteurs sur la question du bien-être des animaux d'élevage et d'établir un lien de confiance individuel nécessaire en préalable à une démarche collective à venir.

Deuxième volet la constitution d'un animation d'un groupe de compétences interdisciplinaire (zootechniciens, éthologues, agronomes, socio-économistes, philosophes) formé d'une quinzaine de personnes ressources de la communauté scientifique. En cours de route, y a été associé le CROC (couple des associations représentant les consommateurs et leur exploitation. Au total, une initiative que nous ne pouvons que saluer et nous espérons qu'elle contribuera à pacifier les esprits dans un domaine où le bellum tend parfois dangereusement à s'installer.

compétence collective.

Forum internet

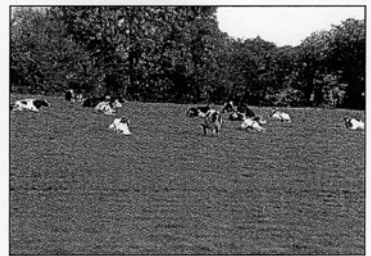
Le troisième volet de l'opération est capital, il a été présenté la semaine dernière au cours d'une conférence de presse à Gembloux. Il s'agit d'un forum internet (adresse: www.beafdialog.be) alimenté par les différents partenaires du projet et des filières, dont le but est d'ouvrir un dialogue sur la question et ainsi d'aider à l'expression, et si possible à la levée des incompréhensions et malentendus.

Il est évidemment vivement recommandé aux éleveurs de consulter celui d'intervenir dans ce forum, question de faire entendre leur point de vue et de ne pas laisser le monopole des interventions à des acteurs extérieurs à l'agriculture et qui sait, avec une faible connaissance, voire une méconnaissance de la réalité de la relation entre l'éleveur et ses animaux.

Tables-rondes et film documentaire

Derniers volets de l'opération: l'organisation des 7 automnes 2005 de tables-rondes rassemblant producteurs et consommateurs.

Enfin, un film documentaire sera réalisé. Il mettra en image et en voix les paroles des éleveurs, des consommateurs



S'il est un domaine qui fait régulièrement l'objet de polémiques et où le malentendu semble régner entre divers pans de la société, c'est bien celui du bien-être animal.

www.beafdialog.be

Les agriculteurs sont vivement conviés, pour la richesse du débat et dans leur propre intérêt, à prendre part au dialogue sur les relations entre éleveurs, consommateurs et animaux de ferme et sur le bien-être.

L'objectif de ce forum est d'ouvrir un dialogue sur la question des relations entre hommes et animaux de ferme et leur bien-être.

En effet, on constate que cette question est objet de nombreuses incompréhensions: d'un côté, les éleveurs se sentent méprisés par la société, qui méconnaît leur travail quotidien et la nature des relations avec leurs animaux; de l'autre, les consommateurs n'ont plus vraiment accès à la réalité actuelle de l'élevage et plus largement de l'agriculture.

Comment associer et avec quel bien-être des animaux, cette question du bien-être des animaux de ferme est venue indirectement d'une expérience menée en Allemagne et aux Pays-Bas en 2001 sur l'alimentation, la production et la bien-être animal.

Animation

Ce forum est modéré par le collectif de chercheurs animant le pro-

jet de recherche interdisciplinaire à son origine, intitulé «Alimenter le dialogue entre consommateurs, éleveurs et animaux», et qui vise plus largement à mettre en place des expériences différentes de débat et de concertation sur ces sujets (autre ce forum, un groupe de réflexion interdisciplinaire, des tables-rondes entre consommateurs et éleveurs, un projet de film).

Claire Lamine et Pierre Stassart de l'Université de Liège.

Yves Beckers et André Thewis de la Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux, Nicole Bartsiaux-Thill, Didier Stilmant et José Wavreille du Centre wallon de Recherches Agronomiques.

Le forum est administré par José Wavreille, attaché scientifique du Centre wallon de Recherches Agronomiques. Contact: j.wavreille@cra.wallonie.be

Autres informations

La publicité du forum a été poursuivie de multiples manières dans les semaines qui ont suivi le lancement.

C'est d'abord au travers de la présence du CRA-W à la foire agricole de Libramont, des 29 juillet au 1^{er} août 2005, sur le thème 'chercheurs et fiers de l'être' que le forum fut présenté au public toute la journée du dimanche 31 juillet par projection dans le stand.

Ensuite, ce sont différents articles qui ont été publiés pour présenter le forum, en donner l'adresse et inciter les lecteurs à y contribuer; notamment dans :



Alimenter le dialogue

Bien-être des animaux de ferme, des éleveurs et des consommateurs

Le bien-être des animaux de ferme est source de nombreuses incompréhensions d'un côté, les éleveurs se sentent méprisés par la société, qui méconnaît leur travail et la nature des relations avec leurs animaux, de l'autre, les consommateurs qui n'ont plus accès à la réalité actuelle de l'élevage et plus largement de l'agriculture.

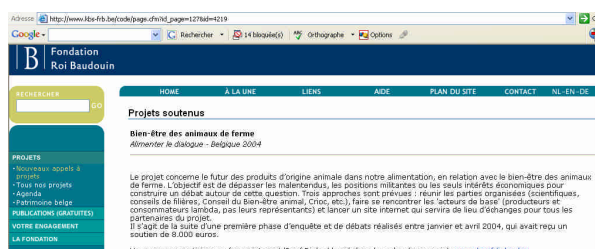
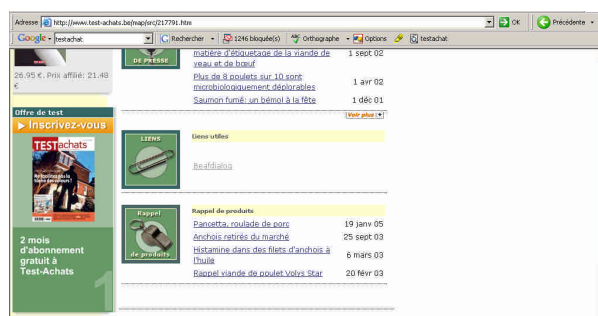
Le bien-être des animaux mais aussi des éleveurs et des consommateurs. Toute discussion sur ce sujet doit être intégrée dans un ensemble très complexe prenant en compte des paramètres aussi divers que la demande sociale, les contraintes économiques, l'attitude d'achat du consommateur, le contexte environnemental et urbanistique... Le débat n'est pas facile car il existe une forte incertitude sur la définition du bien-être animal.

Les éleveurs développent pourtant un lien affectif important avec leurs animaux et les techniques de productions actuelles et futures se préoccupent de plus en plus de cet aspect. Mais jusqu'où faut-il aller? Qu'est-ce qui est raisonnable et qu'est-ce qui va jusqu'à l'anthropomorphisme? Autant de questions et réponses qui peuvent être posées ou consultées sur www.beafdialog.be.

- Wallonie Elevages des 7 et 8 juillet
- le périodique CRA-W Info n°6 (printemps) et 7 (été)
- Wallonie Elevages, édition spéciale 'le confort de la vache' pour Agribex des 7 au 11 décembre (tiré à 8.500 exemplaires)
- le Trimestriel de la FICOW n°14 du 4^{ème} trimestre 2005
- le mensuel de la FPW, L'essentiel n°7 de septembre 2005
- le Bulletin des ingénieurs de l'AIGx 3^{ème} trimestre (tiré à 1.500 ex.)

Un mailing à tous les journalistes a été réalisé à partir d'un listing d'adresses de la FRB.

Et pour terminer, l'adresse internet du présent forum a été référencée dans les liens utiles sur différents sites, à savoir : CRA-W, Proaniwal, FPW, FACW, Test Achats, CRIOC et bien entendu FRB.



4.2. Résultats

Fréquentation du forum

Au 1^{er} avril 2006, c'est-à-dire 9 mois après l'ouverture du forum sur internet, il est comptabilisé 63 inscriptions, 23 questions, 38 réponses et 8 documents publiés sur le site.

Nombre :	1 ^{er} avril 2006
d'inscrits	63
de questions	23
de réponses	38
de documents	8

Le nombre d'inscrits semble bien maigre, eu égard aux efforts déployés, et au nombre impressionnant, parfois, de personnes répondant à des enquêtes (consultations populaires). Ainsi, par exemple, pour la réponse à l'enquête européenne « Community Action Plan on Animal Welfare and Protection : Welfare and Protection of farmed animals », quelques 2.741 réponses ont été enregistrées pour la Belgique. Dans le cadre du programme « Future of food » piloté par les Pays Bas et l'Allemagne, un débat internet, destiné au grand public et lancé à la suite de tables rondes et d'ateliers avec les ministres concernés et les responsables du secteur agricole, a suscité quelques 2000 contributions au chatting électronique et 450 contributions aux discussions (<http://www.future-of-food.org>).

Très proche de nous, en mai 2005, se tenait à Tourinnes-la-Grosse, le lancement d'un forum de discussion mis sur pied par les organisateurs de Agribex (Salon de l'agriculture de Bruxelles). S'y retrouvaient 11 intervenants, dont 4 éleveurs représentant des organisations agricoles et sectorielles, plusieurs professeurs d'universités, des représentants SPF Santé publique, ainsi que le président de Gaia. Les échanges et les prises de position des différents intervenants furent mis en ligne et un forum de discussion, ouvert à tous, a été créé sur le site Internet www.agribex.be. Selon les organisateurs contactés dernièrement, seules 2 ou 3 interventions, hormis celles du lancement, ont été publiées et enregistrées ; *"résultat très décevant"* comme le commente l'organisateur contacté.

Dès lors, que faut-il faire pour favoriser le dialogue ? Faut-il impliquer nos hommes politiques, comme ce fut le cas pour le programme « Future of food » ? Faut-il y joindre des professionnels de l'agriculture ? Apparemment, ce n'est pas suffisant, puisque le forum Agribex en comprenait. **Comment alors fallait-il dynamiser le forum Beafdialog ? Comment faut-il le dynamiser à nouveau ?** Faut-il y consacrer plus de moyens financiers et humains ?

Si le nombre d'inscrits est donc décevant, en revanche le contenu des échanges est encourageant quant à la possibilité de générer des apprentissages croisés entre chercheurs, élèves, et citoyens.

Types de questions

Les questions posées sur le Forum peuvent être classées en différentes catégories.

Une première catégorie de forumistes s'interroge sur **l'utilité d'un tel forum** et sur la manière de vulgariser sur le thème du bien-être. Une seconde catégorie pose des questions de **type philosophique, politique ou éthique** en général, et les argumente. Pour ces 2 premiers types de question, nous avons tenu à éditer l'entièreté des questions et des commentaires des forumistes.

Une 3^{ème} catégorie adresse des questions relatives au **statut de l'animal** ainsi qu'à la perception et à la mesure du bien-être animal.

Ensuite, dans les catégories 4 et 5, des **questions plus techniques**, liées ou non à un événement temporel, sont posées. Nous les avons simplement listées. Elles représentent plus de 60 % des questions posées. Ceci ne nous étonne pas outre mesure, tous les sites que nous avons visités, qui traitent de sujets techniques plus ou moins pointus, enregistrent un nombre impressionnant d'intervenants.

Cat. I. Utilité du forum :

Quelle est l'utilité d'un tel forum, sachant que la plupart des opposants rabiques à l'élevage de n'importe quel animal de rente, se recrute chez des gens qui n'y connaissent rien, qui s'identifient aux animaux et considèrent que les éleveurs sont pires que des SS nazis ?...

L'interrogation et les commentaires de cet éleveur suggèrent un autre questionnement, posé par C. Lamine (2006) sous la formulation « Des éleveurs, des consommateurs... et des animaux absents du débat ». En effet, dans les débats sur le bien-être des animaux de ferme, les éleveurs tout comme les consommateurs sont représentés par leurs associations. Or, les organisations agricoles ont souvent une attitude défensive, et en ce qui concerne les consommateurs, leurs compétences et représentations sont essentiellement abordées au travers du sondage d'opinion. Et C. Lamine de poursuivre « Les responsabilités respectives ne sont jamais explicitées par les producteurs et les consommateurs mais par d'autres acteurs qui parlent en leur nom. Pour les éleveurs, l'enjeu n'est-il pas maintenant de se réapproprier le débat dont ils ont été dépossédés ? ».

Et, c'est là l'objet même du forum comme le rappellent les modérateurs ci-après.

Réponse des modérateurs :

Merci pour votre intervention. C'est vraiment le but, que les éleveurs comme les consommateurs, les chercheurs et les défenseurs des animaux, aient envie de dire des choses, de poser des questions, de raconter leurs pratiques, et c'est là qu'est l'utilité d'un tel forum. Votre commentaire pose la question fondamentale du choix collectif, sociétal, d'un système d'élevage et d'une agriculture pour l'avenir... Or il y a des intermédiaires entre le tout intensif et le tout végétarien.

Par où commencer à vulgariser ce thème du bien-être animal dans une région où le thème n'est pas encore bien exploité ?

Réponse des modérateurs

Il y a deux types de réponses possibles à cette vaste et intéressante question !

Soit on se dit que lorsqu'un thème n'apparaît pas c'est qu'il ne pose problème à personne et on ne l'aborde pas, considérant qu'il y a plus urgent – on note que c'est souvent la stratégie des gouvernants

Soit on se dit que c'est justement le moment de l'aborder « tant qu'il n'est pas trop tard ». Aussi, c'est peut-être intéressant d'aborder les questions de bien-être des animaux sans attendre des moments de crises déclarées.

Pour répondre plus concrètement à la question du « par où commencer », il y a bien sûr plein de démarches possibles, notre avis est qu'elles doivent remettre au premier plan les éleveurs dont l'expérience quotidienne du rapport aux animaux est souvent passée sous silence au profit de discours justificateurs des organisations agricoles et filières agro-alimentaires et des discours de dénonciation des associations de protection animale. Peut-être s'agit-il donc de rapprocher éleveurs et consommateurs autour de ces questions, comme on l'a modestement tenté dans le projet de recherche à l'origine de ce forum.

Commentaire d'un internaute

Pour continuer dans le même sens que celui développé par le « modérateur » ci-avant, dans l'idée de communiquer, laisser la parole aux éleveurs et chercher à s'exprimer, je vous conseille le site www.thierry-schweitzer.com, un éleveur de porcs qui a développé des liens intéressants avec associations de défense des animaux et de protection de l'environnement et consommateurs. (Ven. 02/12/5005 à 20:01)

Cette question et les réponses y apportées, montrent bien l'utilité d'un forum comme celui-ci.

Cat. II. Réflexions de type philosophique, politique ou éthique :

Intervention 1 : Passionnée par la nature, l'animal et l'écologie, je suis sidérée par les positions de ceux qui se revendiquent du mouvement « Deep Ecology » et estiment que « si une espèce n'a pas sa place sur terre, c'est l'homme ». Qu'en pensez-vous ?

Intervention 2 : Si la grippe aviaire arrive chez nous, on nous annonce des mesures fortes d'élimination en masse non seulement de la volaille infectée mais aussi de celle se

trouvant dans un périmètre défini autour des foyers d'infection. Cette volaille n'est pas nécessairement atteinte par la grippe aviaire. Il y a là matière à réflexion éthique. Une telle mesure se justifiera-t-elle tant aux yeux des producteurs concernés qu'aux yeux des consommateurs incrédules devant ce massacre en masse. N'y a-t-il pas d'autres mesures préventives ? Que pensez-vous de l'utilité et de l'efficacité d'un vaccin contre cette maladie chez la volaille ?

Intervention 3 : Certains pays du Nord de l'Europe prônent l'interdiction d'une race bovine viandeuse comme le Blanc Bleu Belge. Qu'elles en sont les justifications scientifiques, sociales ou économiques ? Faut-il les suivre dans cette décision ou bien ne pas en tenir compte ? Quels sont les arguments probants en faveur du maintien d'une telle race, nécessitant énormément de soins vétérinaires ?

Intervention 4 : L'élevage industriel des animaux visant la production de viande, a un impact environnemental très lourd, car il faut beaucoup d'eau et de céréales pour nourrir ces animaux, dont l'empreinte écologique s'avère élevée. Voici donc des arguments en faveur du développement durable. N'étant ni éleveuse, ni partisane extrémiste de la protection des animaux, étant plutôt sans état d'âme dans ce domaine et carnivore d'éducation (et végétarienne à l'occasion), je m'inquiète surtout pour l'avenir de la planète et pour les générations futures, en commençant par les populations actuelles qui souffrent de la faim : ne devrait-on donc pas limiter plus drastiquement les élevages industriels et favoriser à la place les cultures permettant de nourrir plus de monde ? Une telle politique pourrait permettre aux paysans vivant encore dans des systèmes économiques dits « de subsistance » de continuer à élever des animaux à petite échelle, pour une vente de la viande en circuit court, plutôt que de vouloir mettre par exemple tous les pays de l'est au pas de la politique agricole commune. Et pourquoi pas revenir à ces élevages de petites races en Belgique, et y favoriser l'élevage bio, la diversité des races élevées et les circuits courts ? En tout cas, transporter de la viande par avion, pour l'export comme pour l'import, est une pratique horriblement polluante, qui devrait être interdite !

Intervention 5 : On nous annonce l'utilisation d'animaux transgéniques pour la production dans leur lait de molécules thérapeutiques. On parle aussi dans ce cadre de la production d'animaux clonés. N'y a-t-il pas là une vision ancienne de l'animal « machine de production » faisant fi de la notion de bien-être de l'animal. Un agriculteur va-t-il accepter d'élever de tels animaux ? Un consommateur comme moi est-il prêt à consommer la viande de tels animaux ? Le scientifique ne voit-il pas d'autres moyens de produire efficacement ces molécules thérapeutiques ? N'y a-t-il pas source de conflit entre le profil recherché et la perspective de développement d'une agriculture durable, respectueuse de l'environnement.

Cat. III. Questions générales sur le bien-être des animaux et leur statut :

Comment peut-on définir le bien-être des animaux ? N'y a-t-il que les sciences « dures » qui aient vocation à définir le bien-être des animaux de ferme ?

On parle beaucoup du statut de l'animal ? Les animaux ont-ils un statut ? Quel est-il ? Est-il spécifique aux animaux de ferme ?

Comment pouvons-nous actuellement apprécier l'état de bien-être des animaux d'élevage ?

Que disent les éleveurs eux-mêmes ? Comment eux apprécient-ils le bien-être de LEURS animaux ?

Ces questions nous amènent à quelques réflexions que le lecteur retrouvera par ailleurs dans ce rapport (cf introduction).

Pour certaines disciplines scientifiques, le bien-être peut être objectivé ; pour d'autres, c'est une question philosophique et éthique, non objectivable. Entre les deux, une autre position la considère comme une question d'acceptabilité. Ce qui nous paraît primordial c'est que le bien-être, même s'il reste une question normative de règles, est avant tout et inséparablement une question cognitive et sensible : question des savoirs, savoirs scientifiques mais aussi savoirs relationnels.

Et, si une seule phrase devait être retenue c'est bien celle-ci « La question de la relation est le véritable fondement de la question du bien-être animal ».

Cat. IV. Questions techniques :

Comment le gavage est-il effectué ? Que ressent l'animal pendant le gavage ? Souffre-t-il ?

Pour continuer sur le gavage, existe-t-il une législation sur le gavage ?

Pourquoi interdire le gavage de canards en cages individuelles à partir de 2010 ?

Le maintien des poules pondeuses en batteries est-il déjà interdit ?

Dans certains élevages, on observe des volailles déplumées et présentant des taches de sang. Que s'est-il passé ? Pourquoi cela ?

L'accès de la volaille à un parcours extérieur bénéficie d'une image positive auprès des consommateurs, mais, permet-il d'accroître significativement le bien-être de ces gallinacés ?

J'ai appris que des porcs destinés à faire du bacon ne sont pas castrés ? Pourquoi, dès lors, castré-t-on les mâles dans notre pays et pas en Angleterre.

La castration des porcelets se pratique souvent à vif, qu'en pensez-vous ?

Je viens de tomber sur un site canadien www.quietwean.com qui vend des « caveçons » à poser sur le nez des têtards pour faciliter le sevrage et la séparation de la mère du veau. Savez-vous si l'on peut se procurer ce matériel en Europe continentale ? Avez-vous connaissance d'essais réalisés de ce côté-ci de l'Atlantique ?

Est-il naturel que les vaches de race BBB aient des postérieurs aussi impressionnants ? Comment cela va-t-il évoluer ?

Certains pays du Nord de l'Europe prônent l'interdiction d'une race bovine viandeuse comme le Blanc Bleu Belge. Qu'elles en sont les justifications scientifiques, sociales ou économiques ? Faut-il les suivre dans cette décision ou bien ne pas en tenir compte ? Quels sont les arguments probants en faveur du maintien d'une telle race, nécessitant énormément de soins vétérinaires ?

Quelles sont les règles à respecter concernant l'exportation d'animaux vivants (surfaces minimales, besoins en eau, durée du voyage) ?

Cat. V. Questions temporelles :

En période de fortes chaleurs, les vaches ne souffrent-elles pas du manque d'ombrage dans les pâturages ? Ne serait-il pas recommandé de les garder en étable ou de planter/conservé systématiquement les arbres à l'ombre desquels elles peuvent rester ?

Les fêtes de fin d'année approchent à grands pas et à cette occasion, on songe à manger du foie gras. Au fait, le foie gras de canard n'est-il pas un organe malade issu d'un animal qui a terriblement souffert durant le gavage ?

Les questions posées dans les catégories 4 et 5 sont majoritairement celles qui reviennent régulièrement à la une des journaux et dans les thèmes des sondages d'opinion.

Ainsi, en ce qui concerne les poules pondeuses, dans l'enquête européenne (44.154 réponses pour l'ensemble des 25 pays), 76,5 % des personnes estiment que le bien-être de ces animaux est mauvais (17,8 %) à très mauvais (58,7 %) (http://europa.eu.int/comm/food/consultations/action_plan_farmed_background_en.htm).

La question du parcours extérieur pour les animaux revient régulièrement aussi. Beaucoup de consommateurs associent parcours avec bien-être accru de l'animal (plus de liberté, plus proche de sa « naturalité » et qualité plus grande des produits).

Le gavage est également une problématique très médiatisée, particulièrement en période de fête, comme en ont témoigné les affiches diffusées par GAIA fin 2005.

La castration des porcelets mâles est un autre sujet qui interpelle. Ainsi, selon le sondage d'opinion auprès des consommateurs hollandais et allemands (Future of food, Enquête consommateurs sur <http://www.future-of-food.org>), la plupart désapprouvent (à $\pm 85\%$) la situation actuelle sans pour autant opter pour une solution univoque. Ils sont d'accord sur un point : la manipulation génétique n'est pas une solution. Mais, paradoxalement, les internautes quant à eux acceptent la situation à 43 % aux Pays-Bas et à 80 % en Allemagne. Pourquoi cette différence ? Peut-être la manière de poser les questions (Future of food, débat Internet sur <http://www.future-of-food.org>) ?

La problématique de la masse musculaire, impressionnante chez le Blanc Bleu Belge, et son bien-être, est également une question récurrente.

Enfin, pour la question du transport des bêtes, les opinions divergent selon l'enquête « Future of food ». En effet, les Néerlandais se font moins de soucis sur le transport du bétail que les Allemands. En Allemagne, « la façon dont les animaux sont trimballés » est une question plus épineuse qu'aux Pays-Bas. C'est ainsi que 65 % des Néerlandais ne s'opposent pas au transport du bétail, à condition qu'il ne dure pas plus de huit heures d'affilée. 34% des Allemands seulement partage cette opinion, 43 % des Allemands estiment que les animaux doivent être transportés directement à l'abattoir. Chez les Néerlandais, 11 % estiment que les animaux peuvent être transportés plus de huit heures. Ils estiment que les camions à bétail modernes conviennent parfaitement à ce type de transport, alors que 1 % des Allemands seulement partagent cet avis.

Conclusions

Lancé sur Internet en juin dernier et malgré une diffusion relative large, notamment auprès des agriculteurs (Agribex 2005, Le Sillon Belge, Plein Champs, Foire agricole de Libramont, Wallonie Elevages, Entreprises agricoles, ...), les adhérents au Forum sont peu nombreux. Ceci n'est pas paradoxal dans le sens où d'autres sites comparables ne connaissent pas plus de fréquentation. Néanmoins, on peut se poser un certain nombre de questions et susciter des voies autres pour dynamiser ce site.

La première solution consiste, sans aucun doute, à lancer régulièrement sur le site des enquêtes simples, avec des questions précises auxquelles l'internaute peut répondre en quelques secondes. Et ceci peut être également très intéressant pour nos institutions de recherche car notre vocation est aussi « d'éclairer la décision des acteurs publics et privés ». Dès lors, ce forum devrait être l'occasion d'informer et de nourrir le débat public.

En second lieu, ce qui apparaît clairement dans le sondage d'opinion et le débat public « Future of food » (<http://www.future-of-food.org>), c'est que pour les deux pays concernés, les Pays-Bas et l'Allemagne, les éleveurs et les pouvoirs publics jouent un rôle primordial en matière de bien-être animal. Aussi, dans ces deux pays, le principal responsable du bien-être animal est l'éleveur à 88 % et 92 % respectivement. Les pouvoirs publics et gouvernements sont eux cités pour responsables à 68 % aux Pays-Bas et à 53 % en Allemagne.

Or, que constate-t-on ? Notre projet montre que les éleveurs ont à la fois envie de se rapprocher des consommateurs, pour valoriser l'ensemble de leur métier et en même temps qu'ils ont peur que ces consommateurs soient peu intéressés, en dehors des périodes de crise sanitaire ou encore de débats plus locaux autour de projets d'implantation comme les porcheries. Comment dès lors susciter une participation plus importante des agriculteurs à ce Forum ?

Une solution peut-être consisterait à y diffuser, conjointement à des articles de presses, des portraits d'agriculteurs et à les inviter à y apporter leur expérience de travail et de vie au quotidien avec les animaux. Ceci rejoint d'ailleurs l'idée déjà lancée par le Groupe de Compétences de réaliser un film sur les agriculteurs et leur travail avec les animaux.

Enfin, la question du bien-être animal ne devrait-elle pas s'insérer dans un contexte plus large relatif à notre alimentation future et à notre conception de la ferme de l'avenir ? Et là, un sondage d'opinion couplé à des enquêtes lancées sur le Forum beafdialog pourrait être riche d'enseignements.

CONCLUSION ET PROLONGEMENTS POSSIBLES

Ce projet se donnait pour objectif d'explorer une mise en débat de la question du bien-être animal, en faisant l'effort de sortir du mode de traitement habituel, très sectoriel, de cette question. Contrairement à l'archétype de la table ronde qui repose sur la mise en présence directe des acteurs concernés, notre approche était une approche que l'on pourrait qualifier de multisite. La mise en débat s'est simultanément déroulée dans différents espaces selon des formats construits en fonction du type d'interlocuteur visé : rencontre en ferme/échange virtuel, séminaire scientifique/enquête individuelle, table rondes. Le travail collectif des auteurs de ce rapport a alors consisté à articuler ces différents espaces qui se sont développés selon 4 axes :

1. Construction d'un **groupe de compétences** composé d'une quinzaine de scientifiques de diverses disciplines et institutions ; sollicités tout au long du projet
2. **Enquête compréhensive** (c'est-à-dire approfondie mais portant sur de petits échantillons) auprès des acteurs de la question, qu'ils soient « mandatés » (associations de protection des animaux, organisations professionnelles agricoles, acteurs institutionnels) ou simplement porteurs de la question et concrètement impliqués (éleveurs, consommateurs).
3. **Échanges exploratoires** avec les éleveurs, entre éleveurs et consommateurs (visites-tables rondes à la ferme), avec les associations de protection des animaux
4. **Forum d'échange sur internet** visant à permettre un échange ouvert grand public sur la question du bien être des animaux d'élevage.

Sans revenir sur l'ensemble des résultats de ces démarches, nous voudrions insister pour conclure sur l'un d'eux. Il s'agit de la mise au jour des trois paradigmes de dévoilement, de transparence et de mise en visibilité, au sujet du bien-être des animaux de ferme. Les associations de protection animale cherchent à montrer ce qui est indûment caché, adoptant un principe de dévoilement ; tandis que les filières d'élevage veulent montrer qu'il n'y a « rien à cacher », se situant dans un principe de transparence. Or ce projet a abouti à **se demander si pouvait s'ouvrir un espace pour une discussion collective moins frontale de ces questions, qui s'appuierait sur un principe de mise en visibilité de l'élevage**, dans laquelle les éleveurs auraient bien davantage « quelque chose à montrer ». C'est une telle mise en visibilité, comme dans le cas de nos visites de ferme, qui permet le maintien d'un accès à la dimension relationnelle de l'élevage, ignorée dans les réglementations concernant le bien-être animal. C'était aussi le but assigné au livret de paroles d'éleveurs, qui a circulé dans différents collectifs

d'éleveurs, de chercheurs, d'associations de défense des animaux et de consommateurs, que d'être médiateur, via le récit, de cette dimension relationnelle de l'élevage.

Si le format du récit est un format privilégié, c'est parce que celui-ci permet aux éleveurs de révéler leur travail avec leur troupeau dans une autre temporalité que celle de la rationalité économique, celle des chiffres et des contrôles, dans laquelle les éleveurs comme collectif sont le plus souvent invités à s'exprimer. Or les éleveurs ont insisté sur **la temporalité de ce travail** : l'apprentissage du travail partagé avec leur troupeau se fait dans une double temporalité : celle de la **transmission du métier** dès le jeune âge au contact de la génération précédente et celle d'un **temps que l'éleveur « se donne » et « partage »** avec ses vaches, son troupeau. Ce constat est fondamental parce qu'il permet de comprendre pourquoi le changement de statut chez les éleveurs, du statut d'indépendant (éleveurs bovins) à salariés (porcheries et élevage de poulet sous contrat) crée une rupture parce qu'il a un effet rationalisant sur l'usage du temps. Le passage au **temps industriel** formate et dissocie chaque opération des autres au nom de l'efficacité. À l'inverse le **temps domestique** plus présent chez les éleveurs de bovins, permet ce temps partagé avec la vache, le veau ou le troupeau qui ouvre à l'apprentissage à la relation entre animaux et humains.

La normalisation des questions du bien être animal qui est le produit des arrangements institutionnels entre lobby industriels et activistes de la défense des animaux a précisément pour effet de nier ce travail d'apprentissage propre à l'éleveur, travail sans lequel il ne pourrait accumuler les savoirs faire qu'il mobilise et qui produisent la qualité de la relation qu'il souhaite donner à voir. Or, c'est précisément, de la part des consommateurs, cette mise à distance qu'opère la normalisation sur les temporalités des apprentissages croisés devient une des critiques des systèmes d'élevage industriels. La critique porte en effet sur la coupure : coupure par la norme qui gomme tout la diversité des pratiques et leur caractère négocié entre éleveurs et animaux de ferme mais aussi coupure par la rationalisation de l'élevage qui guidé par des soucis sanitaires et hygiénistes, isole aujourd'hui les unités de production hors sol de leur environnement. À ce titre, les mesures d'hygiène strictes qui rendent l'accès aux unités d'élevage de plus en plus difficiles, sont très symboliques aux yeux des consommateurs/citoyens/voisins.

Cette question de l'accès à ce que les éleveurs peuvent donner à voir révèle aussi un essentiel besoin de symétrie : si les éleveurs ont peut-être bien davantage quelque chose à montrer que rien à cacher, encore faut-il qu'en face les consommateurs aient envie de voir et même d'aller regarder... Cette symétrie peut se déployer dans des démarches à poursuivre qui pourraient prendre la forme de projets novateurs ou de structures plus permanentes.

Du point de vue des projets novateurs, la question de la mise en visibilité a amené en cours de projet à élaborer l'idée d'un film documentaire sur les relations entre les éleveurs et leurs animaux, qui serait, dans l'avenir, à construire avec les éleveurs et peut-être des consommateurs. Cette idée a d'ailleurs été évoquée avec les éleveurs, dont nous rapporterons encore quelques paroles dans cette conclusion. Ce que ceux-ci auraient envie de montrer, c'est surtout le travail quotidien :

« Il faut montrer comment l'agriculteur est avec ses bêtes, on peut vous en montrer tant qu'on veut. Il y a moyen de montrer quand même à quel point certains cultivateurs aiment leurs bêtes avant tout, avant le résultat du prix de vente de l'animal. » (éleveur n°3).

Montrer le métier aux consommateurs, cela serait aussi, pour ces éleveurs, montrer ce qui est positif et non pas seulement ce qui est négatif :

« Plutôt que toujours montrer ce qui est négatif, on me filme moi dans l'élevage en pâture, et je montre comment je fait pour m'occuper de mes vaches, pour montrer qu'il y a autre chose que les coups de bâtons et compagnie. Et ça j'ai jamais vu une émission en soirée où on disait tel agricultrice ou tel agriculteur travaille de telle façon... » (éleveur n°4)

La mise en œuvre de cette idée bien que discutée n'a pas pu être envisagée dans le cadre de ce projet, faute de ressources suffisantes. Mais dans l'avenir, un tel film documentaire pourrait être construit avec les éleveurs et être ensuite projeté dans des filières d'enseignement ou lors de débats par exemple avec des consommateurs. Il prolongerait le travail sur les récits d'éleveurs, puisqu'il s'agirait de montrer de manière plus incarnée encore, non seulement le quotidien des relations entre les éleveurs et leurs animaux, mais aussi les controverses scientifiques sur ce thème. Car si le travail à partir de récits favorise l'expression des dimensions relationnelles du rapport aux animaux, il a lui-même ses limites, et nos échanges avec les différents acteurs nous ont permis de toucher du doigt combien certaines choses n'étaient pas faciles à mettre en mots. Dès lors ne seraient-elles pas plus accessibles par l'image, comme l'ont du reste bien compris les associations de protection animale ? Entre leurs films dénonciateurs et ceux, justificateurs, des filières d'élevage, l'idée serait bien de créer un support propice à générer du débat et à permettre une discussion collective des différentes interprétations, là où en général des interprétations *a priori* s'affrontent sans mise en commun.

De façon plus générale, ce projet n'a pas voulu répondre de manière objective aux questions liées au bien-être des animaux d'élevage, mais plutôt à aider les acteurs de cette thématique à se poser plus de questions, et à se les poser en cadrant autrement leur regard, en le décalant. Il a permis un apprentissage réciproque des disciplines scientifiques entre elles, des éleveurs et des consommateurs. Chacun en sort, espérons-le, non pas seulement ni essentiellement avec des

connaissances supplémentaires, mais surtout avec de nouvelles questions justement permises par ces apprentissages croisés et confrontations.

De façon plus permanente, deux actions complémentaires pourraient-être prolongées : le groupe de compétences interdisciplinaire et l'animation d'un site internet autour des questions de bien être des animaux d'élevage. L'expérience de groupe de compétences ou sciences sociales et sciences de la nature se rencontrant autour des questions de bien être des animaux d'élevage devrait s'inscrire dans la durée. En effet, ceci permettrait d'éviter que les scientifiques s'expriment uniquement sous le choc des crises, dans un format qui est alors réduit à l'expertise disciplinaire. Ce groupe de compétences pourrait par ailleurs alimenter un forum internet ouvert au grand public sur la question du bien être des animaux d'élevage. Dans sa forme expérimentale, ce forum a démontré son potentiel et ses limites. Il est un espace privilégié de l'expression citoyenne. Les récents événements autour de la grippe aviaire l'on démontré... dans une situation de crise, certes. Son efficacité dépendrait donc aussi de sa capacité de mobilisation en situation normale, en situation de routine. À ce titre, une collaboration avec les disciplines de la communication sociale ne pourrait qu'améliorer l'animation du site. Si l'on admet, comme les députés européens ou les grands opérateurs économiques l'affirment, que la question du bien être des animaux d'élevage est un enjeu à la fois économique et politique, alors le rôle des différents pouvoirs publics n'est il pas de contribuer à la pérennité de ce type de structure, plutôt que d'attendre « jusqu'à la prochaine crise » ?

Références (en sciences sociales)

- Armengaud, F. (2001). L'anthropomorphisme: vraie question ou faux débat? Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être? F. Burgat et R. Dantzer. Paris, INRA éditions: 165-187.
- Barbieux, A. (2003). "Rapport d'analyse focus group. Volet consommateurs. Projet de recherche SSTC filière viande bovine bio, ULG SEED."
- Bertrand, A., C. Marris et P.-B. Joly (2002). Méthodologie pour l'élaboration d'un dispositif de co-construction. Paris, INRA-STEPE.
- Burgat, F. (2001). Bien-être animal: la réponse des scientifiques. Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être? Paris, INRA éditions: 105-133.
- Burgat, F. (2001). "La demande concernant le bien-être animal." *Courrier de l'environnement*, 44.
- Burgat, F. (2001). Les revendications des associations de protection des animaux d'élevage. Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être? F. Burgat et R. Dantzer. Paris, INRA éditions: 65-84.
- Burgat, F. et R. Dantzer, Eds. (2001). Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être? Paris, INRA éditions.
- Chevallier, D. (1987). L'homme, le porc, l'abeille et le chien. La relation homme-animal dans le Haut-Diois. Paris, Institut d'Ethnologie.
- Digard, J.-P. (1999). Les Français et leurs animaux. Paris, Fayard.
- Duchêne, J., J. Beaufays et L. Ravez, Eds. (2002). Entre l'homme et l'animal: une nouvelle alliance? Namur, PU de Namur.
- Eurobarometer, E. C. (2005). "Attitudes of consumers towards the welfare of farmed animals, June 2005."
- Fischler, C. (1990). L'Homnivore. Paris, Odile Jacob.
- Franklin, A. (1999). Animals and modern cultures. London, Sage.
- Goffi, J.-Y. (1994). Le philosophe et ses animaux. Nîmes, Jacqueline Chambon.
- Haudricourt, G. (1962). "Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui." *L'Homme*, 2: 40-50.
- Institut-de-l'Elevage (2003). Des éleveurs nous parlent de leur métier, de leurs animaux, du bien-être animal. Paris.

- Lamine, C. (2005). "Settling the shared uncertainties: local partnerships between producers and consumers." *Sociologia ruralis*, 45(4): 324-345.
- Lamine, C. (2006). L'alimentation, question sensible: expérience individuelle des mangeurs et mise en débat collective. Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde. M. Peroni et J. Roux. La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.
- Larrère, C. et R. Larrère (1997). "Le contrat domestique." *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, 30: 5-17.
- Larrère, R. (2003). "L'élevage contemporain en question: demande sociale, préférences des consommateurs ou interrogations citoyennes?" *INRA Prod. Anim.*, 16: 329-332.
- Lemery, B. (2003). "Les agriculteurs dans une fabrique d'une nouvelle agriculture." *Sociologie du travail*, 45(1): 9-25.
- Lestel, D. (1996). L'animalité. Essai sur le statut de l'humain. Paris, Hatier.
- Lestel, D. (2001). Les origines animales de la culture. Paris, Flammarion.
- Micoud, A. (2004). "Ces bonnes vaches aux yeux si doux." *Communication*, 74: 217-237.
- Porcher, J. (1997). "La relation de communication entre l'éleveur et ses animaux: un domaine encore à explorer." *Courrier de l'environnement*(32).
- Porcher, J. (2002). Eleveurs et animaux: réinventer le lien. Paris, PUF.
- Porcher, J. (2002). "L'occlusion de l'affectivité dans l'expérimentation animale: le paradoxe des protocoles." *Natures Sciences Sociétés*, 10(1): 33-36.
- Porcher, J. (2002). La mort n'est pas notre métier, Ed. de l'Aube.
- Porcher, J. (2003). "Bien-être et souffrance en élevage: conditions de vie au travail des personnes et des animaux." *Sociologie du travail*, 45(1): 27-43.
- Porcher, J. (2004). Bien-être animal et travail en élevage. Dijon-Paris, Educagri-INRA.
- Roué, M. (2002). "Humanité, animalité et lien social." *Natures Sciences Sociétés*, 10(1): 37-44.
- Stassart, P. (2003). Produit fermier entre qualification et identité. Bruxelles, Peter Lang, coll. Ecopolis.
- Stassart, P. et D. Jamar (2005). "Le Blanc Bleu Belge est-il soluble dans le bio?" *Natures Sciences Sociétés*.
- Thomas, K. (1985). Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités à l'époque moderne. Paris, Gallimard.

Tovey, H. (2003). "Theorising nature and society in sociology: the invisibility of animals." *Sociologia Ruralis*, 43(3): 196-215.

Vialles, N. (1989). *Le sang et la chair, les abattoirs des pays de l'Adour*. Paris, MSH.